

Éditions MobileRead

Tout en rose !

Richard O'Monroy



Tout en rose !

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1902

ROSA



C E FUT avec une véritable satisfaction que le capitaine Gabaray et le lieutenant de Lestrade arrivèrent à Sampigny, munis d'un billet de logement pour l'hôtel du *Mouton Couronné*. La manœuvre, sous la pluie diluvienne, avait été très dure, et, pour tourner le 11^e corps, il avait fallu exécuter, en colonnes de masse, dans les terres labourées, une marche au galop, qui avait littéralement tigré de boue les deux officiers. Mais baste ! le général de Gallifet l'a

proclamé : « Un cavalier peut être crotté, il n'est jamais sale. »

Ils mirent pied à terre devant l'auberge, jetèrent les rênes de filet aux deux ordonnances qui suivaient et qui partirent en emmenant les chevaux ; puis ils entrèrent dans la grande salle, où flambait un bon feu clair.

— À la bonne heure ! s'écria Gabaray, en s'asseyant devant la cheminée et en tendant ses bottes devant la flamme pour les sécher, parlez-moi de l'hôtel. On y est à son aise, on n'a pas besoin de changer de tenue comme dans vos sacrés châteaux, où il faut faire la bouche en cœur jusqu'à minuit, bien heureux encore quand on ne vous oblige pas à valser.

— Eh ! eh ! mon capitaine, un tour de valse avec une jolie femme, décolletée, élé-

gante, sentant bon, ce n'est pas à dédaigner, même en étape.

— Possible pour vous, mon cher ; vous êtes un mondain, et dans un salon vous vous retrouvez dans votre élément ; mais moi, je l'ai déclaré une fois pour toutes au fourrier, je préfère la plus infecte auberge à tous les plus, beaux châteaux du monde.

À ce moment, on vit entrer une forte fille, haute en couleur, qui eût été digne de servir de modèle au peintre Roybet. Le bonnet du pays était perché un peu en arrière, sur des cheveux presque roux, à reflets dorés, les joues ressemblaient à ces pavies dans lesquelles on a envie de mordre, et le corsage emprisonnait péniblement des rondeurs qui tendaient l'étoffe à croire que les boutons allaient sauter. Lestrade avait allu-

mé une cigarette, trouvant la servante commune en diable et ne s'occupant pas plus d'elle que si elle n'existait pas ; mais le capitaine la suivit des yeux avec une bienveillance marquée, et comme elle s'était accroupie devant le feu pour activer la combustion, il se mit à loucher sur l'entrebâillement du col, qui laissait voir, au-dessous de petites mèches en révolte, la naissance d'un dos très blanc, recouvert d'un léger duvet que la flamme nuançait de rose ; il s'écria gaiement :

— C'est ça, ma fille, soignez le feu, car nous sommes trempés, et, vous le savez, d'après la loi, nous avons droit, au feu... et à la chandelle.

Je ne sais si ce mot de chandelle éveillait, dans l'esprit de la bonne des idées

saugrenues, mais elle se mit à rire tandis que Gabaray venait sans façon s'asseoir à côté d'elle.

— Comment vous appelez-vous, la belle enfant ?

— M'sieu, je m'appelle Rosalie, mais ici on m'appelle Rosa.

— Eh bien, Rosa, vous êtes superbe ! Je ne vous l'envoie pas dire.

Il voulut l'embrasser, mais la servante se dégagea d'un geste brusque, d'ailleurs pas fâchée, en bonne fille qui en a vu bien d'autres, mais elle se sauva, un peu dépoitraillée, en criant :

— Ah ! j'ai pas le temps de songer à la bagatelle ! Y a trop à faire.

Elle disparut de son pas puissant de bête de somme paisible.

— Alors, vraiment, mon capitaine, une « bonniche » comme celle-là, pas soignée, pas lavée, dont les mains sentent la vaisselle et la cuisine... ça vous intéresse ? dit Lestrade, avec une petite moue de dédain. C'est extraordinaire.

— Mon jeune ami, vous n'y connaissez rien. Cette Rosa est un vrai Rubens. Je reconnais que le teint est hâlé par le grand air ; mais sous le linge grossier, je devine un corps merveilleux, satiné, avec des blancheurs de neige, des fermetés marmoréennes et une croupe comme je les aime, c'est-à-dire ultra-callipyge. Croyez-moi, une créature comme celle-là est faite pour l'amour, comme les chiens pour marcher nu-pieds et vaut bien toutes vos duchesses

anémiées, maquillées et rembourrées. Et puis, à la guerre comme à la guerre !

Lestrade n'insista pas. À quoi bon discuter ? Il connaissait les idées primitives de son chef ; un vieux restant des habitudes de marche, des longs séjours sur les tables poisseuses de la cantine. D'ailleurs, excellent homme, connaissant son métier de capitaine comme pas un, et adoré du soldat, pour lequel il avait des tendresses bourruées et paternelles. Mais, évidemment, n'ayant ni la même éducation, ni la même origine, ils ne voyaient pas les choses par le même bout de la lorgnette.

— Si vous le permettez, mon capitaine, je vais monter pour me donner un coup de brosse et me laver les mains avant le dîner.

— Faites, faites, mon cher ; moi, je reste comme je suis, devant le feu ; mes bottes sécheront mieux sur moi.

La vérité, c'est, que Gabaray espérait bien voir revenir Rosa dans la grande salle ; et, quand le lieutenant, impeccable, en pantalon satiné et bottines vernies, redescendit, il trouva, en effet, son chef en conversation des plus animées avec la « bonniche ». Mais ses affaires ne paraissaient pas avancer beaucoup.

— Non, non, disait celle-ci, en se débattant, rageuse. Y a pas moyen, je vous assure. L'arrivée de votre escadron a encore augmenté ma besogne. Il faut que je vous serve à dîner, que je cire vos bottes mouillées, que je fasse les couvertures. C'est vraiment trop. Je finirai par lâcher la baraque.

— Rosa est dans le vrai, appuya Lestrade, en souriant. Mon capitaine, soyez grand, généreux, et respectez sa vertu.

On se mit à table ; mais Gabaray, toujours très émoustillé, ne pouvait s'empêcher d'étreindre la servante au passage des plats ; celle-ci allongeait des tapes formidables, disant que ça n'avait pas de bon sens, que ça retardait le service ; et le sage Lestrade, que cette lutte amusait fort, dit :

— Mon capitaine, voulez-vous un bon conseil ? Au lieu de turlupiner cette pauvre Rosa, vous feriez mieux de monter vous coucher, Demain matin, le réveil a lieu à cinq heures et demie à la cote 736 ; et il nous faut prendre des forces, si nous voulons suivre le programme du généralissime et battre le général Duchesne.

— Le temps de fumer une pipe, une seule pipe, et je vous suis, répondit Gabaray.

Lestrade regagna la chambre à deux lits que l'aubergiste avait mise à la disposition des officiers; mais, réfléchissant qu'il ne pouvait pas s'endormir tant que le capitaine ne serait pas revenu, il attendit longtemps, très longtemps. Un moment il entendit le pas lourd de Rosa, qui venait chercher ses bottes à sa porte; puis le silence régna à nouveau, dans le couloir. Décidément, cette pipe n'en finissait pas. Impatienté et tombant de sommeil, Lestrade chaussa ses pantoufles, réendossa, sa pelisse et se décida à aller quérir son capitaine pour un ralliement indispensable.

À sa profonde stupeur, il aperçut Gabaray, vêtu d'un tablier bleu et installé au bas

de l'escalier. Il avait fourré une de ses mains dans la botte du lieutenant et cirait avec frénésie.

— Comment, mon capitaine, vous cirez mes bottes maintenant !

Gabaray parut un moment interloqué d'être surpris dans une occupation si infime ; mais il se remit bien vite et répondit sur le ton du mystère :

— Écoutez... ceci entre nous. Rosa m'a promis de me recevoir dans sa chambre quand elle aurait achevé son ouvrage. Alors, pour que ce soit plus vite fini, je lui donne un coup de main, vous comprenez ?

— Je comprends, mon capitaine, je comprends très bien.

Et Lestrade, rêveur, remonta dans sa chambre solitaire, philosophant sur

l'immortelle puissance de Circé, la grande triomphatrice, et songeant à quelles extrémités l'amour pouvait réduire les hommes.

LES DEUX CHAPEAUX



C'ÉTAIT À LA DERNIÈRE FÊTE chez Molier, dans le coquet cirque de la rue Benouville, et, dès huit heures, bien que la représentation ne fût annoncée que pour neuf heures, une file d'équipages s'arrêtaient devant le campanile du petit hôtel en briques pour déposer leur élégante cargaison. C'étaient des aperçus de linon, de mousseline de soie, de tulle imprimé, de broderie écrue, avec incrustation de guipures, tout cela vapoureux, froufroutant, aé-

rien, exhalant un capiteux parfum « d'idéal », de « white-rose » et de « chypre ». Des commissaires majestueux, avec un gros nœud de satin écarlate fixé à l'épaule, recevaient les nouvelles arrivées et les conduisaient, avec toutes sortes d'attentions fort peu paternelles, par les chemins assez compliqués qui conduisaient aux galeries du cirque.

Il y avait là, en effet, toute l'élite de ce demi-monde qui est le sourire de Paris, presque sa gloire, car il est seul à le posséder, les autres villes étrangères n'ayant aucune corporation sociale intermédiaire entre l'artiste de théâtre et la fille des rues. Quand, sur l'ordre du maître, on éleva enfin le gaz des lustres et des herbes, ce fut un éblouissement d'épaules nues, d'éclats

d'yeux, de diamants, de chatoiements d'étoffes diaprées ; mais le spectacle le plus merveilleux était celui de la tribune réservée au concours des chapeaux. Là, on avait mis toutes voiles dehors, et, pour conquérir le prix, ces dames avaient risqué toutes les audaces de couleur et de forme : tricornes garnis de roses, chapeaux de paille vieux blé avec grand panache noir, grande capeline de paille cerise enguirlandée de narcisses blancs, toque formée de grosses marguerites ; celui qui attirait tous les regards, était, sans contredit, celui de Liane d'Aubusson, sorte de gainsborough immense retroussé de côté, comme les chapeaux de l'école anglaise, avec une profusion de roses blanches d'où émergeait un oiseau le paradis. Ce chapeau, nous pourrions

dire ce monument, avait un gros succès, et Liane était très fière de cet hommage rendu à sa beauté épanouie de blonde un peu mûre.

Certes, les yeux de chatte, noircis et frangés de longs cils, étaient encore très beaux; les dents étincelaient entre les lèvres plus rouges que nature, et le petit nez avait toujours son insolent retroussis; mais, à vrai dire, il commençait précisément à paraître un peu petit sur le visage empâté, et le menton, jadis seul, s'appuyait maintenant sur un camarade venu à la rescousse. D'ailleurs, des épaules superbes, des bras de déesse et les plus beaux diamants du monde. Son chapeau lui avait coûté vingt louis chez Birot, mais elle ne les regrettait pas, car le prix donné au chef-d'œuvre serait certaine-

ment considéré comme un hommage rendu à la femme, et cette sanction d'un aréopage d'élite flatterait sans doute la vanité de son ami, le richissime François Faverny, qui, depuis quelque temps, paraissait un peu froid. Ah ! ce n'était plus les effusions de jadis alors que frais émoulu du régiment, il arrivait jeter sa gourme à Paris, tout prêt à répandre son argent par les fenêtres et à se lancer dans les plus folles fantaisies. Elle avait pris ce François tout petit, l'avait stylé à ses caprices ; c'était sa chose, son bien, le faisant obéir au doigt et à l'œil, rien que sur une menace de verrou poussé le soir. Mais, maintenant, il paraissait avoir des velléités d'émancipation. Ne l'avait-elle pas surpris, un soir, suivant rue de la Paix une gosseline de rien du tout, un petit trottin qui

s'appelait Germaine Grouchart – est-ce qu'on s'appelle Grouchart? – et qui était venue parfois chez elle lui apporter quelques cartons. Ah! ç'avait été une jolie scène! Pendant huit jours, malgré les supplications et les larmes, malgré les lettres repentantes apportées à chaque instant par le « chasseur », que dis-je! par le « chef chasseur », Liane n'avait pas donné à François le bout de son doigt à baiser, et le pardon avait dû être ponctué d'un collier de perles, en manière d'amende honorable.

Le prix du chapeau, remporté de haute main à la fête Molier, devant tous les camards du cercle, et toutes les petites amies d'Armenonville et de Maxim's, devait assurer et consolider sa puissance. En effet, au mépris de tous les règlements, François

Faverny, très souple, s'était hissé, grâce à une corde à nœuds, jusqu'à la tribune des femmes, exercice de gymnastique qui avait eu beaucoup de succès, et malgré les oburgations des commissaires lui enjoignant de redescendre sur la piste – *quo non ascendam?* – le jeune François s'était glissé à côté de Liane d'Aubusson, disparaissant presque sous les jupes et exhibant sa moustache blonde au milieu des gorges en parade et des épaules décolletées.

– Eh bien ! tu en as un aplomb ! tu veux concourir ?

– Oui, mon huit-reflets vaut bien vos paillassons.

Il y eut des rires, ces rires qui absolvent celui qui a la chance de les avoir de son côté, et on laissa Faverny sur la position

conquise, tandis que Liane se redressait, très fière de cette performance accomplie en son honneur.

Cependant, aux accords d'un bruyant orchestre conduit frénétiquement par un gros monsieur qui s'épongeait beaucoup, la représentation avait commencé, merveilles de force ou d'agilité, exercice de haute école compliquée et savante, animaux assouplis et humanisés, jolies filles – les élèves du patron – arrachées qui à la comédie, qui à l'opéra, et venant exécuter des pas inédits et folichons sur l'arène; le spectacle se poursuivait sous la haute direction du régisseur général, M. de Sainte-Aldegonde, et avec des intermèdes inattendus, verres de coco apportés à quelque belle altérée au milieu de difficultés infinies, programmes envoyés

en bombe, retardataires cherchant à se casser. Mais, malgré tout, Liane, rayonnante, éblouissante, véritable femme magique recréée par elle-même au point que la nature ne pouvait plus prétendre à aucune part dans sa forme ou son âme, continuait à attirer tous les regards. Faverny subissait vaguement l'enivrement général, et cela lui plaisait assez d'être l'ami attitré et reconnu de la spectatrice la plus attractive.

Il se fit tout à coup un silence, et toutes les lorgnettes se braquèrent vers l'entrée des écuries, où une délicieuse apparition venait de surgir. C'était une blondinette, grande, svelte, avec un air enfantin, promenant sur l'assemblée de grands yeux étonnés et ravis. Elle était vêtue d'une méchante robe de mousseline à pois, qui semblait avoir été

taillée dans quelques rideaux de vitrage, et, sur ses cheveux épais et ondés, était campé un peu sur l'oreille une espèce de toque bizarrement déformée et garnie de cerises, qui avait bien valu trente-cinq francs aux Galeries Mirabeau. Et cependant, la taille était si mince, si ronde, si souple, que la robe de mousseline paraissait un merveilleux costume sorti de chez le grand faiseur, et sous la coiffure simplette le visage était si joli, si souriant, si radieux de fraîcheur et de jeunesse, que le chapeau semblait une auréole.

— Germaine ! n'avait pu s'empêcher de s'écrier François Faverny.

Et alors, comme dans un accès d'enthousiasme inanimé, toute la salle se leva, acclamant la triomphatrice et demandant pour elle, sans discussion, sans

conteste, le premier prix de chapeau, premier prix que M. Molier s'empessa d'accorder aux applaudissements frénétiques de l'assistance. Et, pendant ce temps, François bondissait par-dessus la balustrade, avait repris à nouveau la corde qui pendait du cintre, et, sans souci de se mettre les mains en sang, se laissait glisser avec une rapidité vertigineuse sur le sable de la piste. Et alors, s'avancant vers le petit trot-tin tout à coup déifié par l'acclamation populaire, il salua Germaine très bas, et lui offrit son bras pour la placer, indifférent aux invectives que Liane, suffoquée de colère, rouge et devenue subitement laide, lui envoyait du haut de la galerie. François n'avait plus d'yeux que pour la petite Germaine Grouchard, qu'il n'a plus quittée depuis et

qui, devenue Germaine de Grouchy sans bref du pape, a révolutionné, le jour du Grand Prix, l'allée des Acacias par son catapultueux huit-ressorts.

La moralité de l'histoire? Je m'aperçois peut-être un peu tard qu'elle n'en comporte pas, les gens heureux n'ayant pas d'histoire... et peut-être pas de moralité.

L'HABITUDE



QUOIQUE JEUNE ENCORE, Lucien était, avant tout, un homme d'habitudes, avec des manies de vieux garçon. Jamais il n'avait pu consentir à dormir en dehors de chez lui. Si désirable que fût la femme, si exquise qu'eût été l'heure du berger, il se dégageait des bras blancs qui voulaient parfois le retenir, en s'écriant avec un effroi comique :

— Non ! Non ! Il faut, à deux heures, que je sois dans mon lit, sans cela demain je serais abruti pour toute la journée.

Alors, il glissait un petit bleu dans la coupe réservée aux offrandes – il y en a toujours une sur la cheminée – il déposait un suprême baiser dans les cheveux embroussaillés, et, sur une promesse de prompt retour, il s’esquivait. Évidemment, en redescendant l’escalier de la bien-aimée, il se sentait les jambes un peu molles. – Ah dame ! – mais aussi, quel plaisir de se retrouver chez soi, dans son home familial et correct, de s’étendre, se tourner et se retourner sur la large couche solitaire, sans crainte des heurts ni du dérangement, de pouvoir rejeter, au loin, les couvertures qui vous gênaient par les chaudes nuits d’été, ou, au

contraire, de les tirer « jusqu'au menton » comme le marin chante dans la *Paimpolaise* ! Et le lendemain matin, le réveil par le vieux valet de chambre ; dans le cadre accoutumé ; avec le chocolat réparateur, les journaux et le courrier dans le plateau d'argent, le cher courrier qu'on lisait posément, dans son lit, la tête sur l'oreiller, lettres d'amis et lettres de femmes exhalant un lointain parfum d'iris.

Aussi, bien qu'ayant fait ce qu'on appelle une forte fête, et bien que connaissant à peu près tout ce qui porte un nom haut coté dans le bataillon de Cythère, Lucien était, au fond, – et si paradoxale que la chose puisse paraître, – un homme d'intérieur. Il aspirait à la vie calme, aux joies du foyer, avec le plaisir qu'on a sous la main, rien

qu'en tournant le bouton d'une porte voisine.

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est
qu'un rêve.

a dit le poète; et il avait raison. Lucien songea qu'il était arrivé au moment où il faut planter sa tente, sans cela, on risque d'être toute la vie le juif-errant de l'amour, un monsieur qui dîne dans les restaurants et couche dans les auberges. Assez de ces maisons « où l'on passe ». Il avait trente-deux ans. Il pouvait encore épouser, sans qu'il y eût une trop grande disproportion d'âge, une brave fille de vingt à vingt-cinq ans, et, dans quinze ans, il pourrait être le camarade de son fils. Que de fois, il avait passé ainsi dans le monde, à côté de jeunes filles étince-

lantes de fraîcheur, de jeunesse et de santé. C'était bon, c'était honnête, ça ne demandait qu'à aimer en toute sincérité et loyauté. Au garçon qui leur aurait confié sa vie, elles auraient rendu l'existence heureuse et douce, le soutenant dans les mauvais jours, éclairant tout de leur sourire, et, d'une caresse, chassant bien loin les mauvaises pensées. Elles auraient été en même temps, des femmes charmantes, des épouses dévouées et des mères adorables... Et puis, on reste chez soi, à deux heures du matin. Quel rêve !

Dans cet état d'âme, Lucien se décida, un beau jour, à demander la main de mademoiselle Églantine Ramelot, fille d'un aimable docteur, chez lequel il dînait parfois le dimanche. Églantine était une belle brune, bien découplée, aux dents éblouis-

santes, au teint mat, qui présentait une vague ressemblance avec Sylvia Gironi, une Italienne qu'il appelait « la grosse Mimi », et avec laquelle il ne s'était parfois pas ennuyé, de minuit à deux heures du matin. Les mêmes signes extérieurs devaient, indiquer un tempérament identique.

Le bon docteur accueillit la demande avec allégresse. Lucien était un parti inespéré, avec ses quarante mille francs de rente immédiats, tandis qu'Églantine n'avait droit qu'à une pension de six mille francs.

Le mariage fut célébré, en grande pompe, à Saint-Philippe-du-Roule. Monseigneur Suçonnet évêque de Corinthe *in partibus*, ruisselait sous sa mitre, tout en donnant sa bénédiction épiscopale aux jeunes époux, tandis que Lucien s'épongeait le

front et qu'Églantine sentait ses ondulations se transformer, sous le voile, en longues mèches humides. En dépit de la température torride, le dîner chez les beaux-parents fut très gai, et, à onze heures, Lucien, en pleine soirée, enlevait sa femme, à l'anglaise, pour la conduire, rue Dumont-d'Urville, dans le petit hôtel de Bobette de Lys, qu'il avait acheté tout meublé.

Évidemment, le mobilier était bien un peu « cocotte », mais, quand même, le cadre fanfreluché était charmant. L'antichambre était éclairée à l'électricité, avec la lumière tamisée dans des abat-jour de guipure, qui répandaient une lumière rose et discrète dans tout l'escalier. Dans un coin, un vide-poches en satin blanc, avec cette inscription brodée au milieu des rinceaux et des fleurs

de soie : « L'amour se plaît à lier les cœurs. » Dans le cabinet de toilette, des glaces, des glaces et encore des glaces ; au fond, la grande baignoire d'argent, avec l'appareil à douches. Aux murs, deux merveilles sur ivoire de Baudouin : *L'indiscret* et *La Surprise*. Cela représentait deux amoureux surpris par une visite inattendue. Ils s'étaient cachés précipitamment derrière les grands rideaux d'un lit à dôme empanaché ; mais ils avaient laissé, sur un fauteuil, une robe de soie et, un habit de velours, un tricorne et un chapeau enrubanné, qui en disaient long. La chambre à coucher était toute tendue en peluche saumon à reflets argentés. Le lit immense, un lit de ménage et de ménage, se dressait, décoré d'un grand rideau en satin blanc entr'ouvert à l'italienne, avec,

au pied, deux amours à califourchon sur des cygnes. La couverture était faite et les larges oreillers garnis de dentelles, ornés de bouquets de violettes de Parme, avaient l'air de se conter les choses les plus tendres du monde. Sur le couvre-pied de satin vieux-rose, s'étalait une merveilleuse chemise, en batiste aérienne, avec le croisé formé d'entre-deux de valenciennes et de toile de soie rosée, et, un trou-trou dans lequel passait un ruban rose. Églantine, habituée à la simplicité bourgeoise de l'intérieur Rome-lot, battait des mains à la vue de ce luxe tapageur et de ce nid suggestif. Ce qu'elle était jolie, quand, fraîche, elle revint dévêtue, les cheveux épars, la gorge bien encadrée, la ligne des épaules nues coupée seulement par deux nœuds de ruban, qui res-

semblaient à deux papillons roses. Lucien ne s'était pas trompé dans son diagnostic. Un tempérament égal, sinon supérieur à celui de Sylvia Gironi. L'initiation fut délicieuse, pleine d'entrain et de bonne volonté.

Le rêve se change
 En réalité
 Dans vos bras un ange
 S'endort ; c'est, l'été.

L'ange s'était endormi, dans une pose confiante, pleine d'aveux reconnaissants, et le mari se reposait après la victoire. Malheureusement, – toujours comme dans les couplets du *Petit Faust* – c'était l'été, pis que l'été, la canicule, et Lucien trouva bien vite qu'il avait non seulement le bras gauche ankylosé par le poids de l'ange endormi, mais

encore qu'on était décidément fort mal à deux dans le même lit, par cette température accablante.

S'il rentrait chez lui?... Dès que cette idée eut germé dans son esprit somnolent, elle en prit possession avec une force de hantise. Il commença par dégager doucement, très doucement le bras gauche ; puis il se leva avec précaution, comme il le faisait toujours, pour ne pas réveiller sa compagne, et, jetant un regard circulaire et vaguement endormi sur la chambre fanfreluchée, il aperçut dans un coin, sur un fauteuil crème, son habit noir et tous ses vêtements bien pliés, ses chaussettes de soie placées symétriquement à côté de ses souliers vernis, une vieille coutume qu'il avait toujours, afin de retrouver facilement ses petites affaires,

bien en ordre. Il se rhabilla machinalement en bâillant, renoua sa cravate blanche à la diable, réendossa son frac et ouvrant son portefeuille, il en tira un beau billet bleu qu'il glissa dans une coupe d'onyx qui était placée devant la petite pendule de Saxe où sonnaient les heures heureuses.

Puis, se penchant vers le lit, où dormait Églantine, il déposa, comme jadis, comme toujours, un baiser dans les cheveux noirs embroussaillés, et dit :

— Allons, bonne nuit, ma grosse Mimi. Quand te reverrai-je ?

Et comme la femme, en plein sommeil, ne répondait rien, rien, rien, Lucien sortit discrètement, sur la pointe des pieds, descendit l'escalier du petit hôtel, oubliant complètement qu'il était marié, rentra pai-

siblement se coucher dans son appartement de garçon.

LA GRANDE-DUCHESSE



LA GRANDE-DUCHESSE Augusta de Falckenstein se désespérait : le prince Rodolphe, ce petit cousin sans fortune qu'elle avait épousé pour rien, pour sa jolie figure, tout simplement, pour la crânerie avec laquelle il portait son costume de hus-sard blanc avec le colback à flamme, et la pelisse amarante, soutachée d'or, ce prince la trompait outrageusement. Le matin même, elle avait reçu un rapport du chef de la police qui ne laissait aucun doute :

« Tous les jours, à cinq heures, disait le rapport, le prince Rodolphe, drapé dans un grand manteau d'ordonnance à haut collet relevé, sort du palais de Falkenstein, à pied, par la petite porte du parc. En route, il hèle un fiacre et se fait conduire, Spiegeler-Strasse, 88, chez mademoiselle Melita Rupert, chanteuse au Stadt-Theater. Là, il renvoie le fiacre, et reste dans le petit hôtel de la demoiselle jusqu'à sept heures, moment auquel il rentre au palais, tantôt à pied, tantôt en voiture, suivant le temps et aussi... suivant la fatigue éprouvée. »

Augusta lut et relut ce rapport, dont les caractères dansaient devant ses yeux : de grosses larmes tombèrent sur le papier administratif et se mélangèrent à l'encre, faisant des pâtés violets, des rigoles qui met-

taient les marges en deuil. Ainsi, ni sa beauté, ni sa jeunesse, ni l'honneur qu'elle avait fait à l'élu en le choisissant, lui, prince minuscule, au milieu de tous les prétendants royaux qui briguaient l'honneur de sa main, n'avaient pu lutter contre les lèvres fardées et les yeux noircis au pinceau d'une cantatrice d'opérette ! Elle se rappelait maintenant l'agitation fébrile du prince dans l'avant-scène du Stadt-Theater, lorsqu'au mépris du protocole, qui n'admet la présence de la grande-duchesse que dans les deux théâtres subventionnés, Rodolphe avait voulu aller entendre, avec elle : *Die Schöne Helena*, la *Belle Hélène*, d'Offenbach. Au finale du premier acte, lorsque la fille de Léda s'était avancée vers le trou du souffleur, la couronne campée à la diable, drapée

dans son manteau étoilé d'or, en même temps ironique et canaille, comme une insulte vivante à la souveraineté, lorsque avec des déhanchements obscènes, elle avait, soutenue par les chœurs, entamé le grand air :

Reise nach Creta

Reise nach Creta

sur un rythme sautillant de polka, Rodolphe n'avait pu dissimuler son enthousiasme. Il s'était penché hors de la loge, sans souci de l'étiquette, rouge, les yeux brillants, applaudissant à tout rompre, tandis que, dans les loges, les hautes personnalités de Falkenstein échangeaient des remarques malignes sur cette liaison qui était déjà la fable de la ville. Jamais Augusta n'avait tant

souffert. Et, maintenant, le rapport de police était arrivé. Des gens louches, moustachus et vêtus de costumes sombres, avaient pénétré dans sa vie privée, reniflé les secrets de l'alcôve, remué tous les mystères de sa vie conjugale. Quelle honte ! Et, quand elle s'était mariée, la presse de tous les pays avait entonné des dithyrambes en l'honneur de son roman d'amour. Pauvre amour !

Cependant, il fallait dissimuler, rester souriante, avenante et gaie, ne rien laisser voir de sa douleur, car elle n'oserait jamais avouer en face qu'elle savait tout. Alors qu'une petite bourgeoise de Falkenstein aurait eu le droit de s'enfermer dans sa chambre, de pleurer, et même de faire des scènes de jalousie à l'époux infidèle, elle, la grande-duchesse, devait continuer à va-

quer aux affaires du duché, recevoir les ministres, signer les pièces officielles, et discuter froidement des questions d'intérêt général, alors que son cœur était brisé. À midi, le prince Rodolphe rentra pour déjeuner, après avoir été chasser au furet dans les bois de Danenberg. Il paraissait d'humeur charmante, et sa jolie frimousse de blond sanguin et heureux était toute colorée d'une joie intérieure qui rayonnait.

— Le temps était superbe, dit-il, en se mettant à table, et les furets ont bien travaillé. Toute une hécatombe de lapins que j'ai envoyés à l'hôpital du docteur Thall. Les malades vont être bien contents.

— Oui, cet automne est merveilleux, dit Augusta. Savez-vous ce que nous devrions faire, vous et moi? profiter des derniers

beaux jours de la saison pour aller au château de Wolhbey : là, au moins, vous auriez une vraie chasse.

La physionomie du prince Rodolphe exprima une terreur profonde :

— En plein automne, aller nous enterrer dans les brouillards de Wolhbey, vous n'y pensez pas, ma chère Augusta ! D'abord, ce serait très mauvais pour votre santé délicate. Ensuite, je trouve le séjour de Falkenstein très agréable. Les châtelains commencent à revenir, la Royal-Strasse étincelle, les théâtres s'ouvrent...

— Ah oui ! les théâtres, vous aimez beaucoup le théâtre !

Rodolphe craignit de s'être trop avancé, et dit, en riant :

— Oh! vous savez, moi, je ne suis pas un rural, et j'aimerais mieux être caporal à Falkenstein, que général en province.

— Que faites-vous, tantôt? Voulez-vous que nous allions voir ensemble ce brave docteur Thall, et constater par nous-mêmes la joie des malades auxquels votre envoi de gibier a dû faire plaisir.

— Tantôt!... Mon Dieu, je veux bien aller avec vous à l'hôpital; mais je vous préviens qu'à cinq heures, je vous quitte... Oui, il faut que je passe au quartier de cavalerie pour assister à la reprise du manège des Officiers-élèves.

— Le manège à cinq heures! mais il fait nuit!

— Hé, ma chère, ne savez-vous pas que tout le quartier Fritz est éclairé à

l'électricité. Or, il faut absolument que je me rende compte des progrès des cadets en haute école.

— C'est bien, mon ami, vous serez libre à cinq heures.

À trois heures, Rodolphe et Augusta sortirent, suivant le cérémonial accoutumé, dans le huit-ressorts découvert attelé en Daumont, à livrée rouge et or, avec deux pelotons de hussards blancs, le régiment du prince. Et, en les voyant passer côte à côte, tous deux si jeunes et si beaux, comme un couple de conte de fées, la foule rangée sur la route les acclamait en disant :

— Sont-ils gentils ! Ont-ils l'air heureux ! Vraiment, c'est le bonheur qui passe.

La visite à l'hôpital fut lestement expédiée. Visiblement, le prince était distrait et

n'écoutait que pour la forme les compendieuses explications fournies par le docteur Thall. On revint au palais à la nuit tombante, et, quelques minutes après, Rodolphe enveloppé dans son grand manteau, léger comme un écolier s'évadant du collège, sortait par la petite porte du parc et appelant un fiacre, jetait au cocher l'adresse de Melita Ruperti. La chanteuse habitait un petit hôtel Spiegeler-Strasse, une rue déserte, presque en dehors de la ville, et l'endroit était admirablement choisi pour des rendez-vous discrets.

— Au galop, cocher, au galop, et il y aura un bon pourboire !

En moins d'un quart d'heure, la voiture franchit la distance qui séparait le palais de l'hôtel. Rodolphe jeta deux thalers au co-

cher et quand celui-ci eut disparu dans un concert de remerciements et de bénédictions, Rodolphe frappa trois coups à une porte qui s'ouvrit immédiatement, tandis que deux bras blancs et satinés se jetaient à son cou et l'entraînaient.

Pendant deux heures la lumière brûla comme un phare d'amour derrière les rideaux vieux-rose du premier. Puis, comme le moment du dîner approchait, Rodolphe s'arracha à ces ivresses, donna un dernier baiser à Melita pâmée, et redescendit l'escalier d'un pas un peu alourdi.

— Il fait beau, se disait-il, je rentrerai à pied, et je risquerai moins d'être reconnu. Avant tout, il faut qu'Augusta ne se doute de rien, car je serais désolé de lui faire de la peine.

Il ouvrit la porte, mais il resta stupéfait. Devant le perron du petit hôtel, la voiture de gala attendait dans la nuit noire, avec les jockeys poudrés et le demi-escadron des hussards blancs.

— Présentez sabre ! cria le lieutenant de l'escorte.

— Qui vous a dit, monsieur, de venir me chercher ici ?

— Monseigneur, ordre de la grande-duchesse.

« Allons, elle a choisi ce moyen de me faire comprendre qu'elle savait tout. » pensa Rodolphe.

Et, très inquiet, très contrarié, très sombre, le prince monta dans le huit-ressorts et partit dans un grand bruit de piaffements de chevaux et de cliquetis de sabres.

LE CONSPIRATEUR



AU CHÂTEAU DE LERIGNY, Guy de Landel était arrivé à se faire prendre à tic par tout le monde, sans qu'il y eût rien de bien précis contre lui, mais l'ensemble d'une foule de petits faits qui n'étaient rien par eux-mêmes avait constitué un bloc, et la série des invités avait, un jour, rendu sur lui ce jugement décisif qui avait toute l'autorité d'un dogme : M. de Landel est ennuyeux.

Grand partisan du trône et de l'autel, il émettait des aphorismes sur le droit divin

d'une grande valeur morale, sans aucun doute, et venant d'un cœur bien pensant... mais cela arrivait pendant le dîner, en pleine histoire de chasse ou de petites femmes, et cela jetait un froid. Au rabat, il n'observait pas la consigne et, très distrait, continuait à tirer dans le bois, même quand le bruit des rabatteurs devenait distinct, ce qui causait des transes au directeur de la chasse, sachant les ennuis qu'amène un grain de plomb mal placé; au poker, il donnait des conseils, qu'on ne lui demandait pas, et formait à lui tout seul une galerie bavarde et importune, contre laquelle protestaient les joueurs. Aux femmes, il vantait leurs maris, «cet homme d'une intelligence si haute, dont toute la vie fut consacrée au bien», et il débinait leur amant, «ce garçon cou-

reur et pas sérieux ». N'avait-il pas, dernièrement, par un malheureux lapsus, appelé la petite madame Bouffémont, madame d'Authieule – ce qui n'avait aucun rapport – lui donnant par mégarde le nom du capitaine qu'elle honorait de ses faveurs !

Cela ne pouvait pas durer, et, après un grand conciliabule qui eut lieu dans la salle de billard, avant le déjeuner, le conseil des dix décida qu'il fallait obliger M. de Landel à quitter Lerigny. Mais comment ? La châtelaine, la marquise de Lerigny était trop bonne femme, trop consciencieuse hôtesse pour jamais se prêter à un complot dans ce sens. On résolut donc d'agir sans elle, et, après une discussion vive et animée, dans laquelle chacun apporta ses griefs contre le

pauvre Landel, M. de Croix-Fabert se décida à écrire la lettre suivante :

« Cher monsieur,

» Permettez à un vieil ami de votre père de vous donner un conseil qu'excusent ses cheveux blancs. Mes relations personnelles avec plusieurs membres du gouvernement et, en particulier, avec M. Lépine, notre aimable préfet de police, m'ont permis de savoir que vous allez être probablement arrêté, et que des perquisitions seront opérées dans votre domicile à Paris. On vous reproche votre intimité avec plusieurs hautes personnalités royalistes très compromises lors du procès de la Haute-Cour, et l'on sait que vous déjeunez fréquemment au Pré-Catelan, dans le petit pavillon du « Colibri ». Vous verrez ce que vous avez à faire, mais

il y a un proverbe qui dit qu'un bon averti en vaut deux, et l'intérêt supérieur du parti exige que vous ne risquiez pas une liberté qui nous est si précieuse.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma très cordiale sympathie. »

... On chercha dans l'indicateur des chemins de fer un nom de gare sonnait bien, mais absolument inconnu, et Croix-Fabert signa, sans remords, en homme qui a conscience de remplir un mandat social. La lettre fut lue, relue, corrigée, au milieu des transports d'une joie délirante ; puis, quand on eut trouvé la forme définitive, courtoise, comminatoire, et vaguement terrible, le lieutenant Foucard l'envoya à son ordonnance, sous double enveloppe, avec ordre de

la jeter à la boîte, à destination de Lerigny. Puis l'on attendit.

Ce jour-là, précisément, comme pour justifier la décision prise par le conseil des dix, ce pauvre Guy de Landel fut plus ennuyeux que jamais.

Au dessert, il expliqua compendieusement les rapports qui devaient exister entre le Roy et les Congrégations, et se lança, au sujet du *Syllabus*, dans des digressions qui s'opposaient à tout joyeux flirtage. Décidément, cet homme était impossible, et, sous la table, bien des petits pieds se rencontrèrent comme pour protester par de tendres rapprochements.

«Patience ! Patience !» comme disait Rodin dans le *Juif Errant*.

L'avenir, ce gendarme de Dieu, lui vint sous la forme d'un bon facteur rural portant la délivrance dans sa sacoche. On sut, en effet, le lendemain, que la fameuse lettre de Croix-Fabert était arrivée par le courrier du matin, et qu'elle avait été remise à M. de Landel au réveil, avec ses journaux et son chocolat.

Au déjeuner, on vit descendre le fougueux royaliste, très pâle, les cheveux en désordre et la cravate nouée à la diable, avec une fleur de lys d'or piquée de travers. À table, il resta sombre, préoccupé, mangea peu et ne daigna même pas donner son avis sur la grève générale des mineurs. Au moment du café, il prit dans une embrasure de fenêtre madame de Lerigny et lui dit d'une voix caverneuse :

— Madame, je tiendrais à avoir votre avis. Je vais probablement coucher d'ici peu à la Conciergerie ; et après, l'exil, le bannissement...

— Que me dites-vous là ! s'écria la châtelaine, qui jouait d'autant mieux son rôle qu'elle ignorait absolument la petite conspiration tramée par ses hôtes.

Pour toute réponse, Guy de Landel tendit solennellement la lettre qu'il venait de recevoir. Et, pendant que madame de Lorigny lisait, avec surprise, il continuait, d'un air inspiré.

— Être arrêté n'est rien. Je dois à mon Roy ma liberté, ma vie même, et, à l'instar de mes ancêtres, le martyr, loin de m'effrayer, m'attire de toute la force de son parfum capiteux et enivrant. Quoi de plus

beau que de se dévouer pour des idées qui peuvent sauver la France de l'abîme ?

Madame de Lerigny l'écoutait très attendrie, en disant, les larmes aux yeux :

— C'est beau, c'est très beau, mon ami, ce que vous dites là.

— Mais ce qui m'ennuie, ce sont les perquisitions dont je suis menacé. Non seulement, je pourrais compromettre quelques amis, mais l'on trouverait dans mes tiroirs des lettres d'une femme très haut placée, que j'adore – et qui m'adore – et ce serait un véritable scandale dans le faubourg Saint-Germain.

— Il me semble qu'avant de prendre un parti, vous feriez bien de vous assurer de l'authenticité de cette lettre. Elle peut être

l'œuvre d'un mauvais plaisant ; peut-être a-t-on voulu simplement vous effrayer ?

— Non ! Non ! la lettre est vraie. Les détails sont exacts. Je déjeune souvent au « Colibri », et je sais que je suis, depuis bien longtemps, une inquiétude pour le gouvernement.

— Écoutez, mon ami, voulez-vous prendre l'avis du marquis de Croix-Fabert, il a été très longtemps diplomate : c'est un homme de bon conseil, très sûr, très discret !

— Soit, je veux bien ; consultons Croix-Fabert.

Celui-ci, mandé, accourut dans le petit coin où l'on chuchotait, et quoi qu'il en eût, malgré sa formidable envie d'éclater de rire, il prit son air le plus grave pour écouter les

confidences de Landel, tout en hochant de la tête d'un air qui ne présageait rien de bon.

— Ce qui m'ennuie le plus, dans ce que vous me racontez, finit-il par dire, c'est l'histoire de ces lettres de femme du monde qui pourraient être saisies. Comme vous le reconnaissez très bien, cette liberté n'est rien, mais la réputation d'une femme, diable ! Avant tout, il faut agir, non seulement en politicien avisé, mais en galant homme. « Pour Dieu, ma dame et mon Roy ! » criaient nos pères, prouvant ainsi qu'ils donnaient le pas aux questions d'amour.

— Alors, selon vous, je devrais immédiatement partir pour Paris, quitter ce château de Lerigny, où j'étais si bien et où l'on m'aimait tant !

— Mon cher, croyez-moi, profitez de l'avis providentiel qui vous a été envoyé, sautez dans le premier train. Vous n'avez pas une minute à perdre pour mettre ces papiers en sûreté, et, comme disait M. Thiers, aux hommes de votre parti : « Vous n'avez plus une faute à commettre. »

Une heure plus tard, les malles de Guy de Landel étaient bouclées ; tout le monde avait voulu l'aider, et le conseil des dix, jubilant et triomphant, voyait le conspirateur monter, très affairé, avec son collet relevé et un grand feutre rabattu sur les yeux, dans l'omnibus attelé en poste qui fait le service du château à la gare.

DE PASSAGE À PARIS



FOLLETIÈRE était venu passer vingt-quatre heures à Paris entre deux déplacements de chasse. De temps en temps, après avoir bien poursuivi la perdriole – qui va, qui vient, qui vole –, après avoir mangé la nourriture succulente des châteaux, et s'être couché à dix heures, seul comme un curé, il éprouvait le besoin tumultueux d'un séjour dans la Ville-Lumière, et il annonçait à la famille, un peu sceptique, qu'il allait se *faire couper les cheveux*; cet euphémisme lui

avait paru ingénieux, et convenable, Paris étant la seule ville au monde où l'on puisse décemment satisfaire ce besoin des natures viriles et bien équilibrées.

À son arrivée, il avait dîné au cercle où il avait appris de Germain, le maître d'hôtel, des nouvelles intéressantes. On avait repeint la salle d'armes et mis un tapis neuf dans la salle de billard. Pour le reste, la partie ne marchait que d'une aile, ces messieurs n'étant pas encore revenus. On prenait des petites banques de famille à dix louis. Une misère !

Tous ces propos s'échangeaient, en dégustant le tournedos Rossini et le perdreau bardé sur canapé, le triomphe du chef.

— Mais, dites-moi, Germain, pour quelqu'un qui n'a qu'une journée à passer à Pa-

ris, où me conseillez-vous d'aller? Pas de grand art, pas de tragédie, pas de théâtre Antoine. Un endroit gai, où je puisse digérer agréablement mon dîner, en regardant des tableaux agréables, des pas gracieux et des femmes suaves.

— Monsieur, au théâtre, il n'y a rien, absolument rien, les réouvertures ont été navrantes et, au salon de lecture, sur le registre des inscriptions pour les premières, il n'y avait pas trois noms. Tous les fauteuils nous sont restés pour compte. Je conseillerais plutôt à monsieur d'aller à un music-hall quelconque, c'est encore là le dernier salon où l'on cause... et où l'on passe.

Germain, je vois avec plaisir que vous m'avez compris. Alors, selon vous, à quel boui-boui dois-je donner la préférence?

— Aux Folies-Plastiques, monsieur, il n'y a pas d'erreur. Il n'est pas difficile de voir, à première vue, que monsieur est congestionné. Donc, à la place de monsieur, j'irais applaudir la belle Bianca.

— Une Italienne ?

— Non, je la crois plutôt Espagnole ; mais, hier soir, le général et le premier président, qui venaient de l'entendre, en parlaient avec un enthousiasme débordant.

— Eh bien, merci, Germain, faites-moi vite donner le café ici. J'irai aux Folies-Plastiques.

Tout en allumant un excellent cigare, dont le nuage bleu s'envolait en spirales vers son abat-jour rose, Folletière songeait : fallait-il emmener un ami ? Cela donne une attitude et aide à passer les entr'actes ; mais,

pour ses projets spéciaux, des idées de « coupe de cheveux », l'indépendance et la liberté de mouvements que donne la solitude étaient préférables. Que de bonnes occasions manquées, parfois, soit par respect humain devant un tiers, soit par scrupule de conscience, pour ne pas lâcher un camarade ! Oui, oui, il valait mieux opérer seul. Il ponctua son dîner de deux verres de fine, de la cuvée de Réserve.1891, celle que Germain ne donnait qu'aux connaisseurs, et, un peu rouge, mais très « en forme », il prit le chemin des Folies-Plastiques.

Oh ! ce boulevard, avec ses cafés étincelants, ses boutiques de joaillerie, ses affiches lumineuses multicolores qui, tout à coup, resplendissent sur le faite des maisons comme si une main invisible écrivait dans

le ciel ! Quelle différence avec la promenade du soir là-bas, au château, dans les allées sombres, en fumant sa pipe, tandis que les feuilles d'automne craquaient sous les pieds et qu'on faisait toutes sortes de réflexions mélancoliques sur les disparus ! Ici, c'était la vie, le mouvement, le bruit, un brouhaha étourdissant, dans lequel on n'avait le temps ni de songer, ni de philosopher, ni de s'attendrir. Dans une espèce de griserie inconsciente, Folletière arriva ainsi devant le contrôle des Folies-Plastiques. Le contrôleur, un homme charmant, en frac, décoré du Dragon de l'Annam, lui exprima ses vifs regrets de n'avoir plus rien, absolument rien, pas le moindre strapontin, pas le plus petit coin de loge – ah dame ! quand madame Bianca chantait – Folletière aurait dû

retenir sa place dans la journée, ou tout au moins téléphoner du cercle.

Ces obstacles, comme il arrive toujours en pareil cas, avaient encore exacerbé le désir du club-man, et ce fut avec une joie céleste qu'il entendit, le contrôleur ajouter, confidentiellement, qu'il trouverait sans doute quelque chose chez le marchand de billets, en y mettant le prix. Notre ami sortit avec fièvre, et après quelques minutes de discussion devant la table d'un marchand de vin du voisinage, il finit par louer, sur place, un fauteuil d'orchestre du premier rang, pour la bagatelle de trente francs. C'était donné.

— Mes félicitations, monsieur, dit le contrôleur décoré, vous allez jouir d'un bien

aimable spectacle et madame Bianca est exquise.

Il déchira, je ne sais trop pourquoi, un angle du coupon, et Folletière put enfin gagner son fauteuil. L'assemblée était brillante; l'atmosphère était lumineuse, et ça sentait bon. Folletière, dans un état de vague béatitude, regardait les clowns, les équilibristes, les jeux Icariens; mais, en communion d'âme avec toute la salle, il attendait Bianca. Enfin, vers le milieu de la deuxième partie, celle-ci fit son apparition; drapée dans un châle de couleur éclatante, elle marchait de ce pas spécial, onduleux et rythmé, qu'on appelle le *meneo*. Les cheveux noir-bleu, ondulant sur le front, comme un chaperon d'onduleuses ténèbres soulignaient les yeux immenses dont les

coins semblaient rejoints par deux immenses accroche-cœurs collés sur les tempes. La bouche rouge comme une grenade s'ouvrait en montrant des dents superbes. D'un geste large elle se débarrassa de son châle et montra une taille ronde et souple enserrée dans la basquine de satin cerise, des épaules potelées, des bras merveilleux ; sous le jupon court garni de pampilles, la jambe se cambrait dans un bas de soie brodé d'or.

— Oh! oh! pensa Folletière, dont les tempes battirent, voilà, une vraie femme!

Et, de toute la personne de la danseuse, au repos, se dégageait comme un parfum de beau fruit bien savoureux, bien à point, un de ces fruits qui fondent dans la bouche en chatouillant toutes les papilles par la plus

délicieuse sensation. Alors elle commença un pas très spécial, éveillant la vision de je ne sais quel harem paradisiaque et canaille. Les pieds spirituels esquissaient, sur les planches, toutes sortes d'arabesques, tandis que le corps se renversait en arrière avec des attitudes lasses et que les yeux mourants avaient l'air de poursuivre un rêve intérieur. Les deux mains élevées au-dessus de la tête retombaient ensuite, en décrivant une spirale voluptueuse, les doigts fuselés ébauchaient un effleurement imaginaire, et la taille flexible exécutait une cotation lente et lascive scandée, à chaque tour, par un déhanchement brusque.

Pendant ce temps, Folletière, mordu au cœur par un désir de plus en plus vif, se sentait surexcité jusqu'au paroxysme. Que fut-

ce, quand Bianca, se campant devant le trou du souffleur, commença ; avec son joli accent exotique, un air hispano-montmartrois dont le refrain revenait, lancinant comme une promesse :

J'te f'rai voir mon petit t-ra la la,
J'te f'rai voir mon petit tra la la,
J'te f'rai voir mon petit nid, à la Casbah.

Oh ! cette femme, cette femme ! Où était-il, le petit nid à la Casbah ? Et ce « tra la, la » plein de sous-entendus, qui semblait, gouailleur, et égrillard, chanter une ode à la chair !

Quand le rideau de peluche, à l'Italienne, se fut fermé et rouvert une demi-douzaine de fois, aux acclamations d'une salle en délire, Folletière se précipita vers

l'entrée des artistes, comptant, moyennant pourboire, franchir le seuil, mais il se heurta à un huissier inflexible.

— Voyez le contrôleur, ça regarde le contrôleur, dit l'homme à la chaîne d'acier.

Le contrôleur! Un homme décoré du Dragon de l'Annam! Ce n'était pas très commode de lui expliquer son état d'âme. Mieux valait essayer de quelque ouvreuse, mais celle-ci, tout en empochant la pièce qu'on lui tendait, répondit encore, comme une leçon apprise :

— Mademoiselle Bianca? Ça regarde le contrôleur. Voyez le contrôleur.

Ma foi, Folletière se décida à prendre le chemin du contrôle; il était quand même un peu gêné, un peu embarrassé, mais l'homme décoré, du haut de son trône, semblait

l'encourager aux confessions par un sourire paternel.

— Monsieur... je viens d'applaudir avec frénésie l'adorable mademoiselle Bianca, commença-t-il.

— Je vous l'avais dit, monsieur, que vous alliez jouir d'une aimable soirée. Je vous l'avais dit.

— Oui, mais ça ne me suffit pas. J'ai une envie folle de contempler son petit tralala, pardon, son petit nid à la Casbah, et... si vous étiez assez bon – je ne sais trop comment finir ma phrase...

— Allez donc ! Allez donc !

— Enfin, je donnerais tout un monde pour savoir où elle demeure.

— Vous ne pouvez mieux tomber, monsieur, je suis son mari.

Et, comme Folletière, ahuri, s'apprêtait à esquisser une fuite éperdue, le contrôleur continua, très digne :

— Je suis son mari, mais je suis séparé. Cela est nécessaire. Alors, monsieur, vous comprenez maintenant, ça m'est tout à fait égal. Madame Bianca demeure 48, rue de Trévise.

Et il ajouta avec une nuance de fierté :

— Vous êtes le seizième, ce soir, qui me demandez son adresse.

L'AFFAIRE DU COLLIER



LA PARTIE ÉTAIT TRÈS CHAUDE, ce soir-là, au Cercle de Chic-sur-Mer. Le gros Stephenson, de Londres, était débarqué, taillant, comme d'habitude, à banque ouverte, et son arrivée avait suffi pour provoquer une affluence merveilleuse dans la salle de jeu.

Les femmes, en grande toilette, décolletées, avec de triomphants chapeaux garnis de plumes et de fleurs, se penchaient par-dessus le dos rebondi des joueurs et ris-

quaient sur le tapis vert des sommes qui, selon le mot de Gavarni, donnaient une crâne idée de l'homme. Comme, d'après le règlement, elles n'avaient pas le droit de tenir les cartes – de terribles crépages de chignons avaient obligé l'administration du Cercle à prendre cette mesure préventive – les pauvrettes, en général, étaient assez mal partagées, leur argent étant, à chaque instant, ratissé par la palette du croupier en cas de perte, et pas payé, en cas de gain, pour avoir été placé où « ça n'allait plus ». Mais avec Stephenson, rien de semblable à redouter, puisque « ça allait toujours » : il acceptait toutes les mises, à droite ou à gauche de la main. Le coup était toujours tenu.

Par exemple, ce soir-là, il avait une veine insolente ; c'était la vraie banque-ra-

soir, et les huit et les neuf pleuvaient comme grêle, tandis que les pontes n'amenèrent jamais que des numéros ridicules, affolés, cherchant à changer la veine en tirant à cinq et recevant de hautes cartes qui diminuaient encore leur point, lorsqu'elles ne le transformaient pas en simple bûche. Et l'on s'obstinait dans une griserie, contre le mauvais destin; on s'emballait dans la perte, et les plaques de nacre, les louis et les liasses de billets de banque s'entassaient pêle-mêle devant le gros Anglais qui taillait flegmatiquement, impeccable dans son smoking fleuri, en fumant un énorme cigare à bague.

Parmi les plus enragées joueuses, on remarquait la belle Raoule de Clèves, qui, à chaque instant, puisait dans une immense bourse chiffrée en diamants, et en tirait des

poignées d'or qu'elle lançait tantôt sur un tableau, tantôt sur l'autre, tantôt à cheval mais c'était toujours irrémédiablement raflé et tout allait au tas. Il y avait des moments où ses mains crispées déchiraient les volants de sa robe de dentelles, et son collier de perles de six rangs – ce collier légendaire qui faisait l'admiration de toute la plage, lui semblait un carcan qui l'étranglait. À trois heures du matin, Stephenson déclara froidement qu'il y avait une suite, et, au milieu de la consternation générale, il se fit apporter une immense sébile dans laquelle il entassa son gain, avec un bruit métallique comme une pluie d'or. Un billet de mille francs qui débordait du récipient étant tombé sur le tapis vert, Stephenson le poussa au croupier qui s'inclina sans paraître autrement ému

de ce pourboire royal. Quant à Raoule, elle constata que sa bourse, si dodue à l'arrivée dans l'établissement, était maintenant plate comme une sole. Tout en fouillant bien, tout au fond des mailles d'or, elle retrouva, avec peine, trente francs égarés dans un coin. Or, elle devait quinze jours de présence dans un superbe appartement au premier de l'Hôtel Royal, et, la veille, elle avait touché son mois du comte Zabulon; et elle le connaissait, le comte Zabulon; il n'était pas homme à payer deux fois; il y avait bien le petit duc de Fressac... mais il était aux manœuvres du 11^e corps. Que faire, mon Dieu, que faire? Pour la première fois, allait-elle connaître la misère noire et ne pas avoir de quoi manger?

À cette idée, elle eut comme un petit frisson de terreur; mais, en se regardant dans la glace, avant de se coucher, elle aperçut le beau collier de perles qui brillait à son cou, le collier d'un orient si admirable. Sauvée, elle était sauvée! Le lendemain, vers neuf heures, avant que les baigneurs eussent encore fait leur apparition sur la plage, elle descendait dans la rue des Bains et pénétrait furtivement chez le joaillier, Bodin-Buratet. Le marché fut vite conclu, et non sans un gros regret, Raoule de Clèves rentra dans son appartement, ayant, grâce à ce sacrifice, comblé la brèche faite dans son capital. Buratet avait, d'ailleurs, promis le secret et consenti à ne pas étaler le collier trop connu, dans sa vitrine de Chic-sur-Mer.

Naturellement, le lendemain, le comte Zabulon avait invité Raoule à dîner dans la grande salle de l'Hôtel Royal. Ce ne serait pas la peine d'avoir une jolie maîtresse, pour ne pas la montrer. Il vint donc la prendre à huit heures, et la trouva qui l'attendait, en grande toilette de mousseline rose brodée, avec incrustations de point d'Alençon, entourant le décolletage en carré.

— Eh bien ! me trouvez-vous habillée à votre goût ? demanda-t-elle au comte, pendant que la camériste tirait et drapait la jupe devant la psyché.

— Oui, chère amie, c'est très bien... mais, pourquoi avez-vous mis au cou ce simple velours noir ?

— Je pensais qu'avec la broche en diamants, cela ferait bien.

— Oui, mais je préfère de beaucoup votre collier de perles. Servez-moi le collier de perles, voulez-vous ?

Impossible d'avouer à l'opulent protecteur le chemin qu'avait pris l'écrin. N'ayant le temps ni de réfléchir, ni de refuser, Raoule ouvrit son coffret à bijoux, et, tout à coup, simulant un profond désespoir, elle s'écria :

— On m'a volé mon collier !

— On vous a volé votre collier ! Un collier que j'ai payé trente-cinq mille francs !

Immédiatement, le comte, très rouge, appuya sur là sonnette électrifiée, et dit au garçon qui se présentait :

Faites-moi venir immédiatement le directeur de l'hôtel en personne.

— Monsieur, lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, votre maison est une caverne. Voici madame de Clèves à laquelle on a volé son collier de perles, un collier de trente-cinq mille francs.

Le directeur se cabra, avec dignité :

— Monsieur, je pourrais vous répondre que je ne suis responsable que des valeurs et bijoux déposés au bureau – c'est affiché dans toutes les chambres ; mais, pour vous prouver que ma maison n'est pas une caverne, et que mon personnel est honnête – oui, monsieur – je vais faire immédiatement une plainte, moi-même, au commissaire de police de Chic-en-Mer, qui fera son enquête minutieuse.

Là-dessus, il salua très correctement, et sortit. Le dîner fut maussade, le comte était

contrarié d'exhiber Raoule sans le collier, et celle-ci réfléchissait, non sans inquiétude, à la série des ennuis dans lesquels elle allait se trouver lancée. Sans doute, on interrogerait les domestiques, valets de chambre, maîtres d'hôtel, femmes de chambre, hommes de peine, ceux ceux qui pouvaient pénétrer dans l'appartement ; on fouillerait peut-être les valises des voisins et des voisines ; on la manderait, elle-même, chez le magistrat, et quel scandale lorsqu'on viendrait à découvrir, après coup, – car tout se découvre – que le collier était tout simplement chez Bodin-Buratet. Ah ! l'affreuse nuit qu'elle passa, la pauvre Raoule, se voyant déjà traînée, pour diffamation, devant les tribunaux. Et quel ridicule rejaillirait sur elle, comme suite de l'aventure.

Aussitôt levée, elle courut chez le bijoutier, mais celui-ci prit très mal la nouvelle. Il ne voulait nullement passer pour un receleur, et l'histoire était très désagréable. Il n'irait pas au-devant des renseignements, par une délation ; mais, dame, s'il était interrogé par le commissaire, il serait bien forcé d'avouer la vérité !

Quelle affaire, mon Dieu, quelle affaire ! On ne parlait au bain du matin que du vol dont avait été victime la pauvre Raoule. Cela devait arriver, avec le va-et-vient de l'hôtel, le manque de surveillance, les portes des chambres toujours ouvertes, et patati, et patata.

L'aventure allait tourner au tragique, lorsque tout à coup, aux courses, la belle de Clèves fit une apparition triomphante, ra-

dieuse, avec le collier au cou ; elle annonçait qu'elle l'avait retrouvé sous une commode, derrière laquelle il avait glissé. Immédiatement, les voyageurs se rassuraient, le personnel cessait de trembler. Tabouret reprenait sa mine souriante, et l'ordre régnait de nouveau à Chic-sur-Mer.

Seulement, les potiniers remarquèrent, que, précisément ce jour-là, le petit duc de Fressac était revenu des manœuvres, avec une permission de quarante-huit heures, et que, tout en paraissant toujours épris de la belle Raoule, il semblait cependant un peu soucieux.

LA GRENOUILLÈRE



LETTRE DE TUTUR À TOTO

OH! TUTUR, est-ce que ton vieux cœur de Parisien, épris du cher et joyeux passé, ne s'est pas attendri en voyant dans *Yvette*, la pièce du Vaudeville, cette évocation de la Grenouillère, chère à notre jeunesse ?

T'en souviens-tu, Tutur, t'en souviens-tu ?

de ces rives verdoyantes où nous allions passer nos dimanches, en compagnie de jolies filles, coiffées de canotiers et vêtues de serge blanche. Nous, nous arborions des bambaïos de cinq sous ; nous remplacions le linge par le jersey rayé, laissant émerger le cou libre et nu, et des bras solidement musclés, cuivrés par un rayon de soleil, comme l'Espagnol de Musset ; et l'ensemble se complétait par un teint basané et une barbe fleurie. Et quel radieux paysage, de Bougival à Chatou ! Quelle île enchantée que cette île de Croissy, avec ses énormes et hauts bouquets de peupliers, ses masses profondes et ses grandes lignes à vous faire comprendre le Poussin. Et derrière le rideau des grands arbres de la berge, comme la Seine calme et pure, une Seine qui sentait bon, clapotait

gentiment sous les saules. On n'avait pas encore inventé l'automobile ni la bicyclette, et ce coin tranquille nous semblait le bout du monde et du demi-monde. À la Grenouillère, la journée se passait, enveloppés majestueusement dans de grands peignoirs blancs qui nous donnaient des allures de sénateurs romains. On se baignait, on canotait, on fumait, surtout *on se laissait vivre*, dans une sérénité profonde, dans un beau rêve amical ou amoureux ; et, le soir, après le dîner, sous les tonnelles de Pignon, on dansait, au Bal des Canotiers, au son d'un orchestre conduit par Jules Ravaut. Quand Jules n'était pas là, la fête n'était pas complète. « Jules est dans nos murs ! » criait-on à la ronde. Et Jules, porté en triomphe, se laissait asseoir sur le piano, jambes pendantes,

et là, avec sa grande canne, il dirigeait les musiciens électrisés, et déchaînait les tempêtes sonores du trombone et du piston.

Cela paraît insensé aujourd'hui, n'est-ce pas, Tuteur, et nos successeurs, ceux qui sont entrés dans la carrière quand leurs anciens n'y étaient plus, ne comprendraient pas qu'après une journée passée à barrer, à tirer l'aviron – souque ! souque ! souque, – nous eussions encore la force d'exécuter des valse lascives ou des cavaliers seuls ponctués par d'admirables culbutes sur la tête.

Oh ! nos joyeux repas des dimanches d'été,
 Les goujons en friture et le lapin sauté,
 Et les petits bosquets où la nappe était mise ;
 Et les nuits qu'on passait, couché dans le bateau,
 Sans souci, se laissant aller au fil de l'eau,
 Rêvant qu'on était à Venise !...

Un peu plus loin, en remontant la Seine, près du pont de Chatou, on trouvait l'auberge du père Fournèze. Hercule Fournèze. C'est là que s'était installé Guy de Maupassant, non pas le Maupassant des derniers temps, pâle, maigre et anémié, mais un solide Normand, à la chevelure drue et frisée, au teint coloré, dont toute la personne respirait la robustesse et la joie de vivre. Sa chambre donnait sur la rivière, et, devant la fenêtre, en pan coupé, était placée la table de travail on l'on pouvait écrire en contemplant la Seine revêtant de jolis nuages d'opale et d'agate. C'est là, que fut écrite *Yvette*.

La cahute du père Fournèze avait un cachet des plus artistiques. Les peintres Béraud, Gervex, Lepic, s'étaient plu à en orner

les murailles par de truculentes peintures à fresques. Il y avait d'abord un défilé de militaires devant trois gendarmes qui saluaient ; une rixe merveilleuse entre habits noirs, un jour de noce et un drame nocturne qui était un véritable poème : trois hercules de foire coiffés de casquettes de soie et portant la blouse bleue sur le maillot de lutteur, les pieds chaussés de bottines garnies de peau de lapin, accostaient, sous un réverbère, un bourgeois effaré dont la femme s'évanouissait. À droite et à gauche du tableau, deux agents de police, sourds et aveugles, s'en allaient philosophiquement dans une direction opposée à l'attaque. Quoi encore ? Le profil gavrochien de mademoiselle Ellen Andrée de la Renaissance, dans un nimbe d'or ; sous le nom de Sainte-

Hélène, les portraits de MM. Lepic et Barbier, étonnants de ressemblance; puis, au milieu des fleurs, et entourés de pampres et d'amours joufflus, quelques vers signés.
Guy de Maupassant.

Sauve-toi de lui s'il aboie,
Ami, prends garde au chien qui mord;
Ami, prends garde à l'eau qui noie,
Sois prudent, reste sur le bord.
Fuis le vin qui donne l'ivresse
On souffre trop le lendemain.
Prends surtout garde à la caresse
Des filles qu'on trouve en chemin.

Si les conseils étaient bons, les vers étaient bien mauvais; mais Guy les avait sans doute écrits un « lendemain ». N'importe, la vieille bâtisse, brique et poutre, à galerie de bois sur laquelle

s'ouvrait la porte des cabinets, se trouvait comme illuminée par la signature du grand romancier. C'était à se croire dans une de ces vieilles auberges anglaises des gravures d'Herbert ou d'Heining's où des gentlemen en carrick et bottes à revers donnent des ordres à des aubergistes pansus et rubiconds. Le service était à l'avenant, patriarcal, plein de pourparlers, de lenteurs et de compromis, fait par de belles filles, comptant sur leur sourire pour calmer les impatiences du client. « Si vous y tenez beaucoup, on va pêcher le poisson que vous demandez. Mais y tenez-vous tant que cela ? » La discrète sonnerie électrique n'avait pas encore détrôné certaine bonne vieille cloche retentissante comme une cloche d'alarme. Dans le jardin, les garçons avaient le pan-

talon relevé à cause de l'humidité des gazons : aux pâles clartés de la lune, ils apparaissaient silencieux et rares pour se perdre aussitôt comme des ombres à travers les pelouses et les bosquets mystérieux. Réellement, l'endroit était pittoresque, bonhomme et plein de chic. Tout cela, mon cher Tutur, c'était hier, et cependant l'évocation du tableau de *La Grenouillère*, au Vaudeville a paru aussi vieillotte qu'une partie de campagne décrite par Paul de Kock, dans les Prés-Saint-Gervais. C'est que tout a tellement changé. Le fleuve aux bords fleuris, chanté par cette bonne madame Deshoulières, n'a plus qu'une eau bourbeuse fournie par le grand collecteur, et le tout-à-l'égout du progrès a vicié l'air en déshonorant les rives où nous nous sommes tant

amusés. Les canots ont renoncé à nager au milieu de trognons de choux, de carapaces d'écrevisses, de vieilles tiges de bottes et de *machabées* verdâtres, chien, chat ou électeur. Les femmes ont des toilettes cabochonnées de trop de pierreries pour les risquer sur les planches humides d'un bateau ou sur les tables poisseuses d'une salle de bal, et nous, nous sommes trop fatigués pour tirer l'aviron ou exécuter le pas de la tulipe orangeuse, monopole de Valentin-le-Désossé.

Et puis Rueil, Chatou, Bougival, c'est trop près. Avec la bécane, le tricycle ou l'automobile qui fait du trente à l'heure, il faut aller plus loin pour que le voyage en vaille la peine; on se rend dans une ville éloignée, vite, très vite, dans des nuages de poussière, avec un masque sur les yeux, le

torse dissimulé dans des sacs informes, torchon ou peau de bique ; on déjeune en hâte, on s'aime à la volée, et on revient à Paris, le soir même, vite, très vite, en gens enfiévrés, affairés, et qui n'ont plus le temps de regarder passer les bateaux tout en fumant une bonne pipe, et en enserrant la taille souple de quelque belle fille pas poseuse.

Et voilà pourquoi, Tutur, les échos de la Grenouillère ne répètent plus le nom de la belle Amaryllis, et pourquoi les joyeux : « Ohé, du canot ! Ohé ! » tout ce qui nous restait de l'Évohé antique, ne retentit plus sous les grands peupliers dont l'écorce nous servait jadis de pages d'amour et de carnet du diable.

Adieu, Tutur.

Écris de Paris à ton vieux rural de

ΤΟΤΟ.

LES ŒUFS « POLIGNAC »



POURQUOI MAXENCE se décidait-il à se marier ? Est-ce qu'on sait jamais !

Un beau jour il avait retrouvé, dans un salon ami, mistress Fanny Perkins qu'il avait connue jadis quand il était Saint-Cyrien et quand elle était jeune fille. Des deux côtés on avait éprouvé un vif plaisir à remuer les souvenirs d'autrefois. Lui était resté garçon, elle était veuve, et toujours rudement jolie avec ses cheveux blonds cendrés et ses yeux de pervenche.

Elle l'avait invité à venir la voir, et au bout de quelque temps, usant de la liberté qu'elle tenait de sa situation, elle l'avait prié à déjeuner. Un appartement très confortable ; une table excellente ; il y avait surtout de certains œufs «à la Polignac!...» Maxence en approchant de la quarantaine devenait très gourmand.

Et alors, peu à peu, en regardant cette femme élégante dans ses déshabillés de satin blanc incrusté d'entre-deux de Chantilly, laissant voir ses beaux bras à travers les manches transparentes garnies de ruchés de tulle, en se carrant dans ces bons fauteuils capitonnés, en dégustant cette fine cuisine et ces merveilleux œufs à la Polignac, il s'était dit que le bonheur était peut-être là, plutôt qu'avec Nandette de Grève – belle

femme sans doute, ayant toutes sortes de qualités, voluptueuse, mais n'offrant aucune quiétude pour l'avenir.

Et il ne pouvait pas s'empêcher de songer qu'il arrive un âge où Paul Costard lui-même trouve qu'il faut planter sa tente et avoir un intérieur décent et bien à soi. Bref, oubliant momentanément les lèvres pourpres de Nandette, ses seins gonflés en parade, ses caresses perverses... et bien d'autres choses encore, il fit courageusement sa demande en mariage à madame Perkins.

La belle veuve ne dit ni oui ni non. Certainement, Maxence était loin de lui déplaire, mais il fallait mieux se connaître, et, pour cela, continuer à se voir beaucoup et souvent, de manière à pénétrer mutuelle-

ment dans les plus intimes replis de l'âme. En attendant, elle tenait la dragée haute, et n'accorda pas ça, pas ça, pendant tout le temps que dura cette cour ultra-éthérée, et accompagnée cependant de savoureux déjeuners. Je ne sais même pas trop si Maxence aurait pu résister à cette existence toute d'excitation, mêlée de serremments de mains, de frôlements extatiques et d'œufs à la Polignac – aliment très riche en phosphore et en azote – s'il n'avait pas eu sous la main – si j'ose m'exprimer ainsi – cette bonne Nandette de Grève.

Certainement, étant donné ses projets matrimoniaux, il eût été préférable de ne pas conserver une maîtresse – oui, monstre! – mais Maxence avait toujours observé une certaine réserve, ne s'étant ja-

mais beaucoup affiché, et sa liaison, en somme, sauf de quelques intimes était peu connue. Il n'y avait donc pas grand danger ; de plus, après une journée de flirt avec la capiteuse mais intransigeante Anglaise, il était absolument nécessaire de trouver le soir une bonne amie hospitalière, qui recueillît le fruit de toutes ces excitations à froid, si désastreuses pour le cervelet.

Jamais Maxence ne s'était montré aussi tendre avec sa maîtresse, et les nuits étaient plus folles que jamais ; d'un autre côté, il restait aimable, spirituel, plein de tact avec la belle Fanny qui, décidément, le trouvait très gentil, et sentait que bientôt elle n'aurait pas la force de différer ce « oui » qui devait régulariser sa situation avec son ami d'enfance.

Ce matin-là, Maxence s'était levé d'une humeur excellente. Il avait bien dormi, le temps était beau, et naturellement sa pensée se porta vers les deux femmes qui, à elles deux, lui complétaient une petite existence panachée et agréable. À l'une il écrivit en souriant, tout secoué par les souvenirs :

« Mon gros chat voluptueux,

« Comme c'était bon hier soir ! Je ne puis songer à nos suprêmes étreintes sans un petit frisson dans les moelles. Tu as une bouche de velours, et tes baisers me rappellent les vers de Richepin :

La salive de tes baisers sent la dragée
Avec je ne sais quoi d'une épice enragée...

« Ah ! ma petite femme, ma petite femme ! Tu es l'amour lui-même, et je dirais

volontiers comme un de mes ancêtres : Celui qui n'a pas dormi dans les bras de Nandette ne connaît pas la joie de vivre.

« Ce soir, je suis fourbu, éreinté, vidé, et je me sens du vague dans la tête ; je me repose et je reprends des forces : « C'est, pour mieux t'aimer, mon enfant », mais demain soir j'arriverai chez toi, vers les onze heures et demie, en sortant du ballet de *Lorenzo* que j'irai voir dans la loge du Cercle.

« Tends tes lèvres. Sens-tu comme je t'aime ?...

« MAXENCE. »

Puis, il prit une seconde feuille, et, posé, réfléchit, sérieux, il écrivit :

« Chère madame et grande amie,

« Deux jours, sans vous voir, c'est beaucoup, surtout pour un fiancé. Je me sens si heureux, si bien chez vous. Quand donc ne se quittera-t-on plus jamais, jamais ? Ce serait, suivant l'adorable définition de Victor Hugo, le ciel, un homme et une femme qui se fondent en un ange.

« Voulez-vous me permettre d'aller vous demander demain matin ces délicieux œufs « à la Polignac » que votre cuisinier réussit d'une façon si remarquable.

« Bien respectueusement à vos pieds.

« MAXENCE. »

Ceci fait, il écrivit les deux enveloppes coup sur coup, pour laisser sécher l'encre :

MADAME PERKINS
12, place des États-Unis.

et :

MADAME NANDETTE DE GRÈVE
8, rue Chambige.

À quoi songea-t-il alors ? Je ne sais trop, mais il arriva ce qui s'est produit si souvent dans un cas semblable et qui a procuré des quiproquos si commodes à nos vaudevillistes. Il mit la lettre de Nandette dans l'enveloppe de madame Perkins et réciproquement.

Le lendemain, la belle veuve, qui avait reconnu l'écriture de Maxence, décachetait vivement la lettre... et s'effarait devant les phrases flamboyantes de son soupirant.

Était-il devenu fou ? Avait-il soudain perdu le respect ? Son gros chat voluptueux !

De son côté Nandette restait ahurie devant le ton de ce billet où la gourmandise n'excluait pas une certaine déférence. Mais les œufs à la Polignac furent pour elle un trait de lumière, car Maxence avait souvent parlé d'un certain ménage, « les Perkins », chez lesquels on mangeait divinement. Après avoir trouvé l'adresse dans « Tout Paris », elle endossa une robe en serge bleue, à double tunique, très simple, en pointe devant et arrondie derrière, avec bolero ajusté sur de la mousseline de soie bleue ; elle campa sur sa jolie tête un chapeau Louis VI en paille garnie de plumes amazone et de choux de velours noir ; puis bravement elle se fit conduire chez madame Perkins un peu

étonnée – c'était décidément la journée aux surprises – de ce nom de « de Grève » qui lui était tout à fait inconnu.

– Madame, dit Nandette, en entrant, j'ai une lettre qui vous était destinée, comme vous en avez, sans doute, une qui aurait dû me parvenir. Vous plaît-il que nous fassions l'échange ?

Madame Perkins était femme d'esprit. Elle comprend, sourit, avec une moue ironique, va ouvrir un petit meuble et l'échange se fait sans qu'elle daigne d'ailleurs prononcer le moindre mot.

– Et maintenant, madame, continue la terrible Nandette, voulez-vous me permettre une prière ? Puisque c'est avec des œufs « à la Polignac » que vous attirez mon ami Maxence, envoyez-moi au moins la re-

cette, pour que je puisse lutter à armes égales.

Pour toute réponse, madame de Perkins indiqua la porte d'un geste plutôt froid.

Elle n'enverra pas la recette, et tout me fait croire que, du coup, le mariage est rompu. Mais Maxence est un peu de l'avis de Figaro. Quand on éprouve un violent chagrin d'amour, il faut se dépêcher d'en pleurer, de peur d'être obligé d'en rire.

Chagrins d'amour ne durent qu'un moment ;
Plaisirs d'amour durent toute la vie.

UNE FEMME ADROITE



J'ÉTAIS SUR LE QUAÏ de la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, m'amusant de tout ce kaléidoscope de figures humaines, les unes effarées, les autres ruisselantes, les autres calmes avec cette sérénité olympienne qui résulte de l'expérience, et tout en attendant le départ pour Aix-les-Bains :

Beau paradis, beau paradis du voyageur

comme chantait Fragon, je cherchais si je ne découvrirais pas soit une personne de connaissance, soit une petite femme dont je voudrais faire *ma* connaissance. *Vœ soli!* a dit l'Écriture, et, même dans les concerts, j'ai toujours remarqué la figure spécialement navrée des solistes.

Tout à coup, j'aperçus un groupe dans lequel je crus bien reconnaître, en capeline rouge, la comtesse Diane de Beaurain, une plantureuse gaillarde, avec des appétits fauves, et une barbe qu'il fallait raser deux fois par jour, les pâtes épilatoires étant tout à fait insuffisantes pour lutter contre cette luxuriante frondaison.

Riche nature, dans toute la force du terme. Bien rasée, bien poudrerisée, bien coiffée, elle était encore fort agréable, avec

ses yeux de flamme, ses belles dents et son corsage tendu à craquer. Elle plaisait énormément aux petits jeunes gens, mais avait toujours su conserver une réputation intacte. Dans le groupe j'avais aperçu un petit lieutenant de hussards, un jeune éphèbe blond avec trois poils de moustaches hérissés en chat; puis un peu en retrait une troisième personne d'aspect respectable, quelque chose comme une parente pauvre ou une gouvernante, tout de noir vêtue, et correctement chapeauté. J'allais pousser plus loin mes investigations, au risque d'être indiscret – la discrétion en voyage étant un bagage d'une haute inutilité – et je me préparais à approcher du groupe, lorsqu'un employé passa en courant, tout en

agitant une formidable sonnette tandis que le conducteur criait impérativement :

— En voiture, messieurs les voyageurs, en voiture !

J'aurais pourtant bien voulu savoir, mais un homme en casquette me poussa vivement vers mon wagon, avec cette urbanité qui caractérise les employés des administrations françaises, et je compris qu'il n'y avait, qu'à obéir.

— Le voyageur est un colis comme un autre, me disait un jour un chef de gare ; il n'a pour lui qu'une supériorité : c'est qu'il se place tout seul.

Je me plaçai donc *tout seul*, dans le bon coin bien et dûment retenu à l'avance, mais je continuai à me poser la question :

— Est-ce bien la comtesse Diane? Est-ce qu'elle voyagerait avec le petit hussard? Ce serait drôle? Ça ne me regarde pas du tout — heureusement! — mais je suis quand même intrigué. Le cerveau a des curiosités que la raison ne comprend pas.

Tandis que je débarrassai mon coin de la valise gardienne de mes droits, et l'enlevai, d'un petit, coup leste, sa faction finie, pour la laisser reposer dans le filet, je vis entrer dans mon compartiment la dame en noir qui figurait dans le groupe. C'était évidemment la providence qui me l'envoyait pour me renseigner. Elle avait l'air humble, discret, mais très peu liant. Elle n'encourageait pas la conversation; elle avait d'ailleurs un de ces physiques incontestablement ingrats qui devait la rassurer

sur les intentions d'un interlocuteur. Et pourtant, qui sait?... On parle toujours de la fatuité masculine ; et la fatuité féminine ! À notre dernier concours de beauté, j'ai vu entrer des horreurs qui ne se doutaient pas de l'intensité du comique résultant de leur prétention. Mais je m'é gare ; c'est toujours ainsi dès que je voyage, et je reviens à ma dame en noir.

Je commençai par lui rendre quelques menus services, glace levée, store baissé, rangement de ses petits paquets, multiples égards qu'elle acceptait avec une nuance de confusion, en marmottant :

— Merci, monsieur est trop bon... Je ne souffrirai pas... Il renverse les rôles.

Pourquoi diable est-ce que je renversais les rôles ? Enfin, ayant ainsi de mon mieux

préparé le terrain, ce que les cavaliers appellent éclairer, les fantassins reconnaître et les artilleurs balayer, je risquai timidement :

— Pardon, madame, seriez-vous assez aimable pour me donner un petit renseignement ? J'ai l'honneur d'être très lié avec la comtesse de Beaurain.

La dame correctement chapeauté levait sur moi un œil étonné, et je crus devoir préciser :

— Oui, la comtesse Diane. Deux barbes par jour.

Le sourcil restait tellement élevé sur le front, signe de stupeur chez les mammifères, que je crus devoir continuer :

— Bref, j'ai cru la reconnaître dans la personne à laquelle vous parliez sur le quai d'embarquement, et je vous serai très recon-

naissant de bien vouloir me renseigner sur ce point qui m'intéresse.

La dame me répondit simplement :

— Vous faites erreur, monsieur, la personne à laquelle je parlais s'appelle madame Bellage.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument sûre.

— Merci, madame.

Évidemment je m'étais trompé, et j'avais été la dupe d'une vague ressemblance. Il n'y avait aucune connexité entre Beaurain et Bellage, on peut avoir le beau rein, sans avoir le bel âge, et réciproquement. D'autre part, comme mon interlocutrice n'avait *ni l'un ni l'autre*, je jugeai plus sage de laisser tomber une conversation dé-

nuée de toute attraction plastique ; et je me plongeai dans une douce somnolence.

Je fis des rêves étranges : madame de Beaurain m'apparaissait dans le plus simple appareil, en me disant : « Oui, c'est moi ! » et voulait absolument m'embrasser avec une barbe de huit jours. Et les roues du wagon chantant leur chanson monotone, répétaient : « Oui, c'est moi ; oui, c'est moi ; embrasse-moi ! » Ce cauchemar était si pénible que je préfèrai me réveiller, et comme le train venait de s'arrêter à La Roche, je sautai à bas du wagon pour me dégourdir un peu les jambes et reprendre mes esprits.

Sur le quai, j'aperçus à nouveau la dame en capeline rouge avec le petit hussard et, décidé à en avoir le cœur net, je m'avançai. La dame parut un peu gênée, mais elle avan-

ça cependant de quelques pas vers moi, en souriant :

— Bonjour, monsieur; nous sommes donc dans le même train! Moi, je vais retrouver ma sœur, à Thonon. Et vous?

Ah çà! c'était donc madame de Beauvain? Je ne m'étais nullement trompé. Je répondis que j'allais à Aix, et sans paraître remarquer la présence du jeune lieutenant de cavalerie, j'échangeai des propos quelconques sur la chaleur accablante; puis, comme le chef de gare avait lancé son coup de sifflet, je saluai en hâte et regagnai mon compartiment, très décidé à avoir une explication avec la dame en noir. Pourquoi avait-elle voulu m'induire en erreur? Dans quel but mystérieux? Pourquoi avait-elle inventé ce nom folichon de Bellage? Je m'assis

en face d'elle, résolument, en me disant : « À nous deux, la vieille, à nous deux ! »

— Madame, commençai-je, je viens de causer cinq minutes avec mon excellente amie, madame de Beaurain, car c'était bien la comtesse de Beaurain, — la comtesse Diane — et — excusez mon indiscretion, mais je donnerais beaucoup pour savoir pourquoi vous m'avez affirmé que ce n'était pas la comtesse de Beaurain, mais madame Bellage. Pourquoi madame Bellage ?

— Monsieur, me répondit noblement la dame en noir, je n'ai pas l'habitude de scruter les secrets des gens. Je ne sais qu'une chose, c'est que je suis engagée comme femme de chambre par madame Bellage, qui, après avoir écrit à une agence de placement, m'a donné rendez-vous sur le quai

de la gare ce soir, à huit heures. Je dois l'accompagner pendant son voyage en Italie, et la quitter de même, au retour, sur le quai d'arrivée, sans même chercher à savoir où elle demeure.

... Et je compris pourquoi l'adroite madame de Beaurain continuait, malgré tout, à avoir une si bonne réputation, passant au compte de madame Bellage les frasques de la comtesse Diane.

Et nunc erudimini, comme disait le nommé Bossuet.

L'ANDALOUSE



ET TANDIS QUE, commodément installé dans le restaurant espagnol, je regardais tout en mangeant mon tournedos-espagnol une danseuse espagnole accompagnée par une estudiantina encore plus espagnole, mon voisin de table, un homme grave, à favoris poivre et sel, moulé dans une jaquette qui sentait sa province, me dit avec un fort accent du midi :

- Vous aimez l'Espagne, monsieur ?
- Oui, en mangeant.

— Eh bien, moi, monsieur, j'en raffole, et je suis venu de Béziers — patrie de Pelisson et de Viennet — rien que sur l'annonce lue dans le *Petit Biterrois* qu'il y avait à l'Exposition, l'Andalousie au temps des Maures. Je m'appelle Borlaysac, et je suis répétiteur de quatrième au lycée de la ville.

Je m'inclinai. Le Biterrois avait une honnête figure et je ne déteste pas un peu de conversation pour attendre les plats. Je répondis donc poliment :

— Et vous avez déjà visité ce pavillon de l'Andalousie ?

— Ah! monsieur! Ce fut mon premier pèlerinage. Je me dirigeai vers le campanile du Trocadéro, comme le pèlerin vers la Mecque, la Ville-Sainte. J'allais donc voir, enfin, des Andalouses, de vraies Anda-

louses ! Je rêvais castagnettes, boléro, fandango et tambours de basque ; j'avais des reminiscences du divin Musset, avec sa « Marquise d'Amagheï » et son « Andalouse au teint bruni ». Vous savez, le fameux couplet qui me donnait le frisson :

Qu'elle est belle dans son désordre,
Quand elle tombe les seins nus,
Qu'on la voit, béante, se tordre
Dans un baiser de rage, et mordre,
Et pousser des cris inconnus !...

« J'aurais donné dix ans de ma vie de répétiteur pour éprouver ces sensations-là seulement pendant une heure. Je vous assure que mon cœur battait à tout rompre, tandis que je gravissais les hauteurs du Trocadéro. Était-ce l'émotion ? Était-ce la pente

ascendante du terrain ? Je crois qu'il y avait un peu des deux. Enfin, j'arrivai devant la porte bariolée de jaune et de rouge, aux couleurs de l'Espagne ; je payai mes trente sous sans regret, et j'entrai dans une espèce de cour intérieure, rappelant l'Alhambra du palais de Grenade, avec sa galerie ornée de colonnades et son bassin d'albâtre porté par douze lions en marbre bleu ; et partout des arabesques, des sculptures fines et délicates, des mosaïques, bref, un chef-d'œuvre d'architecture mauresque – excusez-moi, je suis un peu artiste et raffole des races latines et orientales. Cela réalisait tout ce que l'on peut attendre d'un peuple riche, sensuel et voluptueux, et je comprenais que les Maures, aujourd'hui encore, dans leurs

prières du Vendredi, supplient Allah de leur rendre Grenade, ce paradis terrestre.

« Je montai quelques marches à gauche et je passai devant l'escalier conduisant aux arènes, et, j'entrai dans la rue principale toute inondée de soleil. Au fond, une perspective pittoresque, sur la margelle d'un puits, trois ou quatre Arabes assis, drapés gravement dans leurs burnous, et, autour d'eux, des chameaux agenouillés. C'était biblique. Çà et là des boutiques avec des inscriptions qui me ravissaient : *Objetos de arte Industria Nacional. Fabricas y Talleres. Tarragona; Barcelona; Valencia, Guillerme Muller y Cardevar*, quelle jolie musique, vibrante, avec des mots « sonores et empanachés » ! Croyez-vous, monsieur, que ça n'a plus d'allure de s'appeler « Cardevar » que

Barleyrac ? J'étais bien en Espagne, mais la femme, l'Andalouse, au teint bruni, où était-elle ?...

« Un bruit de castagnettes accompagnant une musique d'un rythme enlevé m'attira vers un théâtre-en plein vent. Là, il fallait encore payer deux francs, miss bah ! je ne le regrettai pas. En effet, dans un décor représentant une posada, je vis entrer une demi-douzaine de mandolinistes, précédant une Espagnole drapée dans un châle de couleur éclatante et marchant de ce pas spécial, onduleux, qu'on nomme le « meneo ».

» Les cheveux noir-bleu, plaqués bas sur le front soulignant des yeux immenses dont les coins semblaient rejoints par deux énormes accroche-cœur collés sur les tempes. La bouche rouge comme une gre-

nade souriait en montrant des dents superbes. L'Espagnole s'éventait, d'un geste lent et doux, effleurant chaque fois son visage d'une caresse molle.

«Elle se débarrassa de son châle, et montra une taille ronde et souple enserrée dans la basquine de satin-cerise, des épaules potelées, des bras merveilleux; sous le jupon court, garni de pampilles, la jambe se cambrait dans un bas de soie brodé d'or.

«Et, de toute la personne de la danseuse, se dégageait comme un parfum de beau fruit bien savoureux, bien à point, un de ces fruits qui fondent dans la bouche, en chatouillant toutes les papilles par la plus exquise sensation. Excusez mon enthousiasme érotique, monsieur, mais au lycée de Béziers, nous avons si peu de distractions !

«Les mandolinistes s'assirent sur des chaises devant la posada, et la danseuse, la toque de velours sur l'oreille, le poing sur la hanche, se campa toute droite devant nous. *Incessu patuit dea*. Au son des mandolines, dont les cordes résonnaient avec un bruit cristallin, elle commença un merveilleux pas. Les pieds spirituels esquissaient sur les planches toutes sortes d'arabesques, tandis que le corps se renversait en arrière avec des attitudes lasses, et que les yeux mourants avaient l'air de suivre je ne sais quel rêve intérieur. Puis le mouvement s'accentua ; les deux mains, élevées au-dessus de la tête, retombaient ensuite le long du corps en décrivant une spirale voluptueuse ; les doigts fuselés ébauchaient un effleurement imaginaire, et la taille flexible comme

une liane exécutait une rotation lente et lascive, scandée, à chaque tour, par un déhanchement brusque. Soudain, la danseuse jeta à terre sa toque de velours, et, autour de cette coiffure masculine, symbolisant l'homme, commença une ronde enveloppante et folle ; toutes les séductions, les agaceries énervantes, les gamineries de l'amour le plus corrompu et le plus raffiné étaient prodiguées à cette toque de velours autour de laquelle l'Espagnole tournait, tantôt s'offrant, tantôt se reprenant par une cambrure en carrure, tantôt, l'attirant vers elle par une étreinte passionnée, tantôt la repoussant avec un sourire diabolique. Enfin, elle se pencha, et, les yeux étincelants, la bouche entr'ouverte, le teint animé, elle

campana vivement la toque sur sa tête d'un grand geste triomphant.

« J'étais si troublé, si ému, que je dus m'appuyer contre la balustrade. En hâte j'achetai un bouquet à une petite mauresque accroupie près de l'entrée, et glissant cent sous à l'ouvreuse, je la priai de porter immédiatement les fleurs avec ma carte sur laquelle j'avais écrit, d'une main que le désir faisait trembler :

« — À quelle heure, ce soir ?

« Compréndrait-elle seulement ? Mais l'ouvreuse me rassura : elle comprendrait. Bientôt en effet, elle rapporta la réponse. La danseuse sortirait par la porte du Trocadéro à onze heures du soir, immédiatement après la représentation des arènes. Ah monsieur, la soirée me parut longue ; je ne pus man-

ger. J'avais tellement la fièvre. J'allais enfin voir de près une andalouse, une vraie Andalouse ; je pourrais lui parler, l'embrasser, peut-être plus..., rêve sublime et fou ! Ah ! je ne reculerais devant aucun sacrifice, même si je devais pour cela abrégéer mon séjour à Paris et céder mon escarcelle. On n'a pas deux fois des émotions semblables dans la vie. Jamais on ne croirait cela à Béziers !

« Bien avant l'heure fixée, j'étais à mon poste, devant la grille. Enfin, à onze heures, je vis une femme emmitouflée dans un grand manteau avec, sur la tête, une capeline de paille garnie de fleurs de sorbier. C'était elle ! Je m'approchai, en saluant, et baragouinai :

« — *Buenos dios, señora. Comé va ouste. A la disposicion de usted.*

« — Elle éclata de rire :

« — Oh ! vous pouvez parler français. Je m'appelle Estelle Liganaud.

« — Liganos ! C'est bien Espagnol, Olé !

« — Mais non, vieux type ! Liganaud, n. a. u. d. Je suis de Béziers.

« Elle aussi : Une compatriote ! Mon Andalouse du temps des Maures, était de Béziers ! Que voulez-vous, monsieur, tout mon enthousiasme tomba. Dame, je les connais si bien les femmes de Béziers. J'ai répété bêtement, me cramponnant à un espoir :

« — Vous êtes bien sûre que c'est n. a. u. d. et pas n. o. s. ? Liganos.

« — Mais oui, Liganaud, n. a. u. d. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

« Ce que ça me faisait ! J'ai salué froidement et j'ai pris la fuite par l'avenue Kléber. Et voilà mon odyssée en Andalousie.

« Que voulez-vous, monsieur, comme chantait le regretté Dupuis dans les *Brigands* :

Y a des gens qui se disent Espagnols
Et qui ne sont pas du tout Espagnols.

LE PETIT CHIEN



ON PARLAIT, L'AUTRE SOIR, au cercle, du dernier scandale d'Armenonville, le baron A..., survenant, par hasard, à dix heures du soir, et voyant sa femme sur le point de monter en voiture avec un de ses meilleurs amis; explication orageuse, altercation, pugilat, rien n'avait manqué à la fête, qui devait avoir son épilogue d'abord dans le bois du Vésinet, puis, plus tard, à la neuvième chambre.

— Et dire qu'il s'en est fallu d'un rien que je ne fusse l'heureux époux de la baronne A...! nous dit le commandant Duronçay. Aujourd'hui, c'est moi qui serais obligé d'aller sur le pré et de consulter mon avoué. Ah! je l'ai échappé belle, et en tâtant mon front, je sens comme de petits soupçons de cornes qui ne demandaient qu'à sortir.

— Et pourrait-on savoir, commandant, quel a été votre sauveteur?

— Un petit chien, un tout petit chien, qui s'appelait «Jim». Oh! le cher, toutou! J'aurais voulu le couler en bronze, le faire tailler en marbre, en porphyre, pour perpétuer à jamais sa mémoire bénie. Ce petit terrier, gros comme le poing, fut, en réalité, un terre-neuve, et l'on a donné des médailles

à des chiens du Mont-Saint-Bernard qui n'avaient pas rendu de plus grands services.

— ConteZ-nous cela, commandant. Le danger passé, on aime à évoquer les souvenirs de ses campagnes.

— Oui, et puis mon histoire peut être salubre comme un enseignement. Dame, messieurs, dans ce temps-là, je songeais à me marier. J'avais une brave femme de mère qui, lorsque je me proclamais absolument heureux dans mon célibat, me disait toujours :

« — Oui, oui, c'est très joli, maintenant, mais plus tard, tu regretteras de ne pas avoir un intérieur, un foyer, des enfants...

« Cette phrase, à force de m'être répétée, avait fini par avoir, sur mes convictions solides, l'action de la goutte d'eau qui creuse

à la longue la pierre la plus dure. De plus, tous mes camarades me donnaient le mauvais exemple et lâchaient pied, un à un. Je passais mon temps à congratuler, dans les sacristies, des jeunes hommes cravatés de blanc, et je prévoyais le moment où, dernier représentant d'une race disparue, je resterais seul à faire tristement la fête.

« C'est dans cet état d'âme que je rencontrai, à un bal, mademoiselle Fernande de Labriolle, Nandette pour ses amies. Elle avait une supériorité énorme sur ses compagnes : elle n'était pas comme les autres, et sa mère, madame de Labriolle, passait son temps à répéter, sur un ton dogmatique :

« — Voyons, Nandette, tu n'as pas la prétention, n'est-ce pas, d'être mieux que

tout le monde ? contente-toi d'être simplement comme tout le monde.

« Le conseil était sage sous sa forme bourgeoise, mais les côtés primesautiers de la fillette me ravissaient. Elle avait des aperçus qui déroutaient absolument toutes les idées reçues, aussi bien en morale qu'en usages mondains ; et, avec cela, une façon si drôle, si ingénieuse de défendre ses paradoxes, qu'il était impossible de ne pas rire, de ce rire qui désarme et, qui absout. Avec cela, pas régulièrement jolie, mais pire : un nez retroussé, impertinent, qui, en dépit de sa bosse aristocratique, semblait partir en guerre contre tous les préjugés sociaux, de grands yeux rieurs, de nuance indécise, tantôt verts et tantôt lilas, une bouche moqueuse avec une lèvre inférieure avançant

un peu, à l'autrichienne, le cou très long, accentuant encore le port triomphal du torse, et une tournure de déesse qui marcherait sur la pointe des épis, sans les faire plier.

« J'avais commencé par la trouver amusante, sans autre arrière-pensée ; puis, ayant vu que le baron A... lui faisait la cour, je m'étais piqué au jeu et, peu à peu, de valses en cotillons, les conversations avaient dégénéré en flirt, et le flirt en déclaration. Les choses étaient donc très avancées, et il était convenu que ma mère saisirait l'occasion d'un grand dîner chez les Labriolle pour faire officiellement la demande, au cours de la soirée. Moi, je m'étais mis sur mon trente et un pour ce repas d'où devait dépendre tout mon avenir, et j'avais inauguré une paire de souliers vernis, à bouts très poin-

tus, comme le veut la mode. Par une entente mutuelle entre les parents, j'avais été placé à côté de mademoiselle Nandette, après lui avoir offert mon bras pour la conduire à table, tandis que le baron A... était en face, encadré par une grosse maman et un poète décadent.

« Le dîner commença bien. Ma voisine, qui avait sur ses genoux le petit terrier « Jim » faisait mille folies ; sa mère lui avait défendu d'amener son chien à table, elle le cachait avec soin en m'affirmant que la serviette a été donnée à la femme pour dissimuler son chien ; et j'étais parti de là pour risquer quelque audacieuse plaisanterie, me sentant en verve, heureux de vivre et, très « à hauteur ». Mais, bientôt ma conversation devint moins enjouée, car mes souliers ver-

nis neufs commençaient à me faire souffrir atrocement; il me semblait que tous mes pauvres doigts étaient écrabouillés les uns sur les autres, comme dans un étau; le moyen, dans ces conditions, de garder sa vivacité d'esprit? Je laissais tomber les phrases, je n'avais pas la force de renvoyer la balle et, maintenant, il y avait dans notre duo des silences, ce qu'au théâtre on appelle des loups.

« — Qu'avez-vous? me dit Nandette. Vous paraissez assombri.

« — Oh! du tout! fis-je avec un sourire contraint, le sourire du martyr.

« — Mais si, voyons, soyez franc. Sont-ce les bouchées Lucullus? Vos paroles passeront, mais les bouchées ne passeront pas.

« Je compris qu'il ne fallait pas risquer ma partie, et je retirai doucement le bout du pied en dehors de mes escarpins. J'éprouvai un soulagement si grand, que, ma foi, je sortis le pied tout entier; d'abord le pied droit, puis le pied gauche. Immédiatement toute ma belle humeur me revint, et je pus, à nouveau, tenir tête à mademoiselle Nandette qui riait en se renversant en arrière, avec son joli cou flexible gonflé comme par des roucoulements de tourterelle amoureuse. Deux ou trois fois, madame de Labriolle lança dans notre direction des regards qu'elle s'efforçait de rendre sévères, tandis que le pauvre baron A... louchait vers ce coin de table où l'on paraissait si bien s'amuser. À un moment donné « Jim » prit sa part de la joie générale et s'échappa des

genoux de sa maîtresse en aboyant. Et, le vin de Champagne aidant, je regardai, à côté de moi, cette belle créature, cette joie de vivre, ce grelot dans un lilas, et je me disais avec attendrissement :

« — Dire que tout cela va être à moi, ces épaules rondes, ces seins de neige, ces yeux profonds cette bouche semblable à une fleur qui jetterait de la lumière, ces lèvres qui n'ont encore été effleurées par aucun baiser de mâle !

Cependant, le dîner tirait à sa fin, et je songeai que le moment était venu de réintégrer la prison de saint Crépin. Je cherchai du bout du pied, sous la table et trouvai l'escarpin gauche dans lequel je rentrai, non sans peine, et en dissimulant une grimace. Puis, à son tour, mon pied droit se livra à des

explorations analogues : mais, hélas ! il eut beau étendre ses voyages circulaires et décrire des courbes savantes, il ne trouva rien. Et le temps passait, et les bols avaient été servis, et le maître d'hôtel avait ouvert, à deux battants, la porte du salon, tandis que tous les convives se levaient, dans un brouhaha tumultueux.

« Que faire ? que devenir ? Je ne pouvais pas m'en aller, clopin-cloplant, avec une chaussette de soie, au salon.

« — Allons ! j'attends votre bras, me dit Nandette, surprise de mon immobilité.

« — Excusez-moi, mademoiselle, mais... j'ai perdu quelque chose sous la table, quelque chose... qu'il me faut absolument retrouver. Vous permettez ?

« — Soit, mais dépêchez-vous. Nous ne pouvons pas rester en arrière.

« Pendant ce temps, le baron A... se précipitait et offrait, la bouche en cœur, un bras qui fut accepté, tandis que je disparaissais à quatre pattes, dans une attitude qui manquait de prestige et d'élégance. Sous la table, pas le moindre soulier verni ! Et, tout à coup, j'entendis, dans le grand salon, comme un tumulte assourdissant, un tonnerre de rires homériques, et j'aperçus au loin le coquin de « Jim » qui avait emporté mon escarpin et jouait avec lui sur le canapé. Faire une entrée dans ces conditions, avouer que je m'étais déchaussé pendant le dîner et, par conséquent, me rendre ridicule aux yeux de mademoiselle Nandette, ce n'était pas possible. Je préfèrai chercher

mon salut dans la fuite. Et je m'esquivai, avec un seul soulier, laissant la place libre au baron A... qui a épousé, et qui ne me semble pas avoir été très heureux avec la fantasque Nandette.

Et le commandant Buronçay, se carrant dans son fauteuil, et envoyant béatement dans les airs une belle spirale de fumée, conclut :

— Décidément, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien.

UNE BONNE FARCE



LE JEUNE BARON Gaëtan de Folgoët appartient à cette race joyeuse et gaULOISE de gentilshommes campagnards qui croient devoir égayer la monotonie de la vie provinciale par des farces. Farceur, il l'était, comme Giboyer était socialiste, jusque dans les moelles. Sa seule excuse était de n'avoir absolument rien à faire, étant le seul et unique héritier de son oncle le marquis de Courseulles, qui devait lui laisser, avec le château, une fortune de deux cent mille

livres de rente, en terres, au bas mot. Il avait donc croqué à peu près, de son patrimoine personnel, tout ce qu'il avait pu, et, les quelques bribes qui lui restaient lui permettaient d'attendre, en toute quiétude, que le digne vieillard eût rendu sa belle âme à Dieu.

Le marquis ne paraissait pas d'ailleurs pressé de partir pour un monde meilleur, car, ainsi qu'il le disait : « Comment savez-vous qu'il est meilleur ? » Il chassait par tous les temps, mangeait comme un ogre et buvait sec, et le seul nuage dans son existence bien seigneuriale était la rareté des visites de son héritier Gaëtan. Il aurait aimé l'avoir souvent à sa table, l'emmener avec lui dans de longues randonnées à travers le vaste domaine, l'initier aux mille détails du faire-va-

loir, sur cette belle terre de Courseulles qui devait lui revenir un jour ; et son cœur saignait de cet abandon. Mais Folgoët, après avoir été très empressé dans les premiers temps, avait fini par trouver que l'ancêtre le faisait un peu trop languir ; franchement, il abusait, et une pareille longévité manquait de discrétion et de tact. Il s'y entendrait si bien à faire sauter les écus du bonhomme ; en attendant, et pour prendre patience, il faisait mille folies, ne mettait jamais les pieds à Courseulles, et inventait des farces dans le bourg de la Ferté-Vidame, situé à égale distance de Folgoët et de Courseulles, heureux quand il en avait trouvé « une bien bonne ».

Précisément, ce jour-là, il éprouvait le besoin de se distraire plus que d'habitude.

En se mettant à table, il avait reçu une lettre presque menaçante du marquis qui se trouvait vraiment par trop lâché et témoignait d'un vif mécontentement.

— Au diable ! fit-il, en fourrant avec humeur la lettre dans sa poche ; demain il faudra se décider à aller voir l'oncle et à écouter ses conseils sur l'agriculture moderne et les nouveaux engrais perfectionnés. En attendant, amusons-nous.

Il dîna de bon appétit, arrosa le repas d'une vieille bouteille de Romanée-Conti qui avait bien une trentaine d'années de bouteille, et, ayant allumé une bonne pipe, il se dirigea le cœur à l'aise, vers la Ferté-Vidame. Il faisait un petit froid sec et, dans le ciel très pur, la lune ronde, bien épanouie, goguenarde, avait l'air, par avance, de sou-

rire aux projets folâtres du joyeux gentilhomme.

Il descendit la Grande-Rue, sans idée bien arrêtée, regardant les objets et les maisons qui prenaient des aspects comiques, avec des contours gais; les brancards des charrettes se dressaient en l'air comme des jambes de danseuses; les arbres avaient des attitudes penchées de pochards, et les gargouilles de l'église semblaient ricaner avec des grimaces hilares.

Une à une, les lumières s'éteignaient dans la Ferté-Vidame, et le silence se faisait dans le bourg, où tout dormait dans une sérénité bien provinciale.

— Il faut pourtant que je fasse une farce avant de me coucher, continuait à se dire

Gaëtan avec une obstination têtue; mais quelle farce?

Tout à coup, un rayon de lune vint à tomber sur les panonceaux de maître Floubert, notaire, et la lumière détacha sur les disques ouvragés des étincelles d'or. Ce fut une indication saisie au vol par le baron de Folgoët, comme si le doigt de la Providence lui avait désigné le notaire pour ses expériences.

— Voilà mon homme! s'écria-t-il.

Et, immédiatement, s'avancant vers la porte, il se mit à tambouriner de la belle manière avec sa canne, en criant de toutes ses forces.

— Maître Floubert! Maître Floubert!

Au bout de quelque temps de ce vacarme, une tête chauve, coiffée d'un madras,

finit par apparaître à une des fenêtres du premier étage, et une voix de vieillard répondit :

Eh bien ! il est là, maître Floubert. Qu'est-ce que vous lui voulez, à cette heure avancée ?

— Monsieur le notaire, dit Gaëtan en contrefaisant sa voix et en se plaquant le plus possible contre la maison de façon à ne pas être reconnu, car sa réputation pouvait faire échouer le plan, c'est pour un testament ; je suis désolé de vous déranger, mais le cas est urgent, car la malade est à toute extrémité, et elle ne veut pas mourir sans vous avoir dicté ses volontés dernières.

— De qui s'agit-il ?

Gaëtan chercha un moment un château très éloigné : Il s'agit de... madame de Ke-

rideck, vous savez, à Champrosay. Vous ne pouvez pas laisser partir cette pauvre dame sans qu'elle ait fait son testament.

— Comment, madame de Kerideck est à la mort! Ah! mon Dieu! Et moi qui ai encore déjeuné à Champrosay avant-hier. Ce que c'est que de nous! Je crois bien que je vais me rendre à son appel.

— Eh bien, c'est cela, dépêchez-vous, et moi, pendant ce temps, pour ne pas perdre une minute, je vais chez le loueur Caumont vous commander un bon coupé avec une boule d'eau chaude, car il fait très froid, et il y a bien jusqu'à Champrosay une vingtaine de kilomètres.

— Monsieur, je vous remercie de tout cœur pour votre extrême obligeance. Je m'habille et je descends.

Tandis que le tabellion passait en hâte un pantalon noir, endossait sur sa redingote un grand manteau d'hiver, et chaussait, sur son nez, les inévitables lunettes à branches d'or, Gaëtan courait chez le loueur Caumont, le réveillait également, et lui commandait une voiture à envoyer tout de suite, tout de suite, chez le notaire Floubert, pour un cas urgent, un testament *in extremis*.

— C'est bien, monsieur le baron, dit le loueur. Je vais atteler et je conduirai la voiture moi-même. Comme cela, ça ira plus vite. Je puis bien faire cela pour vous.

— Merci, monsieur Caumont, faites vite, car le temps presse.

Là-dessus, Gaëtan, satisfait de sa farce « à double détente », regagna paisiblement Folgoët, ravi à l'idée de la stupéfaction du

notaire, arrivant, en pleine nuit, chez madame de Kerideck, et la trouvant en parfaite santé, sans la moindre intention de tester.

— Il y a aussi la tête de madame de Kerideck que je voudrais voir ! Ah ! pour une farce, c'est une bonne farce ! Elle est complète.

Il se coucha, enchanté. Pendant ce temps, maître Floubert, ayant entendu la voiture arriver devant sa porte, descendit en toute hâte, et très troublé, désireux, d'ailleurs, d'éviter le froid piquant, s'engouffrait dans le coupé, sans donner d'adresse au cocher. Mais Laurent n'en avait pas besoin. C'était le baron de Polgoët qui avait commandé la voiture pour un testament. Il était bien évident qu'il fallait aller chez son oncle, le marquis, au plus vite. Il

enveloppa donc son attelage d'un grand coup de fouet et partit au grand trot pour Courseulles, tandis que, dans le coupé, le digne notaire reprenait son sommeil interrompu. Il ne se réveilla que devant un perron, et, comme il montait, les yeux encore tout brouillés, il se heurta à un domestique qui descendait, affolé, et qui s'écria :

— Ah ! monsieur le notaire ! C'est le ciel qui vous envoie. J'allais précisément vous chercher.

— Mais, demanda maître Ploubert surpris, je ne suis donc pas à Champrosay ?

— Non, non. Vous êtes à Courseulles, et c'est très heureux ; monsieur le marquis vient d'avoir une attaque d'apoplexie et il vous attend.

Ahuri, ne comprenant rien à ce qui se passait, le notaire se laissa guider dans la chambre du marquis de Courseulles ; il le trouva presque râlant, mais cependant, entre deux étouffements, il eut le temps de dire :

— Maître Floubert, écrivez vite, vite... je déclare nul... le testament fait en faveur de mon indigne neveu... Gaëtan de Folgoët, et je laisse tout ce que je possède à mon arrière-petit-cousin, le... lieutenant de Bardavène.

Là-dessus, il signa d'une main défaillante et mourut.

Le lendemain matin, le baron de Folgoët, prévenu, accourait au château :

— Ah ! monsieur, lui dit le notaire, avec un fin sourire, vous n'avez vraiment pas de

chance, car, si vous n'aviez pas commandé une voiture, cette nuit, pour madame de Kerideck – qui, d'ailleurs, se porte fort bien, et ne m'a jamais fait demander – je ne serais pas arrivé en temps à Courseulles, et monsieur le marquis serait mort avant d'avoir pu vous déshériter. À quoi tiennent les choses!...

LA BOURRICHE



EN PARTANT POUR LA CHASSE, le petit Maxence Foucard, lieutenant au 32^e chasseurs, avait absolument promis à Judith Manchaballe de lui envoyer du gibier : une belle bourriche avec, au moins, trois perdreaux et un lièvre. Et ce n'était pas une promesse de Gascon. L'officier tirait bien ; tous les ans, le jour de l'ouverture, il envoyait la bourriche, et déjà Judith se réjouissait du bon dîner qu'on pourrait organiser, ce soir-là, avec les perdreaux bien rô-

tis, bardés de lard, sur canapé, avec de bons croûtons bien imbibés du jus de la bête; avec le devant du lièvre on ferait un civet et on mangerait le râble avec une sauce poivrade très relevée.

En prévision de ce plantureux menu, on invita quelques amis et amies : d'abord, bien entendu, maman Manchaballe; puis Caroline avec le prince Palatoff, obligé de rester à Paris pour l'arrivée du Tsar; puis Chignon I et Chignon II qui sont si amusantes. Or, au jour fixé, la bourriche attendue n'arriva pas; en revanche Judith reçut une lettre du petit Foucard qui disait :

« Ma belle chère,

« Que vas-tu penser de moi! Pour la première fois, depuis trois ans que nous sommes ensemble, tu n'auras pas ta bour-

riche de gibier, le jour de l'ouverture. Et note bien qu'elle était toute prête, empaquetée à ton nom, avec les deux têtes de perdrix et les deux oreilles du lièvre qui sortaient drôlement de la paille comme pour dire : coucou, le voilà ! J'avais préparé la feuille d'expédition et il n'y avait plus qu'à envoyer Filastre, mon ordonnance, – si bête mais si dévoué – pour les porter à la gare. Et cependant tu n'as rien reçu et tu ne pouvais rien recevoir. Tout un drame, ma pauvre Didth, tout un drame !

« Tu sais le mal que j'avais eu à décrocher ma permission du colonel de Gléré. Il n'est pas commode tous les jours, le colonel ; de plus, la préparation aux manœuvres, la revue de Bétheny, tout cela lui donne beaucoup de tintouin. Donc, quand je lui

demandai à aller faire, comme d'habitude, l'ouverture dans mes terres d'Estouteville, il me refusa net. Alors je plaidai ma cause de mon mieux ; je fis valoir qu'il ne s'agissait pas seulement d'un plaisir cynégétique, mais que c'était une tradition locale, une fête que nous offrions à nos voisins, de père en fils, et à laquelle je ne saurais manquer. Je n'ajoutai pas que je t'avais également promis une belle bourriche, mais certainement, c'était un des arguments que j'avais « derrière la tête », tout en en donnant d'autres.

« Mon chef se fit beaucoup tirer l'oreille. Il fallait que tout le monde fût sur le pont. Ce n'était pas le moment de s'en aller à un des tournants les plus graves de notre histoire, Devoir, abnégation, sacrifice, patrie, tous ces mots qui revenaient sur ses

lèvres comme une désespérante litanie. Et tout cela pour un pauvre petit lapin. Et il m'expliquait le cas épineux du régiment :

« — Ou je ferai faire au 32^e chasseurs des manœuvres sérieuses, des manœuvres dignes de lui, et alors j'arriverai à Bétheny avec des hommes et des chevaux claqués, et la revue sera déplorable ; ou j'amènerai un régiment pimpant et tout frais, mais alors, les manœuvres seront une plaisanterie. »
Cruelle énigme ! Je n'ai pas trop pour la résoudre, de tout mon personnel présent à son poste. Comprenez-vous ?

« Je comprenais très bien, mais je t'avais promis une bourriche. Je fus plat, élogieux, éloquent, persuasif, et bien d'autres choses encore ; bref, je parvins à obtenir deux jours, deux petits jours de per-

mission : le dimanche et le lundi seulement. Le mardi, je devais me présenter au colonel de Gléré. Je frémis, mais il y avait le mardi un diable de train qui me tirait l'œil. Il me permettait d'arriver à six heures, ce qui, évidemment, était un peu tard pour faire, en tenue, une visite de service ; mais, de deux heures à cinq heures, le colonel était en général au tennis, et, en faisant porter une carte par Filastre, vers trois heures, je pourrais avoir l'air d'être en règle. De Gléré trouverait le carton en rentrant à cinq heures, et se dirait :

— À la bonne heure, ce brave Foucard a tenu sa promesse et est revenu à son poste. C'est très bien.

« Je donnai donc mes instructions très précises à mon ordonnance, et je partis heu-

reux d'une combinette qui me permettait de chasser une matinée de plus, ce qui n'était vraiment pas du luxe, car le gibier est très rare cette année. Le lièvre manque et des compagnies de pouillards ne savent où s'abriter faute de couverts, dans les terres dénudées par la sécheresse.

« À six heures, j'arrive avec une valise d'une main et la bourriche de l'autre, et je dis à Filastre, occupé à astiquer consciencieusement mes bottes Chantilly avec un os de gigot :

« — Eh bien, as-tu porté ma carte chez le colonel ?

« — Oui, mon lieutenant, et je la lui ai remise en main propre.

« — Comment, misérable, en main propre ! Il n'était donc pas au tennis ?

« — Non, mon lieutenant. C'est lui qui m'a ouvert la porte du pavillon. Alors je lui ai donné le petit carton en disant que vous m'aviez donné l'ordre de le porter chez lui.

« — Et qu'est-ce qu'il t'a dit, bon sang de bon sang !

« — Il a pris la carte, l'a tournée et retournée, mais je dois avouer qu'il paraissait furieux.

Il m'a répondu :

« — C'est bon, vous direz à votre lieutenant qu'il entendra parler de moi. Une politesse en vaut une autre.

« Patatras ! Je compris tout de suite que j'allais être mis aux arrêts, avec le sale motif d'avoir commis sciemment une grave incorrection, de ne pas m'être présenté à mon chef en revenant de permission ; que sais-

je ? Et, alors ma Didith chérie, je ne pourrais pas aller te voir le lendemain, comme c'était promis ; j'allais être sevré de tes caresses, dont j'avais si faim, après trois jours de chasse et de continence. Que faire, bonnes Déesses, que faire ?

« Et, tout à coup, mes yeux se portèrent sur la bourriche qui était là toute préparée pour toi, avec les oreilles du lièvre et les deux petites têtes de perdrix qui dépassaient ; et il me vint une idée lumineuse. J'arrachai ton nom de Manchaballe, si cher à mon cœur, et j'y substituais le glorieux nom de Gléré, commandant le 32^e chasseurs ; et j'écrivis la lettre suivante :

« Mon colonel,

« Le chasseur Filastre, mon ordonnance, a bien porté chez vous ma carte, ainsi que

je le lui avais recommandé, mais il a oublié la bourriche qui devait l'accompagner. Je m'empresse de réparer cette bévue, et vous prie d'excuser ce brave garçon qui n'a jamais été bien fort, et qui est tout à fait affolé par l'idée qu'il est de la classe.

« Je suis, avec respect, mon colonel, votre très obéissant et dévoué subordonné.

« LIEUTENANT FOUCARD. »

« Un quart d'heure après, je recevais une réponse de mon chef :

« Mon cher camarade,

« J'avais si bien compris qu'à votre retour de la chasse, votre carte devait accompagner quelque aimable envoi, que j'avais dit à votre ordonnance qu'une politesse en valait une autre... et, je voulais vous prier

de venir déjeuner demain matin avec moi et madame de Gléré, qui adore les perdreaux et qui vous remercie. Je compte sur vous, n'est-ce pas ?

« Amitiés.

« COLONEL DE GLÉRÉ. »

« Et voilà pourquoi, ma petite Didith, tu n'as pas eu ta bourriche promise, mais tu n'y perdras rien, car demain, en arrivant à Paris, je t'achèterai tout le gibier que tu voudras et tu pourras donner ton dîner tout de même. Mes meilleurs souvenirs à ta mère, et, pour toi, mes lèvres en infinies tendresses.

« MAXENCE. »

Et Judith Manchaballe, après avoir lu et relu cette lettre, avec une joie d'enfant, se trouva tout à fait consolée, et sa gaieté se traduisit par de beaux éclats de rire qui résonnèrent comme des cascades de perles dans la chambre fanfreluchée de cretonne rose. Seulement, elle a eu le tort de raconter l'histoire, le lendemain, au foyer de l'Opéra, et c'est ainsi que je l'ai apprise. Heureusement que je suis discret, et le colonel de Gléré ne saura rien – rien – rien.

AUTOUR DU CONSERVATOIRE



— **E**^H BIEN, madame Manchaballe, avez-vous été contente des derniers concours ?

— Peuh, vous savez, monsieur Richard, une honnête moyenne ; des hommes à l'âge ingrat, ne sachant pas encore porter l'habit, des éphèbes à l'air déjà vieux, jouant au naturel, sans grimage et sans perruque les Chrysale et les Géronte ; de jolies filles, beaucoup de jolies filles, ne connaissant pas encore grand'chose de la vie et s'efforçant

de singer Réjane ou Sarah Bernhardt. Mais ça ne vaut pas le concours de Caroline.

— Caroline, votre fille ! mais elle n'a jamais rien obtenu !

— Aussi, je ne parle pas pour elle, mais pour l'ensemble du concours. Cette année-là, il y avait trois premiers prix : mesdemoiselles Bruck, Brandès et Marsy ; et Marie-Louise Marsy, à peine âgée de seize ans, comme mademoiselle Pierrat, avait eu le premier prix. De là des jalousies ; et quand elle revint saluer, ses camarades refusèrent de lui donner la main. Alors elle salua seule et fit sa révérence avec un petit air si hautain que jamais n'avait pu lui apprendre son professeur, monsieur Delaunay.

— Je me souviens, ce fut délicieux ; et mon ami Saint-Amand avait fait des vers sur ces demoiselles :

Entre Bruck, Brandès et Marsy
Qui toutes les trois sont déesses,
Pâris n'eût du donner le prix,
Entre Bruck, Brandès et Marsy,
Et pour célébrer leur prouesses
Le chroniqueur reste indécis
Entre Bruck, Brandès et Marsy
Qui toutes les trois sont déesses.

— Pourquoi répétait-il tout le temps la même chose ?

— C'est une poésie spéciale, c'est ce qu'on appelle des triolets. Ah ! comme il aurait célébré les quinze ans et neuf mois de mademoiselle Pierrat, lui qui aimait tant à s'atteler aux jeunes gloires naissantes !

C'était d'ailleurs un ami de son père, un brave gentilhomme et qui portait une fière devise :

Pour mon Dieu, ma Dame et mon Roi
Si tu m'attends, confesse-toi.

— Le fait est que ça a de l'allure. Vous devriez, monsieur Richard, me trouver une devise dans le même genre, mais plus gaie. « Si tu m'attends, confesse-toi... » ça n'est pas excitant. On pense tout de suite à la fâcheuse congestion.

— Et mademoiselle Cesbron, qu'est-ce que vous en pensez, madame Manchaballe ?

— Ah ! il faut lui rendre justice, elle a joliment dit à M. Triadou – un nom gai – « Enfin il est en ma puissance ! » Elle a eu des cris de passion déchirants, ce que, sauf

votre respect, nous appelons « le Coup de gueule ». Elle n'a pas vu la ferme ; celle-là. Et quel sourire ! On peut dire qu'elle l'a, le sourire. On sentait qu'elle était tout à fait contente de voir en sa puissance M. Triadou. Pour le chaut je n'ai pas de conseils à donner à M. Gailhard – ah, si c'était pour la danse ! – mais, quand même, je crois que la physionomie tragique de mademoiselle Cesson ferait de l'effet chez nous, si elle avait « en sa puissance » M. Daguet ou M. Alvarez. À propos, il a été rudement gentil pour moi, M. Gailhard.

— Ah ! qu'est-ce qu'il a fait l'aimable, Pedro ?

— Eh bien, le jour du concours d'opéra, j'avais perdu ma contremarque violette pendant l'entr'acte, en avalant un baba, dans

le vestibule. Alors, quand j'ai voulu rentrer pour la seconde partie, j'ai vu devant moi un monsieur décoré, moustachu, qui calmait le zèle de l'agent de police préposé à la porte, avec un petit geste dominateur de la main, et qui disait : « Monsieur Carré ». Alors j'ai voulu essayer le même geste dominateur et passer, en disant fièrement : « Madame Manchaballe ».

Ça n'a pas pris du tout.

— « Madame Manche à quoi » m'a dit cet idiot d'agent. Il ne me connaissait même pas !

« Heureusement, M. Gailhard arrivait derrière moi, et il a dit avec sa voix tonitruante :

« — Laissez passer la grosse dame, c'est une gloire.

L'agent a salué, moi aussi et j'ai passé. Tout le monde riait, je ne sais pas pourquoi. Mais sans lui, je n'aurais pas pu applaudir le jeune Gaston Dubois dans son air de *Salammbô*. À sa place, j'aurais dit que je m'appelais Théodore. Ça aurait flatté le président et il aurait moins délibéré.

— Ah! le fait est que nous avons un jury qui délibère bien!

— À qui le dites-vous! La délibération a duré une heure dix pour la tragédie-comédie, et une heure et demie pour l'opéra. Il y a eu six tours de scrutin. On se serait cru à l'Académie.

Résultats : on a crié aux jurés qu'ils étaient des ânes. J'aurais compris des tortues. Et, pendant ce temps-là, Judith m'attendait dans sa loge pour le divertis-

sement des maîtres chanteurs ; et quand je suis arrivée à neuf heures à l'Opéra, je me suis fait enlever.

« — Je te demande un peu, maman, ce que tu as besoin de connaître les récompenses. Je parie que tu as voulu rester pour causer avec M. Triadou. Tu aurais bien mieux fait de me coudre mon tutu.

« Pure calomnie, monsieur Richard, M. Triadou est un bel homme, mais il ne m'a même pas regardée. Je préfère de beaucoup M. Mesplès, bel homme aussi et qui me regarde.

— Je le lui dirai, madame Manchaballe, et il sera très flatté ; mais ce que je trouve horriblement long, c'est la mise en scène.

— Parbleu. On dirait qu'on fait tout pour perdre du temps. D'abord, il y a un

huissier aboyeur qui annonce avec la majesté de M. Falconnier annonçant que « madame la marquise est servie » et qui lit, en prenant des temps, un tas de renseignements inutiles, puisque tout le monde les a sur son programme.

« On nous dit : C'est la tradition. Le père Lescot faisait comme ça. Et Chérubini comment faisait-il ? Avec cela qu'on la respecte, la tradition ! Cette année, mademoiselle Splinder a concouru en chapeau, et M. Bouthors avait lâché l'habit traditionnel, pour jouer Mercadet en redingote et en gilet à fleurs. La redingote a fait plaisir à M. Le Bargy, qui s'est cru à la noce ; mais à quand le veston et la robe de chambre à ramages ? Le pauvre petit Brulé, qui, vraiment, aurait bien dû recevoir un premier prix, a joué Do-

rante avec un gilet de velours rouge, sans doute en prévision du pantalon garance qui l'attend, et la sainte mousseline ! prônée jadis par Fargueil, a fait place aux linons, aux incrustations de guipure, aux soies imprimées et aux tulles pailletés de jais. Vous verrez que, d'ici peu, on en arrivera à paraître en costume.

— Hé ! hé ! je n'y verrais, quant à moi, aucun inconvénient. Je trouve ridicule de jouer Britannicus en frac et de remplacer le chapeau à plumes des marquis de l'Œil-de-Bœuf par un petit melon 4-8.

— Ça, c'est vrai, monsieur Richard. C'est comme si, à l'Opéra, on faisait danser, à l'examen de danse, avec des robes longues et des jupons. Mais voilà. On veut la simplicité. On a gardé, comme ameublement de

la scène, la table de bois et les deux chaises de velours qui datent de M. Auber. Cette année, quand on a vu apporter un canapé et un prie-Dieu, ça a été tout un événement. Jadis, pour le canapé, on juxtaposait les deux chaises; comme prie-Dieu, on avait un coussin, et ça allait tout de même. Le malheur, c'est que l'unique garçon chargé des accessoires ne sait jamais où il doit poser la table et les deux chaises. Effaré, il consulte de l'œil un tas de petites mains qui s'agitent par la porte et qui lui font signe d'avancer ou de reculer les chaises, de pousser la table côté cour ou de l'obliquer côté jardin; dans la baignoire les professeurs s'en mêlent, et pendant ce temps-là le public attend, M. Théodore Dubois s'impatiente.

— Et quand partez-vous pour la campagne, madame Manchaballe ?

— Immédiatement après l'examen de danse, monsieur Richard. Rébecca voudrait passer sujet-mime, et ça m'intéresse, comme vous pensez. Le soir même j'irai retrouver ma troisième fille, Caroline, dans son crottage de Cabourg. Si vous passez par là, il y a une chambre d'ami, vous savez... avec vue de la mer.

— Je croyais que c'était très loin de la plage.

— Oui, mais vous me verrez tout le temps. La mère, c'est moi.

UN GROS BONNET



— **A**H! MONSIEUR RICHARD, je suis bien contente, j'ai envie de vous embrasser !

— Il fait encore bien chaud, madame Manchaballe, et, si vous voulez, nous ajournerons la petite fête ; mais asseyez-vous là, près de ma table, et dites-moi les motifs de votre allégresse.

— Nous avons enfin eu un souverain à l'Opéra.

— Oui, je sais, Mozaffer-ed-Dine a assisté à *Faust*.

— Comment dites-vous ? Nos affaires... Pour nous, c'est le Chah, voilà. Donc le Chah est venu, avec sa belle tunique à torsades d'or, enrichie de diamants, son sabre constellé de pierreries, et surtout sa calotte à aigrette ; et pas du strass, comme en portent MM. Penaud ou Delmas quand ils pontifient, mais des vraies émeraudes. Du coup, ça m'a rajeuni de trente-trois ans ; ça m'a rappelé 1867, la grande époque. Ah ! il en venait des souverains dans ce temps-là ! Quand on allait se coucher, on marchait dessus.

— Madame Manchaballe, ne nous égare pas vers ces époques préhistoriques et parlez-moi de la visite du Chah, ne parlez

que de lui, ne donnez votre langue qu'au Chah.

— Monsieur Richard, il ne me l'a pas demandée. Mais il faut vous dire que depuis la visite de Léopold nous languissons ; le foyer de la danse est aujourd'hui si mal composé... des bonnetiers qui viennent en souvenir du *Carnaval de Nice*, des ministres... nous manquions de princes, et M. Colleuille, en regardant sa boutonnière, disait mélancoliquement : « Ah ! elle restera toujours vierge, éternellement vierge, comme Louise Michel. »

— J'ai toujours pensé que Colleuille était atteint de la folie des grandeurs.

— Avouez qu'il y avait de quoi être inquiet. Près de dix jours que le Chah était descendu avenue Malakoff ; il avait été au

Châtelet, à l'Hippodrome où il avait serré la main de M. Couturat; il avait été au nouveau-Cirque, mais les théâtres subventionnés le laissaient froid. Le matin, M. Crozier, un aimable homme que nous avons failli perdre à l'Opéra, – on avait dit qu'il était nommé ambassadeur à Berne – n'est-ce pas que, lui aussi, a l'air d'un gros chat blanc!...

– Madame Manchaballe, vous vous perdez dans des phrases incidentes, vous n'aboutissez pas. Qu'est-ce qu'il faisait le matin, M. Crozier.

– Eh bien, en entrant, le matin, chez le Chah, il lui disait d'un air engageant, pendant que le souverain sablait le Contrexéville :

« — Voyons, sire, un peu de Comédie-Française?... l'*Aventurière*, c'est gentil, l'*Aventurière*, du courage... vous verriez Falconnier; ou bien encore *Manon* à l'Opéra-Comique?

« — Non, répondait le Chah, j'aime mieux les Folies-Bergère avec Otero.

« — Eh bien, à l'Opéra, *Faust* avec un beau ballet, Désiré, Lobstein, la belle Torri, les deux Manchaballe Judith et Rébecca?...

« — Je verrai les petites Manchaballe! s'est écrié le Chah. Oh! alors, je veux bien. Annoncez ma visite à l'Opéra pour demain soir.

« Immédiatement M. Crozier sautait en fiacre et apportait la bonne nouvelle à M. Gailhard.

« — C'est sûr, au moins, dit M. Gailhard. Vous ne me téléphonerez pas au dernier moment : Sa Majesté préfère un cinématographe ?

« — Absolument sûr. Le Chah demande *Faust*.

« — Il veut entendre Vaguet, Fournets, madame Carrère, la plus séduisante Marguerite qui fut jamais ?

« — Non, il veut voir les petites Manchaballe.

« Immédiatement, notre Académie nationale fut dans la joie. On remettait en état les courbes que l'Empereur avait fait établir pour permettre à sa Caumont d'arriver jusqu'à l'avant-scène, on frottait, on astiquait, on époussetait. Madame Carrère fredonnait :

Ah! je ris de me voir si belle en ce miroir...

« M. Fournets tonitruait avec un rire infernal : Ah! ah! ah! puis il ajoutait : La voix est bonne! Mais, dans le corps de ballet c'était du délire; on repiquait les vieux chaussons, on achetait de la vaseline et du rouge végétal à foison. Ah! on allait s'en faire une figure soignée! Les mères jubilaient. Moi, je sortais mon bonnet vert, vous savez, celui qui a des pipettes jaunes, un bijou; je le rafraîchissais avec un chou aux couleurs de la Perse, et M. Bussy courut acheter un lot de cravates blanches avec nœud papillon; aux *arcades Lafayette*. Vers cinq heures on voit arriver dans la cour un landau de la Présidence, avec un vieux monsieur en bonnet d'astrakan frisé.

« — Allons bon, s'écrie M. Georges Boyer, on vient nous décommander. Le patron avait raison. Le Chah aura préféré le cinématographe.

« Eh bien, pas du tout ; le vieux monsieur était S. E. Hamoun-el-Nadir, qui apportait tout un lot de décorations du Lion et du Soleil. Jamais on n'avait vu tant de lions et tant de soleils ! Un éblouissement ! D'abord une belle plaque en diamants pour M. Gailhard, déjà, commandeur depuis 1889, et pas plus fier pour cela ; puis des rosettes d'officiers pour M. Capoul, pour MM. Mangin, Taffanel, Vidal, et les chefs d'orchestre de tout poil, pour Hansen, notre talentueux maître de ballet, si apprécié et si aimé. M. Colleuille nommé chevalier, voyait

son rêve réalisé. Et sa boutonnière était enfin déflorée. Hein, sur une carte de visite :

COLLEUILLE

CHEVALIER DU LION ET DU SOLEIL.

cela fait bien. On dirait qu'on chante du Wagner. Dites-moi, monsieur Richard, voyez-vous le chevalier Colleuille plutôt en lion, ou en soleil ?

— Madame Manchaballe, vous me prenez un peu au dépourvu. J'y songerai.

— Et l'excellent Bussy, et le brave Maillard. Personne n'avait été oublié. Dans cette pluie de rubans, il n'y eut que madame Colobeuf, l'habilleuse, qui eut un mot amer. Elle dit à M. Simonnet :

« — Vous sentez la peinture.

« — Pourquoi ? dit M. Simonnet, surpris.

« — Parce que vous êtes fraîchement décoré.

« Ah ! c'est une justice à lui rendre, elle a de l'esprit, madame Colobeuf.

— Pardon, madame Manchaballe, si nous parlions un peu du Chah ?

— J'y arrive, monsieur Richard. Le souverain a fait son entrée pendant le premier tableau, au moment où M. Vaguet roucoulait :

Ne permettez-vous pas, ma belle demoiselle.

« Dès que le rideau a été baissé, M. Mangin, officier, a levé son bâton, et l'on a attaqué l'air national persan. Toute la salle était debout, et le Chah, dans son avant-

scène, saluait au milieu des applaudissements, appuyé sur son grand-vizir, qui ressemble à feu Sarcey. C'était un beau spectacle. L'entrée des soldats, musique en tête, ne fut pas sans l'intéresser, mais il était visible qu'il attendait avec impatience le ballet, où il pouvait enfin voir les petites Manchaballe. Ah! pour le coup, les « reines de beauté de l'antiquité qui enivrent de volupté » en ont eu un succès! Et Torri, avec ses déhanchements lascifs, et Hirsch, dans son pas du miroir, et Judith en égyptienne, et Rébecca en odalisque, entourant l'heureux Faust, et Ixare, avec son type si oriental; le Chah était au septième ciel, il croyait vivre au milieu des houris dans un paradis artificiel. À la fin du ballet, il est descendu au foyer de la danse, et s'est adossé à la grande

glace du foyer, contre la barre d'appui. Et là, tandis qu'il causait avec M. Gailhard, souriant à tous et à toutes, sous sa grosse moustache ébouriffée, je disais tout bas à Judith :

« — Aïe donc, aïe donc, ma fille ! Voilà le cas de recommencer pour une fois le coup de Cléo : Dis-lui : « C'est moi, Mancha-balle. »

« Mais elle n'osait pas, l'attention du souverain étant attirée par mesdemoiselles Piron et Mante. Un moment, elle voulut approcher, mais le grand-vizir la repoussa en lui disant : « Ôte-toi de notre soleil ». Avec ces Persans, il y a toujours du soleil, du lion ou du chat. Alors elle se rabattit sur un petit frisé qui avait un gros nez et une belle redingote brodée à large jupe ; sans doute un personnage important. À la fin de

l'entr'acte, il a glissé sa carte a ma fille et j'ai lu :

SIMOUN-PELI-KHAN
CONSERVATEUR DES FOURRURES

« Judith m'a expliqué que, dans ce pays-là, les fourrures ont une importance capitale, les gens étant d'autant plus considérés qu'ils ont une plus grosse toque fourrée. C'est ce qu'on appelle les *gros bonnets*. Il est venu nous voir hier, seulement... il sentait trop le camphre. Il paraît que c'est le métier qui veut ça.

— Alors, madame Manchaballe ?

— Alors, monsieur Richard, ce sacré camphre a paralysé nos moyens. Conservateur des fourrures, c'est peut-être très joli,

mais, j'aurais préféré un conservateur des...
hypothèques.

LE CHAMEAU



LE SUCCÈS qu'a remporté madame Reichemberg en entrant, sur un chameau, au bal de madame Madeleine Lemaire, nous dit Mezensac m'a rappelé une aventure de jeunesse analogue, alors que le peintre Maurenz donnait, dans son atelier de la rue des Martyrs, des fêtes costumées merveilleuses que les hommes de ma génération n'ont point oubliées.

Évidemment, on a toujours mauvaise grâce à crier le mot mélancolique : « On sa-

vait s'amuser dans ce temps-là! » Mais la vérité, c'est que ces réunions étourdissantes de verve, de mouvement d'esprit, ne ressemblaient guère au bal compassé de l'autre soir, où chacun, immobile, à sa place, et gêné dans son costume regardait celui du voisin aussi gêné que lui, où les entrées ne produisaient qu'un effet relatif, faute de place suffisante, et où la fête se terminait froidement sans souper final comme point d'orgue.

Et puis, on n'avait pas l'idée de mélanger deux sociétés appartenant à un monde différent.

On n'invitait pas le faubourg Saint-Germain, ni les grands-ducs; nous étions entre nous, entre artistes, nous connaissant tous, ce qui permettait les cortèges sensationnels,

les déshabillés audacieux, les fumisteries épiques, jusqu'au moment béni où le souper déliant les langues, rapprochant les genoux et les coudes, amenait, au contact de la femme, une griserie cérébrale, une animation érotique-cantharidée, qui terminait la fête en apothéose. M. Alphonse Daudet a connu ces bals-là, et, sans doute, il soupaît aux fêtes de M. Morenz, lorsqu'il dépeignait la redoute où Jean rencontra Sapho.

Dans ce temps-là, j'étais éperdument épris d'une danseuse italienne des Folies-Bergère qu'on, appelait la Cavalcanti; c'était une Romaine aux lèvres un peu lourdes, une belle fille, qui aurait pu personnifier la République des Iambes de Barbier « aux robustes mamelles », mais quelle tête expressive nimbée de cheveux roux, à la

« Henner » – qui semblaient faire ruisseler sur ses opulentes épaules comme un chapeyron de vagues dorées. Quels bras de déesse, quelles hanches merveilleuses, et quelles cuisses longues, charnues, véritables colonnes d'ivoire bien faites pour supporter le temple ! À la ville, elle perdait un peu, devant l'œil parisien habitué à plus de sveltesse ; mais sur la scène, dans le costume national, ou mieux encore dans la position horizontale, au milieu des oreillers et des coussins, l'épaisseur de la taille disparaissait, et le torse se profilait divin, attirant comme une montagne de neige sur laquelle on aurait envie de se rouler.

Je n'avais, d'ailleurs, encore rien obtenu, et la Cavalcanti me tenait la dragée haute, par la bonne raison qu'elle était éga-

lement courtisée par le grand Farnèse, et qu'elle ne pouvait se décider à faire entre nous deux un choix définitif. Il y avait des soirs où la balance semblait pencher de mon côté et où je me croyais sûr de la victoire ; il y en avait d'autres où la Romaine me recevait avec une froideur désespérante. Je jurais de quitter Paris, de voyager, de ne plus la voir... et je revenais le lendemain.

Or, un soir que j'arrivais dans sa loge, une boîte de dix pieds carrés au plus, tendue d'une étole persane, j'entrais maussade, impertinent, le chapeau sur la tête. Que venais-je faire là ? Au passage, corridors noirs, lueurs fumeuses, vagues odeurs de pommade et de plombs. De l'autre côté de la cloison, on entendait les moindres bruits des loges voisines, crialleries intimes, chan-

sons triviales, lazzis obscènes; une piaulée de petits Génies se déshabillant pêle-mêle près de là. Milieu fantastique, équivoque et écœurant en somme. La Cavalcanti avait quitté son costume, ne gardant que le maillot, à cheval sur une chaise, les jambes raides, étendues, pour éviter les faux plis dans la soie, enveloppée d'un grand peignoir à petit collet qui la couvrait de la tête aux pieds. Je m'approchai d'elle; d'un revers de main, j'écartai le peignoir; je parcourus du regard ce beau corps à moitié nu et l'attirant violemment dans mes bras, je la maintins sous mes baisers.

— Nous ne boudons plus, me dit l'Italienne en riant; alors cela tombe bien, car j'ai un service à vous demander. Je suis invitée, vous aussi sans doute, au bal cos-

tumé que Morenz donne la semaine prochaine, et je voudrais faire une entrée sensationnelle en odalisque, sur un chameau.

— Voilà une bonne idée.

— Alors, j'ai pensé à vous pour me commander un chameau en carton chez le cartonier du théâtre... et pour faire les jambes de devant. Hein ! Je suis gentille ?...

— Je veux bien commander le cartonage, mais j'avoue que ce rôle d'avant-train...

— Comme vous voudrez, répliqua la Cavalcanti d'un air pincé. J'ai demandé à Farnèse de faire les jambes de derrière et il n'a pas hésité, lui, il a dit oui, tout de suite.

— Farnèse a accepté ! m'écriai-je, comprenant tout l'avantage que cette soirée allait lui donner ; alors, c'est entendu,

j'accepte aussi. Vous pouvez compter sur moi pour l'avant-train.

Par mes soins, le cartonnier fabriqua un superbe dromadaire avec harnais orné de plaques d'argent et de pompons rouges, et une selle recouverte d'une housse de soie brodée, avec pampilles, placée après l'unique bosse, sur le cou même de l'animal, afin que je fusse seul à ressentir le contact du corps divin de l'odalisque. Puis j'allai consulter un vieil acteur du Châtelet, Maubisson, qui tenait comme personne les jambes de chameau. Il n'avait joué que cela pendant toute sa carrière dramatique. Pendant quinze ans, il avait tenu avec honneur les jambes de derrière, mais, un jour, M. Hervé lui avait fait donner de l'avancement... et il l'avait fait passer aux

jambes de devant. Sous sa haute direction, je pris le pas lent et majestueux du dromadaire dans les sables du désert; personne, même au Conservatoire, n'aurait pu m'apprendre l'art spécial que m'inculqua Maubisson.

Enfin, le grand jour arriva. Nous partons tous les trois en voiture chez Morenz. Sur le siège, le garçon des accessoires tenait, le corps du chameau. Farnèse et moi, nous étions très dignes, avec nos pantalons velus revêtus à l'avance, mais nous ne nous parlions pas. Seule, la Cavalcanti était d'une radieuse gaieté, avec sa veste de velours grenat brodée d'argent, son pantalon de damas bleu soutaché de perles, ses babouches en « filali », sa ceinture de soie bleue frangée

d'argent, et ses bracelets de pied pesant au moins vingt douros.

Arrivés dans la cour de Morenz, je pris ma place à l'avant-train, Farnèse figura l'arrière-train, mais on voyait tout de suite, rien qu'à sa façon gauche de se camper, qu'il n'avait pas pris comme moi des leçons de chameau. Ma supériorité était indiscutable. On hissa la Cavalcanti sur le cou du dromadaire, je pourrais dire sur le mien, et nous fîmes ainsi une entrée triomphale, dans l'atelier du peintre, au milieu des acclamations et des « Yu, Yu » frénétiques.

Mais au bout de quelques pas, je compris le mauvais côté de ma situation. Au lieu d'un chameau à deux bosses, qui eût réparti la charge également sur Farnèse et moi, nous avons le dromadaire à une bosse et

tout le poids était sur l'avant-train, c'est-à-dire sur moi. Or, la Cavalcanti était lourde, très lourde, c'était du marbre; et après le premier plaisir éprouvé à la porter sur mes épaules, je sentis bien vite une fatigue intolérable, augmentée par le manque d'air et la pression que les jambes de l'odalisque exerçaient autour de mon cou. Pendant ce temps-là, Farnèse, allègre et dispos, suivait comme l'officier de Marlborough, celui qui ne portait rien.

La tête me tournait, mes jambes flageolaient, je compris que j'allais faiblir.

— J'étouffe, je n'en puis plus, m'écriai-je avec détresse, je vais m'agenouiller. C'est très chameau.

— Oh! pas encore, répondit la Cavalcanti, très fière de l'effet produit. Encore un

tour, je t'en prie, encore un tour... et cette nuit même, je me donne à toi, je te le jure.

Là-dessus, elle passa sa main sous la peau de l'animal, et la portant à la hauteur de ma bouche, me donna la paume à baiser. Un contact parfumé, et surtout la chère promesse me rendit toute mon ardeur, je me raidis désespérément et je fis le tour supplémentaire, n'ayant qu'une peur : c'est que Farnèse, mis au courant du pacte, ne nous lâchât en s'agenouillant à son tour. Heureusement, il n'avait rien entendu et continua son service d'arrière-train honnêtement, mais sans art. Par exemple, ma course finie, je m'effondrai, étouffant, à moitié asphyxié. Il était temps !

Deux heures après, la Cavalcanti me faisait, dans ses beaux bras satinés, oublier

ces souffrances, et sa poitrine opulente semblait le moelleux oreiller où l'homme fatigué peut reposer sa tête. Et le lendemain, au milieu d'une gerbe de fleurs, j'envoyai à la Cavalcanti le quatrain suivant :

Madame, en étant avec vous,
À voir le dessus, le dessous
Palsambleu, ça m'est bien égal !
Que pensez-vous du madrigal ?

Je vous le répète, messieurs, on savait s'amuser dans ce temps-là !

LE COMTE PINGRET



DIMANCHE DERNIER je m'étais assis au Palais de Glace, dans le petit café du centre, afin d'échapper un peu à la bousculade circulaire, et je m'amusais à suivre des yeux ce va-et-vient de jolies femmes, de Saint-Cyriens, de jeunes officiers frais émoulus de Saumur venus « en bombe » à Paris, cette promiscuité de sexes dans une grisante odeur de parfums et de fourrures. Tout ce petit monde était jeune, gai, un peu fou et avec des yeux cernés par

les débauches de ce samedi qui, pour beaucoup, est resté le jour du Sabbat.

À la table voisine de la mienne, il y avait deux femmes, une blonde et une brune, appartenant sans conteste à ce demi-monde que l'Europe nous envie. La blonde avait un col Médicis bordé de chinchilla, une robe de velours miroir formant une longue tunique dentelée, et sur sa tête mignonne, genre Méaly, était campée une toque de chinchilla ornée de plumes grises. L'autre, la brune, genre Cavalieri, avec une robe de drap parme, un large collet de zibeline, et un chapeau en plumes de coq garni de velours noir, avec deux petites ailes qui rappelaient vaguement les sacrées valkyries. La blonde gesticulait avec animation et voici ce que j'entendis !

— Tu vois bien ce gros bonhomme à petites jambes courtes qui est appuyé contre la colonne et qui regarde patiner ? Eh bien, c'est le comte Pingret.

— Ah ! ah ! fit la brune en se mettant, à lorgner avec intérêt le comte Pingret... Est-ce que ce n'est pas lui qui possède ce bel hôtel avenue des Champs-Élysées ?

— Oui, précisément, et c'est cela qui m'avait séduite comme tant d'autres. Un matin que je me rendais à pied au Bois pour promener Stop, tu sais ! mon gros caniche noir, j'aperçus, sortant de chez lui, le comte Pingret, en petit chapeau melon. Alors il se mit à *jouer de l'immeuble* :

« — Bonjour madame... pardonnez-moi de me présenter moi-même... Je suis le

comte Pingret, propriétaire de cet hôtel que vous voyez là, avec ces grilles dorées.

« Moi, évidemment, ça me tire l'œil, et je réponds avec mon plus gracieux sourire, tout en louchant sur le pardessus plus que défraîchi, mais le gros monsieur continue avec bonhomie :

« — Vous me trouvez mal mis ? Ah ! si vous saviez comme la tenue m'est égale ! Les gens pauvres sont obligés d'être élégants parce que ça pourrait nuire à leur crédit, mais moi, qu'est-ce que ça peut faire ? Tout le monde me connaît. Tout le monde sait bien que je suis le riche Pingret. Alors, je n'ai pas à me gêner, n'est-ce pas ? »

« Et tout à coup, il me revint à l'esprit toutes espèces de vilaines histoires, de femmes qui s'étaient laissé éblouir par

l'hôtel, et qui avaient été mises dedans après avoir espéré monts et merveilles. Mais, sans doute, elles n'avaient pas su le garder, elles n'avaient pas été assez malignes. En somme, les millions existaient, et un millionnaire c'est toujours bon à prendre, et moi je serais plus adroite que les autres. Bref, je fis ce raisonnement d'une fatuité stupide qu'ont fait, précisément, toutes celles qui m'ont précédées, et en revenant d'une longue promenade aux Acacias où il m'avait exposé ses théories d'un égoïsme féroce, j'acceptai de dîner le lendemain soir.

« Je m'étais faite très belle : tu connais ma robe de dentelles, avec la tunique brodée d'hirondelles de velours gris ; j'avais arboré mon collier de perles des grands jours, persuadée que nous allions en cabinet au Café

de Paris ou à la Maison d'Or. Je fus donc un peu estomaquée quand il me proposa simplement d'aller dîner dans la salle commune de la Taverne.

« — Mais oui, ma chère amie, je trouve tout à fait stupide d'aller dépenser la rançon d'un roi pour un dîner qu'on peut faire presque aussi bon et pour le quart de prix, dans un endroit moins à la mode. Je ne tiens pas à vous éblouir comme un petit gigolo, moi. À quoi bon? Vous savez bien que je suis le comte Pingret.

« Il n'y avait qu'à s'exécuter, et je fis une entrée sensationnelle dans la salle commune de la Taverne. Sous l'aveuglante lumière électrique, ma toilette, beaucoup trop élégante pour l'endroit, rayonnait comme un phare et tout le monde me lorgnait ter-

riblemment. Le chasseur m'enlève ma grande sortie de bal en satin bleu qu'il accroche au milieu d'un fouillis de pardessus d'hommes et de collets de drap, et nous nous installons à une petite table du fond.

« Et alors commence un dialogue innarrable avec le maître d'hôtel prenant la commande, debout et le crayon en main.

« — Des huîtres ? Non, pas d'huîtres : ça donne de l'urticaire et je ne voudrais pas gâter le teint de madame. Comme potage quelque chose de réconfortant. La bonne croûte au pot, il n'y a encore que ça. Un seul potage c'est suffisant. Vous voulez du poisson, chère amie ? soit, des éperlans frits, c'est léger. Un perdreau ? vous êtes fou. À cette époque ci, le gibier est coriace. Non, non, la bonne côte de bœuf aux pommes

à l'anglaise. Ça servira de légume. Si nous avons encore faim nous prendrons pour finir une petite tarte. Une. C'est assez pour deux. Je n'ai pas besoin de commander des menus de rasta, moi. Je suis le comte Pingret.

« Quel dîner, ma chère ! l'aurais mieux mangé chez moi. Avec le sommelier, la comédie recommença :

« — Est-ce que vous buvez du vin, chère amie ? Ah ! vous avez tort. C'est très mauvais pour le teint. Eh bien, donnez une demi-Grave. Il vous faut aussi une eau minérale ? Quelle drôle d'idée ! Alors vous donnerez une demi Saint-Galmier. Moi, je ne bois que du lait. Une demi-bouteille de Château-la-Vache.

Hé! hé! Je ne pose pas, moi je ne fais pas le malin. Je suis le comte Pingret.

«J'étais absolument écoeurée de cette ladrerie à laquelle on ne m'a pas habituée, mais je me résignai à prendre le bonhomme tel qu'il était, soutenue toujours par le vague espoir de faire mieux que les camarades. À ce moment, le concert tzigane commença. Un chef d'orchestre, sanglé dans une veste de velours bleu turquoise soutachée de soie, et entouré de camarades également vêtus de bleu, se mit à racler :

La marche des Ragotzys
À s'décarcasser l'coccyx,

comme chante Dominique Bonnaud. À côté de nous était venu s'asseoir un couple assez extraordinaire; l'homme surtout avait

un teint olivâtre, et des cheveux noir-bleu, une tignasse et une barbe genre Peladan. Après le premier morceau, le chef d'orchestre, les talons réunis, l'archet abaissé comme un sabre, vint demander à nos voisins – des compatriotes sans doute – quel était l'air qu'ils désiraient entendre et ceux-ci demandèrent *Le beau Danube bleu*.

« L'air fini, le chef d'orchestre revint saluer en demandant si l'on était satisfait, et les hommes échangèrent une cordiale poignée de main.

« Mais, à ma grande surprise, le tzigane vint se camper, toujours à la troisième position, et demanda au comte de lui désigner un morceau à son choix. M. Pingret, évidemment flatté, désigna une marche

grecque de Ganne, puis il me dit triomphant :

« — Eh bien, vous voyez, chère amie, je n'ai pas besoin de faire du fla-fla, moi. Tout le monde me connaît, et ce tzigane a les mêmes égards pour le comte Pingret que pour quelqu'un de son pays. Il me traite en ami.

« La marche grecque fut jouée avec maestria par l'orchestre, et quand l'air fut achevé, le chef revint se placer obséquieux et souriant, devant mon amphitryon.

« — Bravo ! très jolie marche, supérieurement exécutée, dit le comte. Je suis enchanté.

« Et, bon prince, il tendit la main au tzigane dans une cordiale étreinte... qui ne contenait rien.

« Mais le chef dit :

« — Pardon... Mais zé demanderai à Votre Seigneurie, puisqu'elle est satisfaite, quelque chose pour mes mouziciens.

« Pingret devint écarlate, devinant le coup monté. Le compatriote olivâtre n'était là que pour allumer.

« — C'est un peu fort ! cria-t-il, est-ce que j'ai été vous chercher, moi !

« — Mais Votre Seigneurie connaît bien les ousages... D'habitoude, on donne vingt francs.

« — Vingt francs ! Eh bien, voici dix sous et fichez-moi la paix.

« Et le tzigane emporta ses dix sous pour ses huit musiciens qui avaient si bien joué la marche grecque. Voilà, l'homme que tu vois là-bas, ma chère, aussi je n'ai pas be-

soin de te dire si je l'ai lâché après le dîner. J'étais édifiée.

— Eh bien, tu as peut-être eu tort, dit la brune.

Et je la vis qui, aguichante, se mettait à tourner autour du comte émerillonné, et entamait la conversation. Pauvre fille ! Elle aussi croit qu'elle fera mieux que les autres.

SOUS-LOCATION



ILS ÉTAIENT, l'un et l'autre, tout à fait dans leur cadre, dans leur petit appartement de l'avenue Bosquet, lui, le général baron d'Authoire, un beau vieillard tout blanc, rasé de frais, inexorablement sanglé, été comme hiver, dans une redingote noire éclairée au revers de la rosette de la Légion d'honneur; madame la baronne, née de Tressac, une petite vieille, toute fine, toute mignonne, qui semblait poudrée à frimas et qui devait avoir été merveilleusement jolie

jadis, avec ses traits délicats, ses cheveux flous et ses grands yeux, deux pervenches mouillées.

On vivait là très dignement, servi par un ancien brasseur blanchi, lui aussi sous le harnais, et par une vénérable cuisinière, sœur de lait de la bonne; la fortune était mince, la retraite de général, la croix de commandeur, augmentée du revenu de quelques petites fermes en Vendée, qui payaient irrégulièrement, mais, à force d'économie, de régularité et d'entente de la vie, on arrivait à faire encore bonne figure, et, n'eussent été parfois quelques frasques du fils Georges d'Authoire, lieutenant de chasseurs à Rouen, frasques qui venaient désorganiser le petit budget, on eût honorablement joint les deux bouts.

L'appartement était bien un peu cher, mais quoi, c'était là que s'était écoulée la plus grande partie de la carrière du général, et cela leur eût fait à tous les deux gros cœur de quitter ce nid des années heureuses. On vivait là, au milieu des portraits d'ancêtres, des miniatures montrant de beaux gentils-hommes, en habit de cour, et des souvenirs du métier militaire, panoplies de casques, de sabres, de sabretaches aux armes impériales, et aussi de longs fusils et yatagans rapportés d'Afrique. Le général revivait tout son passé au milieu de ces pieuses reliques : une photographie, un buste, une paire d'épaulettes noircies par le temps, une vue de Constantinople, un groupe d'officiers rangés devant une tente, évoquaient tout à coup la vision des premières garnisons, du camp de Châ-

lons, des beaux pays ensoleillés où l'on avait piaffé avec toute la fougue et toute la crânerie de la belle jeunesse.

Et puis, cette avenue Bosquet lui plaisait, avec sa proximité de l'École militaire, son aspect martial. Les sonneries du quartier marquant les heures avec les devoirs lui arrivaient lointaines, et, le dimanche, coiffé d'une petite calotte, assis sur son balcon, il se plaisait à voir dévaler vers Paris tout ce grouillement de cavaliers en plumet, marchant d'un pas lourd, avec leurs grosses bottes éperonnées, et de petits pioupious bien astiqués et gantés de blanc. Il s'amusait à comparer l'armée d'hier à celle d'aujourd'hui, suivant, avec un intérêt extraordinaire, les changements de tenue, les modifications de l'uniforme, et les transfor-

mations que le temps apportait aux différentes générations et classes de soldats. Les deux époux vivaient ainsi l'un contre l'autre, comme Philémon et Baucis, dans le cadre qui leur convenait, avec un bonheur inconscient, mais très réel, se consolant du présent par le passé, avec une continuation d'existence qui gardait quelques rayons de l'ancienne gloire et de l'ancien luxe.

Comme ils étaient installés après déjeuner dans le salon, lui, fumant sa grande pipe turque, – un souvenir de Sidi-ben-Abbès – elle, travaillant à son métier de tapisserie, Perdriol, le brasseur, se présenta, les talons réunis, disant :

– Mon général, il y a là, M. Cadart, le gérant, qui demande à vous parler.

– Fais entrer M. Cadart.

Et M. Cadart entra. Il salua très respectueusement le couple auguste et s'assit, un peu embarrassé.

Il venait proposer une affaire : un Anglais, lord Halifax, désirant résider à proximité de l'Exposition, et habiter un intérieur confortable, proposait de sous-louer l'appartement de l'avenue Bosquet pour les mois de juillet, août et septembre... il offrait cinq mille francs par mois de l'appartement – tout meublé – soit quinze mille francs payés d'avance...

C'était une occasion unique qu'on ferait peut-être bien de saisir...

Mais, aux premiers mots, le général s'était levé, rouge de colère, enfonçant sa petite calotte sur ses sourcils blancs, tout hérissés :

— Pas un mot de plus, monsieur, n'est-ce pas ? Je suis pauvre, c'est possible, mais Dieu merci, je ne suis pas encore réduit à la mendicité ; or, je n'admets pas qu'on loue à un étranger tous ses meubles, tous ses bibelots, qu'on prostitue tous ses souvenirs de famille. Il me semblerait que, là-haut, dans leur cadre, mes ancêtres me renieraient, et que mon cher appartement serait à tout jamais déshonoré.

— Cependant, quinze mille francs dans la main, c'est un joli prix, insista encore M. Cadart.

— Pas pour vingt mille, pas pour trente mille. Brisons là, monsieur, si vous le voulez bien. Vous pouvez faire demi-tour et rompre.

M. Cadart se leva, un peu confus, salua plus respectueusement encore qu'à son arrivée, et se retira, tandis que le baron d'Authoire cherchait, par son bon sourire, à atténuer ce que cette entrevue avait pu avoir d'un peu brusque. Resté seul, le général promena, à nouveau, un regard satisfait sur tous ces chers souvenirs qu'on avait voulu lui enlever; il les salua de l'œil comme des vieux amis qui lui chantaient aux oreilles la chanson attendrie de jadis; puis, tirant de belles bouffées de sa longue pipe, il murmura avec une béatitude indéfinissable :

— N'est-ce pas qu'on est bien ici ?

— Oh oui, confirma la générale, adorablement bien !

Et ils restèrent ainsi l'un en face de l'autre, dans une paix heureuse, lui fumant, elle travaillant à son fond crème. Un beau rayon de soleil pénétrait par le balcon, comme cette trouée lumineuse de l'*Alchimiste* de Rembrandt, et mettait en valeur les cadres des tableaux, l'acier des cuirasses et des casques, dans les panoplies, harmonieuses oppositions de l'or et de l'acier, avec les éclairs irrités des cristaux et des glaces tandis que la pendule de Berain, avec son Apollon lançant son quadriges à toute bride, faisait entendre son tic tac paisible et monotone.

À ce moment, Perdriol fit une nouvelle apparition. Il apportait, sur un plateau, une dépêche pour la baronne. Elle décacheta d'une main qui tressaillait un peu, et lut :

«*Paris, de Rouen, 8 heures matin.*

« À mon secours, ma pauvre maman !
Perdu hier soir douze mille francs Cercle.
Si paye pas d'ici vingt-quatre heures, obligé
brûler cervelle.

« GEORGES »

La pauvre vieille glissa rapidement la dépêche dans son corsage, puis d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre naturelle, elle dit :

— Mon ami... je réfléchis... nous avons peut-être eu bien tort de repousser si vite la proposition de ce lord Halifax... quinze mille francs, c'est bon à prendre...

— Comment, c'est vous qui me dites ça, gronda le général stupéfait. Ce n'est pas possible. J'ai mal entendu.

— Paris est très chaud. Cette Exposition me fatigue, avec son bruit lointain de trottoir roulant. Il me semble qu'un petit séjour à la mer m'aurait fait du bien. Je vous en prie, mon ami, sous-louons notre appartement, je vous en supplie !

Elle s'était levée, très agitée, joignant les mains, et, dans le mouvement qu'elle fit, la dépêche glissa à terre. Le général la prit brusquement, avec un secret instinct qu'il aurait là l'explication de l'insistance de sa femme, il la déplia, la lut d'un trait et alors, seulement, il s'aperçut que la baronne avait les yeux pleins de larmes. Il réfléchit, tout accablé avec des gouttes de sueur qui per-

laient sur son front et, dans un immense désarroi, jeta un regard navré autour de lui, à tout ce qui l'entourait, comme pour se raccrocher aux branches, mais il rencontra, à nouveau, les yeux suppliants de la baronne qui répétait encore :

— Vous voyez bien, mon ami, il le faut ; vous ne pouvez laisser notre pauvre petit Georges se tuer. Ce serait épouvantable.

— Allons, dit le général, c'est entendu, je vais écrire à cet Anglais. Nous enverrons les douze mille francs à Rouen et, avec le reste, les deux pauvres vieux iront errer, je ne sais où, pendant trois mois, comme des épaves. Nous partons demain. Ah ! notre pauvre nid ! comme ça va être dur de le quitter !

Et les deux époux se jetèrent en sanglotant dans les bras l'un de l'autre, tandis, qu'autour d'eux, les ancêtres, dans leur cadre, avaient l'air de sourire au sacrifice et de pardonner d'avance le sacrilège et la douloureuse profanation.

LIBERTÉ CHÉRIE!...



M. BÉRARD était certainement un homme de progrès, et il appréciait à sa valeur le gigantesque effort d'activité humaine tenté pour l'Exposition; non pas qu'il s'extasiât sur les produits des pays, fourrures, pruneaux ou plantes textiles, mais les petites femmes exotiques avaient pour lui un attrait tout particulier. Il eût été doux de comparer la danse du ventre en Tunisie, aux trémolos des seins en Russie – des seins trémolos! – et un de ses amis

lui avait parlé, avec enthousiasme, d'une certaine danse coréenne exécutée au théâtre asiatique et qui était tout à fait extraordinaire. Oh ! cette danse coréenne par la belle et serpentine Isba ! Il paraît que la danseuse s'arc-boutait sur les reins, face au public, et la tête renversée en arrière touchant la planche du théâtre, les cuisses écartées et le ventre offert. On lui plaçait entre les lèvres un verre de vin symbolique qu'elle avalait à petits coups, avec des yeux convulsés, perdus dans je ne sais quel rêve paradisiaque, et, à chaque gorgée, le ventre exécutait un mouvement de va-et-vient des plus impressionnants.

Cette description de l'ami avait allumé au paroxysme l'imagination de M. Bérard et toutes les nuits, il rêvait de cette sug-

gestive danse coréenne exécutée par la serpentine Isba, avec son verre de vin dans la bouche. Mais voilà : il y avait un obstacle, un gros obstacle, et ce gros obstacle était la grosse madame Bérard-Pulchérie, la légitime épouse, sévère comme tout ce qui est vertueux, et ennuyeuse comme tout ce qui est légitime. Pulchérie n'admettait pas que son mari allât sans elle à l'Exposition. On s'y rendait pour s'instruire, pour orner son esprit de belles connaissances historiques et artistiques, mais le côté forain lui échappait, et pour rien au monde elle n'eût jamais consenti à entrer dans ces établissements orientaux où des femmes ont le nombril si joyeux qu'il arrive à faire voler en l'air des ceintures de sequins par des tressautements aussi folichons qu'inattendus.

M. Bérard suivait, rongéant son frein, enviant le sort des célibataires qui peuvent s'en aller, libres, joyeux, la canne à la main et le cigare au bec, évoluant au gré de leur fantaisie, et passant des houris persanes aux bayadères turques. Ceux-là pouvaient s'amuser à l'Exposition. Avoir deux heures, deux heures de liberté, pendant lesquelles il pourrait faire absolument ce qu'il voudrait et suivre son caprice. Quel rêve ! Est-ce que ce bonheur arriverait jamais ?

Déjà, au panorama de Poilpot sur l'Algérie, il avait croisé, au haut de l'escalier, une ravissante petite Kabyle, avec des cheveux nattés et un turban campé sur l'oreille, qui vendait des vues de la Casbah du Tell et des hauts plateaux gravées sur des cartes-lettres. Ah ! comme il en aurait acheté vo-

lontiers de ces cartes-lettres, offertes avec un si joli mouvement du bras nu, orangé et chargé de bracelets, évoquant le souvenir d'un vers de Théophile Gautier dans *Albertus* lorsqu'il n'écrivait pas pour les petites filles dont on coupe le pain en tartines.

Sa peau plus brune encore sur la blancheur des draps.

Il y avait aussi à l'*Andalousie au temps des Maures*, une vendeuse de mandolines et de tambours de basque enrubanés de jaune et de rouge, qui avait des yeux fous, immenses, véritables lacs où l'on aurait pu se noyer. Quand elle relevait ses paupières, on aurait dit qu'elle soulevait ses jupes. Et, au *Palais du Rire*, il y avait une certaine Arle-

quine endiablée, avec le feutre empanaché, le manteau gris sur l'épaule et la batte à la ceinture, qui avait un si drôle de petit nez retroussé; un nez qui «pète aux anges», et qui faisait la parade de la plus spirituelle façon du monde. Mais hélas! ce n'était pas pour le pauvre M. Bérard que le four chauffait, et dès qu'il se permettait de regarder avec insistance une de ces créatures agui-chantes, une sévère admonestation de Pulchérie le ramenait bien vite au sentiment du devoir.

— Vraiment, Émile, je ne vous comprends pas. Quel plaisir pouvez-vous trouver à contempler ces créatures qui s'exhibent.

— Mais... bichette, je compare les types des races... je vois la différence qu'il y a

entre une Parisienne de Montmartre et une cigarière de Séville. Ce n'est pas l'homme qui regarde, c'est le philosophe, le penseur, l'ethnographe...

— Ta, ta, ta; en attendant, Émile, si ethnographe que vous soyez, passez devant et marchez droit.

Et M. Bérard filait doux, mais avec de sourdes révoltes intérieures. Elle ne sonnerait donc jamais l'heure de la liberté chérie!

Comme il y a une Providence occulte – si j'ose m'exprimer ainsi – pour les maris libidineux, elle sonna. Un jour que la grave madame Bérard s'était hissée, avec les plus grandes difficultés, sur le trottoir roulant, le couple circulait ainsi à une vitesse de huit kilomètres à l'heure, au-dessus des arbres du quai d'Orsay.

— C'est délicieux cette course à travers la verdure, disait Pulchérie enthousiasmée. Il semble qu'on est un oiseau voltigeant de branches en branches.

Bérard jeta un regard ironique vers la bedaine imposante de sa femme, puis il acquiesça lâchement :

— Oui, un oiseau, tu as tout à fait l'air d'un oiseau, d'un gros oiseau.

Mais, à ce moment, une brave religieuse qui voulait descendre devant le pavillon des armées de terre et de mer, fit un faux pas en descendant et, sans un employé qui se trouvait là à point, elle se serait certainement étalée de tout son long.

— Est-ce que c'est dangereux la descente ? demanda Pulchérie vaguement inquiète.

— Peuh, dit M. Bérard, ça dépend. Pour les femmes sveltes, agiles, qui sautent bien dans le sens du mouvement, ce n'est qu'un jeu, mais pour celles qui sont un peu fortes, il est évident que la difficulté augmente. La semaine dernière, la comtesse douairière de Belangora s'est donné un décollement du genou, avec un épanchement de synovie. Elle en a pour trois mois de lit.

— Mais c'est épouvantable ! dit madame Bérard, en se cramponnant à la barre de fer.

Bérard avait son idée. Il aperçut un gamin et lui glissa quarante sous en lui disant à voix basse :

— Laisse-toi tomber sur le quai en poussant des cris déchirants tant que nous serons en vue. Après tu pourras aller te promener.

— Ça va, dit le gamin.

Une minute après, on entendait des hurlements formidables. C'était le jeune voyou qui roulait de la plate-forme numéro un sur la plate-forme numéro deux, et, de là, sur le trottoir fixe, où il restait, gisant.

— Pauvre garçon, dit flegmatiquement Bérard. Encore un accident.

— J'aime mieux ne jamais descendre, s'écria Pulchérie, très impressionnée, tant que le trottoir sera en mouvement.

— Ma chère amie, il est cinq heures, et le trottoir roulant n'arrête qu'à sept heures. Vous n'avez pas l'intention, je suppose, de tourner ainsi pendant deux heures tout autour de l'Exposition.

— Si, tout, plutôt que de descendre !

— Dans ce cas, libre à vous, mais vous me permettrez de vous fausser compagnie : je vous retrouverai à sept heures un quart sur le pont Alexandre III.

Avant que Pulchérie eût pu protester, M. Bérard sautait lestement sur le quai, et descendait vers la rue des Nations ; heureux compte un écolier en vacances et fredonnant :

Liberté, liberté chérie
Combats avec tes défenseurs.

Et, tandis que la pauvre Pulchérie tournait, tournait toujours, Émile achetait des vues algériennes à la petite Kabyle, un tambour de basque à l'Espagnole, il obtenait l'adresse de l'arlequine, et assistait à toutes les danses de tous les ventres mauresques,

égyptiens, tunisiens. L'ethnographe comparait. Pour finir, il se paya la danse coréenne dans le théâtre asiatique, avec verre de vin, ventre offert et oscillations harmonieuses et isochrones du nombril. L'ami n'avait pas exagéré. Ah! la bonne journée! À sept heures un quart, très suggestionné, avec des yeux plus grands que nature, il retrouvait Pulchérie, exaspérée, sur le pont Alexandre III!

— Si vous croyez que c'est gai! hurla-t-elle. J'ai vu quinze fois de suite le quai d'Orsay, j'ai passé quinze fois de suite par l'avenue de la Motte-Picquet, et traversé quinze fois l'esplanade des Invalides! Je suis toute étourdie d'avoir tant tourné, tant roulé.

— C'est roulant, dit M. Bérard, agité par les transports d'une hilarité convulsive. Dis donc, Bichette, rentrons vite... Tes formes potelées sont très orientales, et j'ai à te parler.

LE ZOUAVE



IL S'APPELAIT JACQUES BRIONNE ; c'était un joyeux « fils à papa » qui, à peine sorti du collège, c'est-à-dire de dix-sept à dix-neuf ans, avait fait toutes les folies possibles et impossibles. Dans les bals publics, dans les restaurants de nuit, dans les endroits on l'on s'amuse, l'arrivée de Jacques donnait le signal de la fête, et personne ne savait comme lui conduire l'orchestre du Moulin-Rouge, faire un cavalier seul avec les mains, ou envoyer délicatement toute la

vaisselle d'une table, nappe comprise, par la fenêtre d'un cabaret.

Quand le papa Brionne trouva qu'il avait assez payé de notes chez la couturière, d'amendes chez le juge de paix, et de « casse » chez les restaurants, il prit, un beau jour, son fils à part dans son cabinet, et lui dit :

— En voilà assez ; à partir d'aujourd'hui, je ne te donnerai plus un sou. Que comptes-tu faire pour rester un honnête homme ?

Jacques réfléchit un moment, puis il dit :

— J'ai dix-neuf ans. Je pourrais devancer le tirage au sort, et m'engager.

— C'est une excellente idée, d'autant plus que, de cette manière, tu peux choisir ton corps. Où désires-tu servir ?

— Ma foi... j'aimerais assez les zouaves. Leur passé est glorieux et leur costume seyant.

— Va, pour les zouaves. J'ai un ami au bureau de recrutement, je vais arranger cette affaire-là.

Huit jours après, Jacques s'embarquait à Marseille pour Tunis où il allait rejoindre le 4^e zouaves. En arrivant, il était incorporé dans la 4^e compagnie (capitaine Blavier) du 1^{er} bataillon (commandant Appert, le fils de l'ancien ambassadeur en Russie). Les premiers jours furent un enchantement. La veste échancrée, laissant le cou émerger libre et puissant ; la chéchia crânement campée sur l'oreille, la ceinture bleu-clair dessinant la taille jeune et souple, la large culotte garance, le *flottard* et les jambières de

cuir enserrant le mollet nerveux, tout cela complétait un costume coquet, pimpant, qui évoquait dans les souvenirs du jeune homme les belles légendes entendues dans son enfance, depuis Constantine et Zaatcha jusqu'à Wissembourg et Fröeschwiller, sans oublier Sébastopol, Palestro et Puebla. En se contemplant dans la petite glace de la chambrée, il se disait : « V'là le zou-zou, v'là le zou-zou ! » sur un refrain de café-concert que chantait la grosse Rosalba.

On ne sait jamais à qui il pense !

Ah ! il le savait bien lui, à quoi il pensait ! En regardant, les jours de prise d'armes, le drapeau décoré de la Valeur Militaire par le roi Victor-Emmanuel, il se disait qu'il y aurait encore de belles expé-

ditions, qu'on marcherait, comme les anciens, sous le ciel torride, dans les sables et qu'on foncerait à la baïonnette sur les Arabes aux longs burnous flottants, sans souci de leurs folles fantasias et de leurs coups de feu tirés avec les longs fusils damasquinés. Chouïa ! Chouïa ! Et un beau jour, on reviendrait auprès du papa Brionne, ayant racheté les fautes de jeunesse, avec le galon d'or et la croix. C'était un beau rêve ; mais il fallut en rabattre, car au lieu de l'épopée ce fut la vie plate, morne et monotone de garnison dans toute son horreur, avec le réveil à l'aurore, les exercices réguliers à heure fixe sur la place d'armes, la soupe, la sieste ; en dehors du service, les promenades désœuvrées dans les ruelles étroites de Tunis, devant les marchands de dattes, et les Juifs ac-

croupis avec leur longue barbe sale, sous le turban vert; parfois, avec quelques camarades, les orgies attristantes dans les maisons closes, avec de grosses femmes ornées de sequins, et des Ouled-Naïls défraîchies étalant fièrement leur collier de pièces d'or.

Alors Jacques Brionne trouva qu'il s'ennuyait lamentablement, et, à l'idée de passer trois années d'abrutissement semblable, il se sentit envahi par un découragement immense. À l'heure de l'extinction des feux, lorsque la sonnerie du clairon résonnait devant le corps de garde, mélancolique et lointaine comme un adieu, il avait des nostalgies de Paris, il se rappelait les vers que Jolivet avait consacrés à un engagé dans son cas :

Il est huit heures, l'appel sonne.
Éclairé par un jour douteux,
Seul, dans un gourbi, je griffonne
Avant l'extinction des feux.
C'est l'heure où brillent les croisées
Du Grand Six de la Maison d'Or...

Ah! les entrées triomphales chez Maxim's, et les frôlements du Palais de Glace, et les belles soirées des Ambassadeurs, où l'on allait faire du chambard, et les jolies petites femmes, des Parisiennes, celles-là, pas des Ouled-Naïls, qui s'en allaient, suivant le dogme de Meilhac, avec des robes qui faisaient frou-frou, froufrou, et des bottines à hauts talons qui faisaient toc-toc-toc sur l'asphalte du Boulevard! Comme tout cela était loin! Avait-il été assez idiot pour aller enterrer les plus belles

années de sa jeunesse dans ce sol africain, sans avoir même la compensation du dévouement ou la griserie de la gloire ! Quel métier de dupe, et comme, plus tard, devenu vieux, il les pleurerait ces années gâchées et bêtement perdues !

Et voilà que, tout à coup, un beau matin, une nouvelle avait éclaté comme une bombe apportée par les fourriers, après le rapport.

Le quatrième bataillon celui de Brionne, était désigné pour faire partie du gouvernement militaire de Paris ! C'était si beau que Jacques n'osait y croire. Et, cependant, le fait était réel, proclamé en toutes lettres par la décision du colonel ; d'ailleurs, la joie délirante des zouaves dans toutes les chambrées en disait long ; c'étaient des chéchias jetées en l'air, des pas fantaisistes exécutés

sur les tables avec danses du ventre, des exclamations en sabir, émaillées de : *bono besef!* qui résonnèrent comme des hymnes d'allégresse. On eût dit que tout le bataillon était devenu subitement fou.

Les jours suivants s'étaient passés dans une activité fiévreuse, avec la confection savante du sac, les échanges d'effets, les restitutions d'armes, le souci de se faire beau pour épater les Parisiens et les Parisiennes ; puis c'était la réunion sur le port, les adieux du colonel, avec de sages recommandations de discipline et de sagesse ; et, enfin, l'embarquement pour Paris au milieu des ovations, des hourras et des fanfares. Au milieu des transports de cette joie débordante, Jacques restait tout attendri de ce coup de chance inouï, inespéré. Dans le train de

grande vitesse qui emportait le bataillon, le zouave penchait parfois sa tête à la portière, et regardait l'horizon dans la direction de Paris. Il lui semblait que, par là, le ciel était plus lumineux, comme éclairé par la lueur d'un immense et triomphal incendie ; et, dans la mélodie chantée par les roues du wagon, il croyait entendre les trilles de quelque cornet à piston enlevant un pas de quadrille, ou encore quelque valse lancinante et lascive comme celle par laquelle Charpentier a symbolisé, dans son poème de *Louise*, toutes les attirances perverses de la grande ville.

Et déjà, le paysage devenait plus familier, avec un aspect délicieusement banlieusard ; des petites maisons serrées les unes contre les autres, avec des parterres minia-

tures, des cabanes à lapins, et l'inévitable bassin avec rocher et jet, d'eau. Le cœur de Jacques Brionne palpait doucement, tandis qu'il respirait les effluves de l'air natal. Tout à coup, le train ralentit et stoppa :

— Nogent! Nogent! dirent les employés.

— À terre! les hommes, cria la voix du chef Appert, commandement répété par les officiers et les sous-officiers, tout le long du train :

... Tiens, on descend à Nogent! pensa Jacques, un peu surpris. Sans doute, veut-on nous faire parcourir la dernière étape à pied, pour nous réserver une belle entrée par les Boulevards, jusqu'au Château-d'Eau.

Ils sautèrent sur le quai dans une débandade générale, puis, les compagnies se

rangèrent, les hommes s'alignèrent, se numérotèrent, les clairons entamèrent la sonnerie : *Pan Pan l'Arbi*, et l'on rompit par quatre files à gauche. Ah! comme on marchait gaiement, la tête haute, le jarret tendu sur la route ensoleillée. La direction était bonne. Y avait « la goutte à boire là haut », non seulement la goutte, mais la coupe tout entière, le bidon de toutes les jouissances. *Travaja la moukère! Chouïa! Chouïa!* Des chansons martiales ou libertines couraient sur les lèvres. Comme le jour baissait, on approcha d'un fort aux murailles grises, à l'air triste, entouré de gazon pelé et roussi.

— Halte! cria le commandant.

On arrêta, on donna un coup d'épaule au sac contenant le fourbi, qui devenait

lourd, tandis que les hommes se disaient entre eux avec étonnement :

— Mais, où donc qu'est Paris ? C'est pas Paris !

— Non, dit le capitaine Blavier, c'est le fort de Vaujours. C'est là que le bataillon va tenir garnison.

Alors, sur un nouveau commandement, le bataillon s'engouffra sous la poterne, mais l'on ne riait plus. La désillusion était si grande, si grande ! Ce vieux fort isolé, dans la zone de l'Est, au milieu des champs en friche et des terres lépreuses, c'était cent fois plus lugubre que la ville de Tunis. Bon sang, de bon sang ! Ah ben, mon colon, si c'est ça Paris, t'en as une santé.

Et Brionne, ayant déposé son sac sur la planchette, dans la chambrée humide et

pleine d'ombre, s'assit sur le bord de son lit
et se mit a pleurer.

LE PORTRAIT



L E 82^E DRAGONS venait de rentrer à Commercy, après les manœuvres de l'Est. Charges contre le 20^e corps, le général Langlois voulant renouveler le coup du général Kessler par un mouvement tournant; service d'éclaireurs contre le 1^{er} corps, sous une pluie battante qui mouillait tout de même, malgré les affirmations optimistes du général de Négrier; défilé magistral, botte-à-botte, devant les tribunes de Béthény, avec la marche en bataille au galop, bien

en ligne, qui avait terminé la revue dans une apothéose, chacun, d'ailleurs, étant outrageusement tigré de boue et en prenant pour son grade, depuis la pointe des bottes jusqu'aux galons du képi, tout cela était très beau, mais un peu fatigant; et l'on n'était pas fâché de réintégrer la bonne petite garnison pour y reprendre le train-train de semaine, et y jouir des douceurs de la paix.

Les femmes surtout! Les femmes manquaient terriblement au programme depuis près de trois semaines qu'on chevauchait par monts et par vaux. Aussi, dès le premier soir du retour, les lieutenants de Simerel et Pomerieux, qui occupaient, quai de la Meuse, un petit pavillon meublé chez madame veuve Vaugiron, n'eurent-ils rien de plus pressé que de faire venir de Bar-le-

Duc, par dépêche, la grande Iza, la grosse Totote et la même Fanoche, pour déguster un joyeux dîner en compagnie de quelques camarades plutôt gais. On dansa, on chanta des pomponnettes et des scies militaires :

Comprends bien ça, lascar.
Si tu veux voir le Tsar,
Faut pas rester trop tard
Couché dans ton plumard.

Il y eut « la charge », avec les commandements réguliers, sut le ton de la théorie, commencée au pas, puis au trot, puis terminée au galop : « Chargez ! » avec le bruit des sabots imité par des coups de poing allongés sur la table qui finit par s'effondrer dans un vacarme effroyable de verrerie cassée et de vaisselle brisée. La grande Iza et

la même Fanoche exécutèrent la danse des poignards, tandis que Simerel jouait du cor de chasse, et que Pomerieux tapait sur un tambour de basque, en ponctuant sa mélodie de : « Yu ! Yu ! Yu ! » bien africains, mais stridents.

Bref, on s'amusa beaucoup. La propriétaire madame Vaugiron, s'amusa moins. Elle ne put, fermer l'œil de la nuit et, comme les fenêtres de sa maison étaient situées juste en face du petit pavillon qu'elle sous-louait dans le jardin, elle assista, à sa grande indignation, à toutes les phases de l'orgie organisée par cette soldatesque effrénée, et sur lesquelles je préfère jeter un voile.

Le lendemain matin, dès que ces demoiselles eurent remis le cap sur Bar-le-Duc, pour y reprendre le cours de leurs chères

études, madame veuve Vaugiron endossa sa robe de chambre de molleton vert, traversa le jardin, et vint déclarer aux deux lieutenants qu'elle leur avait loué les pavillons pour être habités de « façon bourgeoise ».

C'est bien difficile, pour des militaires, objecta Simerel.

— Mais, continua la veuve exaspérée, en se drapant dans sa robe de chambre comme dans un péplum, vous pourriez, au moins, l'habiter en bons pères de famille.

— Nous ne sommes pas pères de famille, riposta Pomerieux.

— Ce n'est pas une raison pour introduire chez moi des drôlesses et pour y exécuter des danses obscènes. Bref, je vous donne à tous les deux, huit jours pour dé-

guerpir, sinon j'aurai le regret de me plaindre à votre colonel.

Là dessus, madame Vaugiron sortit avec beaucoup de dignité. Les deux officiers se regardèrent. Évidemment, on aurait pu lutter.

Légalement, la propriétaire du meublé devait les prévenir, en cas d'expulsion, un mois à l'avance ; mais le colonel, comte de Labriolle, ne plaisantait pas sur les mœurs, et une plainte de « l'habitant » avec enquête, à Bar-le-Duc, ferait certainement un effet déplorable et pourrait influencer les notes de classement. Mieux valait céder ; cependant, on aurait bien voulu se venger de la vieille mégère. Tandis que Pomerieux fouillait Commercy, à la recherche d'un nouveau gîte, ce qui n'était pas commode,

tous les bons nids ayant été pris par les ménages, à l'arrivée du régiment, Simerel songeait aux représailles. Il avait un certain talent comme peintre; chaque année, ses toiles remportaient un très gentil succès d'amateur à l'exposition spéciale du concours hippique, et plusieurs de ses œuvres faisaient l'ornement de la salle d'honneur, au quartier de cavalerie.

Or, la veuve Vaugiron avait laissé un portrait d'elle dans le salon du pavillon. Elle était représentée en jupe de soie noire, assise de trois quarts sur un fauteuil et souriant le plus agréablement du monde; ce portrait, accroché juste en face de la porte, au-dessus du canapé de damas rouge, était le premier objet qui frappait la vue lorsqu'on pénétrait dans le salon.

Simerel décrocha le portrait et resta rêveur devant l'effigie de la vieille dame ; puis il monta la toile dans sa chambre, la plaça sur un chevalet, et se mit bravement à l'œuvre : il se garda bien de toucher à la figure, qui était d'une ressemblance frappante, mais il s'attaqua au costume. Bientôt, sous son pinceau, teinté de rose, la robe de soie brochée, sévère et digne avec ses incrustations de jais, disparut pour faire place à un petit corps potelé et grassouillet complètement nu.

...Nu comme un mur d'église,
Nu comme le discours d'un académicien.

Le corsage, en rentrant dans le néant, dévoila les splendeurs inattendues d'une

gorge marmoréenne, inconvenante, insolente.

La jupe, également, disparut, et les jambes, d'un galbe très pur, furent particulièrement soignées; Diane, la fière déesse, n'en montrait pas de plus belles lorsqu'elle arpentait les sombres forêts à la poursuite du cerf, en souvenir d'Actéon.

Quand ce fut fini, après deux jours d'un travail opiniâtre, *labor improbus omnia vincit*, Simerel montra l'œuvre au lieutenant Pomerieux qui bondit de joie à la vue de cette farce de rapin en délire. Mais tout à coup, il redevint sérieux :

— La vengeance n'est pas assez complète, dit-il; en somme, tu as donné à la vieille un corps divin. Si, loin d'être mécontente, elle allait se trouver prodigieuse-

ment flattée par cette révélation menteuse de charmes chimériques ? Qui sait ?... Si elle en profitait pour abuser plus tard de la crédulité de pauvres diables naïfs qui ne s'apercevraient de la différence que lorsqu'il serait trop tard. Vois-tu, grâce à ton tableau, la veuve Vaugiron, connaissant grâce à son costume, des joies délirantes et paradisiaques, qu'elle eût, sans toi, toujours ignorées ?

— Horreur ! s'écria Simerel, écoeuré par cette perspective. Mais que faire ?

— Il faudrait rendre le portrait assez ridicule pour qu'elle n'osât jamais s'en faire gloire.

— J'ai mon idée, s'écria l'officier-peintre.

Il se remit à l'œuvre, et bientôt le fauteuil disparut comme le corsage et la jupe, pour faire place à un superbe officier russe qu'on apercevait à peine, dissimulé comme il l'était par les chairs adipeuses de la bonne dame, assise sur ses genoux ; on distinguait seulement par-dessus l'épaule dodue une toque d'astrakan à aigrette, une manche de tunique verte enlaçant tendrement la taille épaisse, et une paire de bottes étincelantes qui mettaient en valeur les jambes nues avec lesquelles elles étaient mêlées dans un tendre enchevêtrement – symbole de l'alliance. Cela fait, le tableau fut raccroché à sa place habituelle, dans le salon, au-dessus du canapé de damas rouge. À l'heure de l'inventaire, les deux officiers eurent bien une petite émotion ; mais grâce aux rideaux

à moitié tirés la veuve ne s'aperçut pas de la métamorphose et, comme les ordonnances tenaient admirablement le petit pavillon dans un état d'étincelante propreté, elle ne refusa pas l'attestation que ses anciens locataires lui réclamaient, déclarant qu'ils laissaient le pavillon meublé absolument comme ils l'avaient reçu.

Sur la foi de l'immense écriteau qui se balançait à la porte, après le départ des officiers, plusieurs familles vinrent visiter, et madame Vaugiron s'empressa de leur ouvrir la porte du petit pavillon ; mais, dès les premiers pas risqués dans le salon, elles s'enfuirent épouvantées en lançant à l'inconsciente propriétaire des regards empreints d'une vertueuse indignation.

Voilà la sixième location qui se trouve ainsi manquée par une fuite éperdue des visiteurs, et la veuve Vaugiron ne comprend rien à ce qui lui arrive, car elle n'a pas encore eu l'idée de jeter les yeux sur son portrait.

Je ne sais à quelles extrémités la fureur pourra la pousser quand elle découvrira le pot-aux-roses, mais Simerel et Pomerieux espèrent bien que la farce pourra produire ses effets longtemps encore et qu'ensuite le pavillon sera tellement disqualifié que personne ne voudra plus l'habiter. En attendant, les deux amis dorment sur leurs deux oreilles dans leur nouvelle installation. En somme, qu'ont-ils à craindre ? N'ont-ils pas un papier reconnaissant qu'ils ont rendu le

pavillon meublé exactement dans l'état où ils l'avaient reçu ?

PLAGE FAMILIALE



CHEZ VOUS? JAMAIS! disait la jolie Georgette Bérard, à l'infortuné Froberville. Je serais suivie, dénoncée par quelque agence Tricoche, et à tout jamais compromise.

Et, de fait, madame Bérard était bien et dûment mariée, et son seigneur et maître, M. Bérard, était d'une jalousie terrible. La présence aussi fréquente que fastidieuse des beaux-parents, les obligations mondaines, le personnel des domestiques, et surtout la

voiture sans laquelle on ne pouvait sortir, créaient toutes sortes d'obstacles.

— Je n'arriverai à rien à Paris, pensait Froberville. Elle est trop bien gardée. Ah! si on pouvait la décider à un petit déplacement!

Et il fit remarquer à M. Bérard que la jeune femme était très pâle, que toutes ces fouilles du Métropolitain avaient vicié l'air de Paris; et il lui conseilla de faire respirer à sa femme l'air de la mer, ne fût-ce qu'une quinzaine de jours, ce que les Anglais appellent : *make a change*.

— *Make a change*, c'est très joli, répartit M. Bérard, mais je ne puis abandonner mes affaires. Vous savez bien que dès que je m'absente, rien ne va plus. Ma présence à Paris, est indispensable.

— Soit; mais vous pouvez bien laisser votre femme s'absenter deux semaines. Que diable, deux semaines, ce n'est pas une affaire, et vous ne sauriez être égoïste au point de compromettre sa santé! Quinze bains lui feraient un bien énorme; elle serait remise sur pied pour tout l'hiver.

On consulta le docteur qui, stylé par Froberville, conseilla vivement le changement d'air immédiat avec brise saline, et Bérard, dompté, partit installer sa femme au grand-hôtel de Houlgate, plage éminemment familiale, tandis que, de son côté, Froberville faisait ouvertement ses préparatifs de départ pour Aix-les-Bains, le même bon docteur lui ayant conseillé les eaux de Marlioz. Bérard vit que l'hôtel était bien tenu, correctement composé, que Georgette ne

manquerait de rien, et, rassuré, il repartit le lendemain pour Paris où l'appelaient ses échéances de fin d'août.

Bien entendu, Froberville, après s'être fait conduire à la gare de Paris-Lyon, mettait de là le cap sur la gare Saint-Lazare dans une autre voiture, et arrivait dans l'après-midi à Houlgate. Il se précipita au Casino et y trouva Georgette plus jolie que jamais, avec sa robe de linon vieux-bleu, incrustée de guipures maïs et sa grande capeline. Elle était installée sur une chaise, et, pour éviter à ses souliers de chevreau blanc l'humidité du sable, elle en avait placé une autre sous ses pieds. Froberville allait s'asseoir sur cette chaise dont la proximité lui semblait propice à une douce causerie, mais Georgette l'arrêta net, terrifiée :

— Oh! mon cher ami, pas si près! Ici, l'on est d'un rigorisme terrible et, si vous vous asseyez sur cette chaise, soyez sûr que le gardien de la plage, celui que l'on appelle le « père la Pudeur », viendrait vous prier de vous reculer.

— Diable! voilà une plage où l'on est bien collet monté; mais, au moins, vous pouvez me recevoir chez vous, à l'hôtel?

— Impossible, mon pauvre ami. Dès que la directrice de l'hôtel apprend la présence d'un étranger, elle vous envoie le petit chasseur avec le journal, une lettre, le programme du concert n'importe quoi; et, si le verrou est fermé, on vous prie poliment d'aller chercher un gîte ailleurs.

— Charmant! Et le soir?

— Le soir, après dix heures, on ne laisse plus entrer les étrangers ; or, il ne faut pas que vous habitiez l'hôtel pour qu'on n'accole pas nos deux noms.

— Vous m'aviez pourtant laissé espérer qu'une fois en dehors de Paris...

— Je ne demande pas mieux que d'être de parole, mais trouvez un moyen.

— Eh bien, ce soir, sur la plage, il fait très obscur ; on pourrait peut-être se promener et trouver une cabine propice ?

— Eh bien, je serai au salon de lecture à dix heures ; mais sauvez-vous, car il y a assez longtemps qu'on nous voit causer ensemble.

Froberville descendit visiter les cabines, en explorateur. Il en trouva une assez éloignée, qui paraissait lui convenir. Soulevant

le loquet, il aperçut une tenture de Perse à gros bouquets, un tapis et une chaise longue. Un véritable nid d'amour.

— Voilà mon affaire, pensa notre ami.

Il dîna de bon appétit sur la terrasse du restaurant, amusé par les vagues qui devenaient de plus en plus fortes, sous la poussée d'un vent d'ouest. Au large, la mer moutonnait avec de jolies crêtes d'écume. Il alluma un bon cigare ; la nuit était venue et la façade du Casino étincelait comme un château des *Mille et une Nuits*. À dix heures, Froberville entra dans le salon de lecture, où des familles se livraient aux douceurs de la correspondance sur le papier à en-tête du Casino, et Georgette, ayant vu son ami, déposait son journal illustré et sortait « sans en avoir l'air ». Ils montèrent sur la terrasse,

absolument obscure, tendrement enlacés, et Froberville murmura :

— Les cailloux sont trop durs pour vos petits pieds. Descendons en bas, sur le sable. J'ai découvert tantôt une coquette cabine toute capitonnée. Voulez-vous y venir avec moi ?

Georgette répondit, en rougissant, un « oui », à peine intelligible, mais Froberville l'entendit fort bien et entraîna sa compagne vers le petit nid. Hélas ! toutes les cabines étaient enlevées, en prévision de la grande marée et du vent menaçant ; on les avait placées en pleine lumière, devant le café du Casino. Il n'y avait plus qu'à reconduire madame Bérard jusqu'à la porte de son hôtel, et à la saluer respectueusement. Mais notre amoureux ne désespérait pas.

Le lendemain matin, ayant rencontré aux bains le capitaine Vermandoys, un joyeux luron, il lui dit en confidence :

— Cher ami, un petit renseignement. Quand on veut voir ici une femme qu'on aime, comment s'arrange-t-on ?

— Ici, sur cette plage familiale, impossible ; mais on peut prendre, avec correspondance à Cabourg, le petit chemin de fer Decauville et s'en aller à Salenelle, à vingt kilomètres d'Hougate.

— Merci, capitaine, vous me rendez un fier service.

Une heure après, Froberville et madame Bérard montaient dans le petit Decauville, en s'installant dans deux compartiments différents. Salenelle ne se compose que

d'une demi-douzaine de chalets dominant l'hôtel des Bains.

— Cette fois, nous touchons au port, s'écria Froberville triomphant. Dites que vous serez à moi, bien à moi !

— Mais oui, mon ami, puisque c'est convenu, répondit Georgette.

Le couple entra à l'hôtel et demanda une chambre.

— Est-ce pour le mois de septembre ? dit le patron, car à l'heure actuelle je n'ai plus rien.

— Oh ! il ne s'agit pas d'une location. Nous voudrions seulement une chambre pour nous laver les mains et nous reposer une petite heure avant de remonter dans le train.

Le patron prit un air pincé et répondit :

— Monsieur, je ne loue pas mes chambres à l'heure. Si vous voulez vous reposer et vous rafraîchir, voici la salle à manger, où l'on vous servira tout ce que vous voudrez.

— Eh bien, c'est entendu ; mais auparavant, nous allons faire un tour sur la falaise.

Un peu découragés, nos amoureux grimpent sur la falaise, comptant trouver peut-être quelque endroit écarté.

Où de s'aimer en paix l'on ait la liberté,

Et de fait, il y avait bien des plis de terrain où l'on pouvait relativement se dissimuler dans les hautes herbes... mais on était à chaque instant dérangé par un pêcheur emportant ses filets, par une bande d'Anglais excursionnistes, par un savant qui

herborisait. Un moment, profitant d'une accalmie, Froberville était devenu entreprenant, avec une main qui s'égarait, mais tout à coup il aperçut un petit potache qui, campé sur la crête opposée, les regardait en riant, et prenait un instantané.

Rouge de honte, Georgette se leva, et exaspérée, reprit le Decauville pour retourner à Houlgate. Là, rentrée dans sa chambre, elle écrivit :

« Mon pauvre ami,

« Ne m'en veuillez pas, mais ce supplice de Tantale ne saurait durer. Nous finirions, vous et moi, par commettre quelque folie, et, sur cette plage familiale, le scandale serait énorme. J'aime mieux m'en aller. Je prendrai le rapide de huit heures quinze, ce soir. »

Froberville boucla sa malle en hâte, régla sa note, et courut à la gare, où il retrouva Georgette qui montait en coupé.

— Avez-vous prévenu votre mari de votre retour ? demanda-t-il.

— Non, je n'y ai pas pensé.

— Parfait ! je vais lui télégraphier votre arrivée pour demain, sans préciser de train.

Quatre heures après, à Paris, Georgette descendait tranquillement rue du Cirque, dans la garçonnière de Froberville, et, après les tortures de la plage familiale, finissait enfin, par où il eût si été simple de commencer.

LES DEUX ROBES



TOUTE LA COLONIE mondaine et fêtards d'Aix-les-Bains était dans une agitation fébrile. Un incendie avait brûlé six maisons de pauvres paysans à Tresserves, sur les bords du lac du Bourget, et on allait donc enfin pouvoir s'amuser ! Non seulement on avait organisé dans le parc du Cercle une fête de charité où les belles dames vendaient des bouquets de cyclamens à cinq francs, et des baisers à un louis, l'un dans l'autre, – c'était donné ; une véri-

table occasion d'été – mais encore on préparait un grand bal dans la salle du théâtre de la Villa des Fleurs, avec buffet, accessoires de cotillons, lecture dans la main « à la Thèbes », et attractions multiples.

Quand la Paillardière débarqua à Aix, l'effervescence était à son comble. N'ayant trouvé de place ni à l'hôtel de l'Europe, ni à l'hôtel d'Aix, ni au Splendide-Hôtel, le petit Rambouillet du roi Georges, il se décida à se caser dans une chambre meublée de la rue de Chambéry, louée par une amie, mademoiselle Antonine, la grande première de la rue de la Paix. Celle-ci était littéralement débordée, beaucoup de ces dames ayant absolument voulu une robe inédite, une robe pas encore vue, pour le fameux bal de bien-

faisance qui devait avoir lieu le surlendemain.

— Ainsi voyez, dit Antonine, voilà madame Despèle qui est presque finie ; mais voici madame de Ferionne qui est bien en retard.

La Paillardière regarda deux mannequins qui se dressaient au milieu de l'atelier. L'un, grand, mince, élancé, représentait madame, Despèle ; l'autre, plus potelé, plus rebondi, personnifiait la jolie madame de Ferionne. Sur le mannequin mince était drapée une robe en mousseline de soie blanche, brodée de guirlandes d'argent ; le corsage allongé en pointe devant par un corselet, était déjà tout cabochonné de pierreries ; sur le mannequin dodu, il n'y avait, au contraire,

que quelques lais de mousseline bâtie et retenue avec des épingles.

Notre ami salua comiquement les deux mannequins représentant les deux dames qu'il connaissait fort bien, et dont l'éternelle rivalité faisait la joie de la galerie ; puis il demanda :

— Ces deux robes sont donc de même étoffe :

— Mais oui, monsieur, elles doivent être absolument pareilles. C'est toujours la même histoire. Madame de Ferionne, ayant vu chez nous le projet de robe de madame Despèle, a voulu immédiatement avoir la semblable. Madame Despèle est furieuse, mais, que voulez-vous ? madame de Ferionne est également une bonne cliente à ménager. Bref, j'ai promis de passer la nuit

et de livrer les deux robes demain soir, deux heures avant le bal, mais ce sera un véritable tour de force.

Là-dessus, la Paillardière, sans doute en souvenir d'un passé tendre, voulut attirer à lui Antonine ; il venait de faire treize heures de chemin de fer, et, comme l'a dit le poète Marot :

La trépidation excitante des trains

Vous glisse des désirs dans la moelle des reins.

Mais Antonine lui fit comprendre qu'à la veille du bal de bienfaisance elle n'avait pas le temps de s'attarder à la bagatelle, et, non sans un petit soupir de regret – ça avait été si bon jadis ! – elle mit l'amoureux à la porte du magasin.

— Bah! se dit philosophiquement la Paillardière, à Aix-les-Bains, c'est bien le cas de dire : « Une de perdue, dix de retrouvées! »

Il rentra donc sagement dans sa chambre, endossa le complet de flanelle blanche complété par la ceinture de soie noire qui remplace le gilet, puis après s'être muni de l'éventail en papier et du parasol de soie grise sans lequel on ne saurait sortir dans cette bonne Savoie, il partit déambuler sous les grands platanes de la route de Marlioz, histoire de gagner son déjeuner. Il n'avait pas fait cent mètres qu'il rencontrait madame Despèle qui revenait légère, de sa pulvérisation matinale.

— Comment, vous ici! Depuis quand, et où êtes-vous descendu?

— Je suis arrivé ce matin, chère madame, à six heures ; mais je n'ai pu trouver de place que chez une petite amie à moi, chez Antonine, rue de Chambéry.

— Antonine ! mais c'est ma couturière.

— Je sais bien. J'ai même eu l'honneur de présenter mes hommages à votre mannequin revêtu de la robe de bal enguirlandée d'argent que vous porterez au bal de samedi.

— Ah ! vous avez vu ma robe ; n'est-ce pas qu'elle est jolie ?

— Elle est merveilleuse ; mais ce qui va, je le crains, diminuer un peu votre triomphe, c'est que madame de Ferionne s'est commandé exactement la pareille.

Et alors il raconta son salut au deuxième mannequin, l'étoffe à peine épin-

glée et drapée, la promesse d'Antonine de passer la nuit pour arriver, quand même, à l'achèvement du chef-d'œuvre.

Madame Despèle écoutait, exaspérée de cette nouvelle incartade de sa rivale.

— Et, demanda-t-elle — si Antonine ne passait pas la nuit à travailler ?

— Évidemment, au point où elle en est, la robe de madame de Ferionne ne serait pas prête.

— Oh! je vous en prie, mon petit la Paillardière, sauvez-moi, faites cela pour une vieille amie, qui vous en aura une éternelle gratitude. Vous m'avez dit que cette Antonine était ou avait été votre amie. Occupez-la cette nuit; empêchez la première de travailler; elle sait bien qu'avec vous elle n'y perdra rien — au contraire!

La Paillardière riait de cette petite rosserie féminine, immorale au fond, mais si gentiment présentée.

— Écoutez, madame, lui dit-il, Antonine est, en effet, une ancienne amie; nos deux chambres sont voisines... je ne peux évidemment rien vous promettre, mais je ferai de mon mieux; et, même si je ne réussis pas, je pourrai toujours faire perdre du temps.

— Bah! est-ce qu'on vous résiste à vous! Tenez, je suis sûre du succès. Merci, merci, et encore merci! Adieu... et bonne nuit!

Là-dessus, madame Despèle s'en alla triomphante. À bon chat, bon rat! Elle était si contente qu'elle ne put s'empêcher de conter l'aventure. À la musique, l'histoire courut de bouche en bouche, tant et tant

qu'elle finit par arriver aux oreilles de madame de Ferionne.

Un de ses vieux adorateurs, le général Rubas, accourut et, se laissant tomber sur la chaise où madame de Ferionne étalait, devant elle, ses menus ouvrages de broderie, il lui dit, haletant :

— Vous n'aurez pas votre robe, demain !

— Rassurez-vous, Antonine m'a absolument promis de passer la nuit.

— Oui, mais on lui a jeté dans les jambes, si j'ose m'exprimer ainsi, le beau et riche la Paillardière, qui a loué une chambre meublée dans la maison, et qui a juré à madame Despèle qu'il empêcherait la couturière de tenir sa promesse.

Madame de Ferionne resta atterrée devant ce coup imprévu. Allait-elle donc, cette

fois, perdre la partie ? Elle resta longtemps pensive, tandis que l'orchestre de Luigini faisait entendre ses mélodies wagnériennes ; et, comme le vieux Rubas, en dépit de ses soixante-dix ans – on l'appelait Rubas du Rempart – lui proposait galamment de provoquer la Paillardière et de se battre avec lui, la nuit, au sabre, à la lumière des falots, elle haussa les épaules, l'envoya promener et rentra à petits pas à la villa Graziella.

Là, elle s'enferma et fit dire qu'elle n'y était pour personne.

À minuit seulement elle faisait une radieuse apparition dans le salon de jeu. Jamais elle n'avait été si jolie ; elle passa, répandant derrière elle comme un sillage d'odeurs capiteuses, et se dirigea vers une table où la Paillardière était en train de

tailler une banque, en gagnant tout ce qu'il voulait.

Elle lui mit sa main gantée sur l'épaule, et se penchant tout près de lui, le grisant d'effluves magnétiques, elle lui dit tendrement à l'oreille :

— Venez, j'ai à vous parler. La Paillardière tressaillit comme s'il eût reçu une décharge électrique, puis, d'une voix qui tremblait un peu, il cria au croupier :

— Il y a une suite. Et, sans souci de la consternation des pontes, il ramassa ses plaques et suivit madame de Ferionne.

Bras dessus bras dessous, tendrement enlacé, le couple glorieux remonta vers la villa Graziella, dans un beau rayon de Phébé la blonde, et longtemps, bien longtemps, on vit les fenêtres de la villa flamboyer sur la

montagne comme un phare, ayant en pendant les fenêtres d'Antonine qui, elles aussi, restèrent allumées jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit.

La Paillardière a juré ses grands dieux que la couturière était une vertu... Et madame de Ferionne a eu sa robe.

LA BONNE COMTESSE



C'ÉTAIT L'HEURE du bain à Étretat. Assis sur des pliants, étagés sur les galets, formant des groupes sympathiques, les spectateurs, lorgnette en main, assistaient à la reprise de cette vieille pièce estivale toujours intéressante, qui consiste dans l'entrée en mer d'une jolie femme, et dans sa sortie, quelques minutes après, en Vénus Amphitrite, rappelant la déesse.

... fille de l'onde amère

Qui fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Il y avait des clownesses qui faisaient des culbutes drôles au haut du tremplin, des familles qui dansaient en rond, de grands Anglais glabres et roux, taillés en horseguards qui triomphaient, debout sur le radeau, avec des effets de torse, des enfants terrifiés que le maître baigneur berçait sur sa vareuse rouge, déteinte, avec des tons violacés. Et le soleil inondait tout cela, baignant choses et gens dans une lumière blonde, piquant des étincelles d'argent sur la crête des petites vagues qui déferlaient, pas méchantes, éclaboussant tant de gaieté et de joie.

Là-haut, tout près du grand escalier montant à la terrasse du Casino, trônait la

comtesse de Palangridaine, dans une espèce de cabine transformée en salon, avec tentures de Perse, à gros bouquets, miroir de Venise, table à ouvrage, etc. Avec ses cheveux blancs ondés, son visage bienveillant, ses douillettes larges, sans taille, et coupées dans de belles étoffes de couleur sombre, c'était la plus adorable vieille qu'on pût rêver, bonne, conciliante, répandant autour d'elle comme une sérénité. Il y avait toujours autour de cette cabine une véritable cour, et, y être admis concédait un brevet de chic et d'élégance très recherché. On eût dit, chaque matin, que la fête des flots se donnait en son honneur, et, il aurait certainement manqué quelque chose si, vers onze heures, l'on n'avait pas vu arriver son duc

attelé de deux magnifiques steppeurs gris qu'elle conduisait elle-même.

Tout à coup, au milieu du cercle, on vit accourir en bombe le grand Maxence qui, rejetant son feutre blanc en arrière, s'écria :

— Vous ne savez pas la nouvelle ! Mademoiselle Laguimare est dans nos murs.

— Andrée Laguimare ?

— Parfaitement.

— Je ne vois pas en quoi nous pouvons nous intéresser beaucoup au retour de mademoiselle Laguimare à Étretat, dit la comtesse avec un sourire attristé. Elle y a fait beaucoup parler d'elle ; elle y a eu des aventures tapageuses – un peu trop d'aventures – et a toujours donné ici le plus mauvais exemple.

— Mais, continua Maxence, il y a du nouveau, beaucoup de nouveau. M. de Tresmes, qui l'avait enlevée au tennis, l'an dernier, et l'avait emmenée dans son automobile, telle qu'elle était, en taille, avec sa jupe de cretonne et sa capeline de paille enguirlandée de roses, eh bien, M. de Tresmes l'a épousée après trois mois d'escapades au Havre, avec bordées sur Trouville, Villers, Houlgate, Cabourg et Lion-sur-Mer. Et maintenant, mademoiselle Laguimare est devenue bel et bien madame la baronne de Tresmes !

Il y eut une explosion de cris d'étonnement, et Maxence se cambra, très fier de l'effet produit. La nouvelle circulait de bouche en bouche, et le cercle se faisait de plus en plus dense autour de la cabine

Palangridaine. Du coup, l'on ne regardait plus la mer ni les exploits nautiques des beaux Anglais roux ; mais il faut reconnaître que la baronne de Tresmes n'avait pas une bonne galerie : les lèvres étaient pincées, et esquissaient les moues les plus sévères.

— Eh bien, commença une grosse maman, il faut avouer que cette baronne, puisque baronne il y a, possède un fameux toupet. Oser revenir à Étretat, parmi nous, après un pareil scandale ! C'est un défi jeté à la morale publique.

— Vous souvenez-vous, appuya une petite blonde pâle, femme d'un avocat célèbre, vous souvenez-vous de sa tenue à nos bals du Casino ? Elle avait une certaine façon de bostonner, en se frôlant littéralement contre son danseur. Un soir elle avait dansé une ha-

banera d'une manière si lascive, si inconvenante, que M. Laguéprière, notre digne chef d'orchestre, avait préféré arrêter net ses musiciens.

— Et pendant les entr'actes, elle s'en allait bras dessus bras dessous, avec son cavalier, arpenter à grands pas la digue; elle avait les bras nus, les cheveux épars et fumait des cigarettes comme un vieux gabier. C'était écœurant, ma parole d'honneur!

— Et au tennis, ce tennis d'où elle se fit enlever comme une fille, avait-elle des attitudes assez provocantes! Avec son jersey blanc qui moulait ses formes rebondies, sa gorge insolente qui pointait sous le tissu souple, et ses hanches moulées dans une jupe de flanelle très courte et très collante, à la croire nue! Oui, madame, chacune de

ses attitudes, en lançant son coup de raquette, était étudiée en vue de l'effet de séduction à produire. On eût dit qu'elle faisait des grâces, en dansant un ballet.

— Et ce qu'il y avait, de plus épouvantable, appuya la grosse maman, c'est qu'il n'y en avait que pour elle. Elle accaparait tous les jeunes gens, même tous les vieux messieurs émoustillés par son mauvais genre; et tandis qu'elle dégageait cette attraction sadique, nos pauvres filles, si chastes et si pures, si bien élevées, restaient à se morfondre sur leurs banquettes. Nous perdions le fruit des sacrifices de toilette, faits en vue du bain de mer; les pauvrettes rentraient à Paris sans avoir trouvé un époux, et menacées de coiffer sainte Catherine, et cette traînée de Laguimare, après

avoir couru les plages, s'être galvaudée dans tous les hôtels de la côte, finissait baronne de Tresmes. C'est révoltant !

— C'est une infamie ! C'est une injustice sociale qu'il nous appartient de réparer ! Nous devons cette revanche à la vertu.

Et les récriminations envieuses, jalouses, les propos venimeux, les insinuations perfides montaient dans un bruissement qui se mêlait à celui des lames dans un fracas haineux. Pendant, cette tempête, madame de Palangridaine écoutait, calme, impassible, sa jolie tête de vieille appuyée sur sa main potelée chargée de bagues. Assise dans son fauteuil, du haut de sa cabine qui dominait la foule étagée à ses pieds sur les gradins de galets, elle semblait un juge im-

partial et vénérable qui aurait présidé un débat.

Et tout à coup, la baronne de Tresmes apparut dans un rayon de soleil, au haut de l'escalier, qu'elle descendait appuyée au bras de son mari. Elle était vêtue d'une robe en mousseline de soie crème recouverte d'un pardessus de dentelle ajourée d'un ruban rose. Sa tête émergeait d'une ruche de tulle diaphane fermée par des ferrets, qui caressait son visage comme les ailes d'un gros papillon blanc et, sur ses cheveux blonds vagués avec des reflets d'or bruni, était campé, un peu sur l'oreille, un grand chapeau de paille relevé de côté par des plumes blanches. De son côté, de Tresmes, tout de blanc vêtu, semblait, avec sa haute taille et sa barbe fleurie, quelque chevalier

de féerie. Ils étaient tous deux très beaux, très amoureux, et dans leurs yeux, on lisait les radiations des infinies tendresses et la griserie des ivresses partagées.

Madame de Palangridaine regarda un instant ce couple harmonieux, triomphant dans toute la splendeur de cette éclatante matinée d'été, et, attendrie par tant de jeunesse et tant de grâce, elle dit simplement, en contemplant Andrée qui s'arrêtait un peu hésitante :

— On ne peut pourtant pas attendre, pour l'accueillir qu'elle ait trompé son mari !

Alors, à la surprise générale, se levant de son fauteuil, la comtesse s'avança au-devant de la jeune femme, avec son bon sourire rassurant et protecteur, elle qui ne se dérangeait pour personne. D'une voix très

douce, elle lui souhaita la bienvenue à Étretat, tandis que de Tresmes, éperdu, pénétré de reconnaissance, embrassait respectueusement la main de la bonne comtesse; et devant cette marque de haut patronage, les haines s'éteignirent, les bouches redevenaient sympathiques, les regards s'adoucissaient, et ce fut dans un brouhaha de félicitations et de protestations amicales qu'Andrée s'assit à la plus belle place dans le cercle Palangridaine.

LES DEUX PRINCIPES



LA PARTIE avait duré si tard à la Villa-des-Fleurs, avant le dîner, que Saint-Créquy n'eut pas le temps de rentrer chez lui pour endosser le smoking qui est absolument protocolaire, à Aix-les-Bains, si l'on veut se distinguer des petits joueurs et des négociants de Chambéry. Avec quelle joie l'on entend la sonnette agitée par le petit groom et qui les avertit que l'heure a sonné pour eux de reprendre le train. Parfois, par plaisanterie, Saint-Créquy avait agité la

bienheureuse sonnette bien avant l'heure, en criant a pleins poumons : « Messieurs les voyageurs chambérichons, en voiture ! » Mais, pour se permettre ces facéties, il faut être en cravate blanche, avec le gros bouquet d'œillets blancs et de cyclamens piqué sur le revers moiré.

Donc, ce soir-là, lui aussi, il serait déguisé en négociant. Il en fut quitte pour dîner dans un coin un peu sombre du jardin, à une table écartée, où son complet de flanelle blanche rayée de bleu serait moins remarqué ; puis, après avoir fumé un bon cigare et regardé le petit ballet assez gracieux du théâtre dressé dans le parc même, il hésita longtemps entre la paresse de retourner s'habiller à l'hôtel et la tentation de tailler une jolie banque rasoir dans les salons.

La béatitude de la digestion aidant, il renonça décidément à tout changement de tenue, et, par conséquent, à tout retour aux tables de jeux, ce qui était impossible avec une tenue aussi relâchée ; et, tout bien réfléchi, il décida, qu'il remonterait directement à la Villa Hortensia sur la côte, pour retrouver sa vieille amie Hortense Terneuil. Évidemment elle n'était plus ce qui s'appelle de la première jeunesse. Le « glas de la trentaine », comme a dit cet impertinent Musset, avait sonné pour elle depuis pas mal d'années. Mais quelle science dans la manière de s'habiller ! Quelle intuition exacte de ce qui pouvait lui aller, adoucir un contour ou dissimuler un soupçon de ride, et quel art merveilleux dans l'exhibition de

ce qui était resté très joli, la taille souple, les dents éblouissantes, et les cheveux rutilants.

Telle qu'elle était, dans l'épanouissement complet de son automne, elle restait cent fois plus désirable que bien des petites jeunes, un bel instrument d'amour, et le plus beau livre de volupté qu'on pût lire. De plus, elle appartenait à cette génération de courtisanes élevées d'après les manières de la grande époque, qui savent causer, recevoir, tourner un billet ou apprécier un bibelot ancien, espèce qui devient de plus en plus rare, parmi les soupeuses de la Villa-des-Fleurs.

Saint-Créquy songeait à tout cela, en gravissant la côte, et il se disait qu'Hortense allait être tout heureuse en le voyant arriver de si bonne heure. Toute une bonne soirée à

passer ensemble ; car souvent, quand la partie avait été chaude, il ne rentrait à la Villa Hortensia qu'aux heures les plus avancées de la nuit, et c'était d'autant plus dur que jamais Hortense n'avait consenti à lui laisser passer la nuit entière avec elle. C'était chez elle une question de principe absolue. Elle affirmait qu'à deux on dormait mal, on dépoétisait l'amour ; mais, au fond, la vraie raison, c'est qu'elle ne voulait pas se montrer à son amant au grand jour, dans le désarroi résultant d'une nuit voluptueuse. Il lui fallait la lumière propice de l'électricité tamisée par des dentelles roses, répandant une lueur discrète dans l'alcôve fanfreluchée ; et comme, en ce moment de l'année, le soleil se lève encore à des heures absurdes, il en résultait que Saint-Créquy, quoi

qu'il en eût, était obligé de regagner son hôtel, en pleine nuit, avec la tête vide et les jambes molles, alors qu'il eût été si heureux de profiter d'un bon sommeil réparateur, dans le lit immense, jusqu'au lendemain matin.

Il sortit de sa poche la petite clef de la villa dont il était le légitime propriétaire, monta un escalier en spirale, et, arrivé au premier, soulevant une portière, il aperçut Hortense qui l'attendait. Elle lisait, couchée, les bras nus, les seins bien serrés dans une chemise à entre-deux de Bruges, les cheveux artistement étagés sur le front. Elle poussa un cri de joie en apercevant son ami :

— Déjà! Ah! que tu es gentil! Mais, chéri, pourquoi ce costume de gymnasiarque?

— Parce que la partie s'est prolongée très tard, que je n'ai pas eu le temps de m'habiller avant le dîner, ni le cœur de m'habiller après.

Il se pencha sur le lit pour embrasser tendrement Hortense; mais, dans ce mouvement, la poche du veston de flanelle s'entrebâilla, et une lettre tomba sur le couvre-pied de dentelle. L'enveloppe était très parfumée, venait de Trouville, avec sur l'enveloppe une écriture féminine, et, au verso, un petit chien qui tirait une belle langue rouge.

Hortense prit l'enveloppe, la tourna, la flaira; puis, elle demanda, un peu pâle :

— Qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

— Celle d'un camarade qui m'écrit de Trouville des potins sur les courses. Elle n'a aucune importance.

— Alors, laisse-moi la lire ?

— Impossible. Tu connais mes principes là-dessus... D'ailleurs, il y a une histoire de femme mariée dont le nom est cité en toutes lettres, et c'est un secret qui ne m'appartient pas.

Saint-Créquy parlait rapidement, la bouche sèche, très inquiet. Avait-il été assez bête, assez imprudent, de conserver son veston de jour ! La lettre était de Bobette Brohan – un caprice sans lendemain – et si Hortense la lisait, tout était perdu, car les phrases ne laissaient point de doute sur l'infidélité commise.

Il étendit la main, en disant avec autorité :

— Allons, n'insiste pas, rends-moi ma lettre.

Mais Hortense s'était dressée sur son lit, et, très grave, disait :

— Écoute. Je t'ai donné toute ma vie, et tu sais comme j'ai pris au sérieux notre liaison, supprimant tout ce qui n'était pas toi ; j'ai le pressentiment, peut-être absurde, que cette lettre vient d'une vilaine femme. Si tu ne me la laisses pas lire, ma confiance, ma chère confiance en toi sera à tout jamais ébranlée et notre bonheur sera mort. Donc, si tu es innocent, si la lettre ne contient rien qui puisse me faire de la peine, eh bien, laisse-moi lire.

Saint-Créquy était désespéré. Il voyait, dans toute éventualité, la rupture de quelque chose de très bon. S'il donnait la lettre, c'était la fin de tout, la certitude de la trahison ; et s'il ne la donnait pas, c'était l'aveu de la culpabilité. Il cherchait, il cherchait, regardant le chiffon de papier accusateur qu'il eût tant voulu ravoïr, demandant à son imagination inventive une ruse quelconque pour se tirer d'affaire... Tout à coup, il reprit son calme, et, très maître de lui, il dit de sa voix la plus douce :

— Je te l'ai déclaré, Hortense, c'est, chez moi, une question de principe. J'estime et estimerai toujours que deux amants ne doivent pas lire leurs lettres, et ce système d'indiscrétion, même autorisé, peut avoir pour les tiers toutes sortes d'inconvénients.

Cependant, puisque c'est la seule façon de te prouver mon innocence, je consens à te laisser lire le billet que tu tiens, mais à une condition.

— Laquelle, dis vite, laquelle ?

— C'est qu'à ton tour, tu me sacrifieras un de tes principes immuables. Je suis en tenue de jour ; donc, je puis sortir de chez toi, demain matin, sans attirer l'attention, comme si j'étais en smoking ; et, par conséquent, sans qu'il y ait aucun scandale. Laisse-moi rester cette nuit, toute cette nuit, comme je te l'ai si souvent demandé... et je te permets de lire immédiatement la lettre, donnant, donnant.

Ce fut au tour d'Hortense d'être atrocement perplexe. D'un côté, elle brûlait de savoir le contenu du billet ; d'un autre côté,

elle craignait de se montrer à son ami sous la lumière crue, implacable du soleil, après les fatigues inévitables d'une nuit d'amour qui serait d'autant plus fougueuse après le raccommodement. Et si, en la voyant ainsi, démaquillée, décoiffée, « nature », il allait ne plus l'aimer, la trouver fanée et vieille ? À cette idée, elle se sentit comme un frisson. Et, d'ailleurs, puisque Saint-Créquy permettait, puisqu'il ne tenait qu'à elle de savoir, c'est que, sans doute, la lettre n'était pas accusatrice, alors, alors ?...

Elle hésita longtemps, tournant et retournant le billet dans ses doigts crispés ; puis, soudain, elle alluma l'enveloppe à la flamme d'une bougie, et la jeta toute flamboyant dans la cheminée, en disant gaiement :

— Tiens, je ne veux rien savoir, et, comme chante Zerline dans *Don Juan* :

Ah ! laissons ces tristes choses,
Faisons la paix, mes amours.

Très attendrie, elle lui ouvrit ses bras, tout grands, ses beaux bras potelés, en pleine maturité automnale, et Saint-Créquy, tout tremblant encore au souvenir du danger couru – et pour qui, pour une Bobette ! – sentit qu’il n’avait jamais autant aimé sa maîtresse, tandis qu’Hortense disait entre deux étreintes :

— Mais tu t’en iras comme d’habitude, avant le jour, n’est-ce pas, chéri, c’est promis, c’est bien promis ?

VOIR NAPLES... ET MOURIR!



MONSIEUR, me dit Vertuchat, l'Exposition a du bon, beaucoup de bon. Ainsi, sans elle, ma femme n'aurait jamais vu Naples, ni le Vésuve, et alors peut-être n'aurais-je jamais été père de famille.

— Excusez-moi, monsieur, mais je ne vois pas bien le rapport entre les éruptions du Vésuve et votre paternité.

— Attendez ; il faut vous dire que je suis marié depuis cinq ans avec Éveline, et que nous habitons Lille, jolie ville sur la Deûle,

deux cent cinquante kilomètres de Paris, place de guerre de première classe, sept cent trente-deux mille habitants, théâtre, cafés-chantants, enfin séjour fort agréable. Eh bien ! Éveline ne s'y plaisait pas ; elle n'y vibrerait pas. Elle est de Pamiers (Ariège), vous comprenez, c'est une brune, au teint chaud, avec tout le Midi dans le regard et dans les hanches. Alors, mon département du Nord ne lui disait rien. Je passe pourtant pour un vigoureux gaillard, assez expert aux joutes de l'amour, comme on dit à Lille. Cependant, monsieur, j'avais dans les bras un bloc de marbre.

— Hé, hé ! ça ne devait pas être, désagréable !

— Oui, au physique, ça a des avantages, mais au moral c'est désastreux. La froideur

se gagne insensiblement et, malgré les meilleures intentions du monde, tout enthousiasme finit par retomber. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Parfois je risquais quelques plaintes sur ce sujet scabreux, et Éveline me répondait : « Que veux-tu, Antoine – je m'appelle Antoine – ici le ciel est gris, j'ai la fumée des usines; moi il me faut du ciel bleu, du soleil : Ah! voir Naples et mourir... dans tes bras ! »

« Le voyage de Naples, bigre!... Vous savez, quand on est dans les affaires, c'est une grosse dépense. Enfin, au lieu de l'Italie, je m'étais décidé à lui offrir un séjour à Paris pendant l'Exposition. Paris, c'est un peu le Midi par rapport à Lille; et puis je me disais que je lui montrerais les produits des pavillons turcs, espagnols, italiens, algériens

même; toutes ces boîtes du Trocadéro, sacrebleu, c'était le Midi, même le Midi un quart, et je comptais sur l'influence de ces lascives danses du ventre pour dégeler Éveline.

« Celle-ci regardait avec son œil impassible et rond ces trémoussements, ces déhanchements, tous ces joyeux nombrils qui envoyaient dans l'air, les ceintures de sequins, avec un bruit métalliques et tintinnabulant. Et je me souvenais de l'air que chantait Dupuis dans *Niniche*, lorsqu'il massait une grosse dame pour la faire maigrir :

Je la frottais rude et ferme
 À lui faire rougir l'épiderme.
 C'était sur moi que ça faisait
 Le plus d'effet !

« Oui, monsieur, ces danses orientales qui ne produisaient aucun effet à Éveline me mettaient, moi, dans un état d'excitation extraordinaire. À Lille, nous n'avions rien de semblable au café-chantant de la rue Esquermoise; mais hélas, mes transports n'étaient pas partagés. Le marbre, toujours le marbre, avec l'œil impassible et rond dans lequel ne passait aucune lueur. Ah! monsieur, vous ne pouvez pas vous imaginer un supplice pareil. Et ma femme me disait toujours : « Voir Naples et mourir ! » Lorsqu'au commencement de juin, ma bonne fortune m'amena, un soir, avenue de Suffren, devant le Maréorama.

« — Est-ce que tu as le mal de mer, demandai-je à Éveline ?

« — Tu sais bien que non, me répondit-elle avec un sourire figé, et avec un ton si méprisant, si ironique que tous les gens qui étaient devant le guichet de la buraliste se retournèrent, en riant, pour me regarder avec une certaine commisération.

Évidemment ils avaient compris autre chose, mais que m'importait ! Nous montons un escalier, et, arrivés au haut du palier, nous nous trouvons sur le pont d'un véritable paquebot, avec voiles, mâts, cordages, pavillon, bastingages, et un beau capitaine à casquette galonnée, et décoré de la Légion d'honneur.

« Sur ses indications, nous nous installons aux meilleures places sur la passerelle, la sirène fait entendre son joyeux sifflement et nous voilà partis. Un léger mouvement de

tangage et de roulis, mais si doux, si harmonieux, que l'on se serait cru bercé dans un hamac. Le panorama se déroule à gauche et à droite devant nous, ou plutôt, me disait le capitaine, à bâbord et à tribord, et Venise nous apparaissait toute ensoleillée, avec sa place Saint-Marc, son palais des Doges, le Lido entre les bouches de l'Isonzo et du Pô. C'était magnifique.

« — Hein, est-ce beau ? m'écriai-je, est-ce-beau ?

« — Oui, me dit Éveline avec des yeux qui me semblèrent moins atones que d'habitude, et tu sais, pas le moindre mal de mer.

« C'était sans doute le ciel de l'Italie qui commençait à produire son effet. Cependant le jour baissait peu à peu. Le ciel pas-

sait par toutes les nuances du rose, du violet, du lilas, pour aboutir à une teinte de rêve; la mer semblait vert tendre et, avec un brouillard lointain qui estompait la ligne d'horizon dans une espèce d'ouate grise, nous voguions doucement, dans une paix profonde, aux sons d'un orchestre lointain qui jouait la valse bleue. Un moment divin!

« Mais tout à coup, l'aurore se leva sur notre gauche, d'abord indécise et vague comme une lueur de pourpre qui pointait; puis le soleil apparut, éblouissant, radieux, triomphal, comme si la nature s'éveillait sous un coup de baguette magique, inondant de ses rayons les flots argentés, et y piquant comme des étincelles.

« — Le Vésuve s'écria le capitaine.

« Du coup, Éveline tressauta comme si elle avait reçu une commotion électrique, et se dressa toute droite sur la passerelle. C'était bien le Vésuve qui lançait là-bas son panache de fumée vers la chaîne des Apennins. En face, l'île de Capri, et Naples apparut dans une glace, entre les caps de Misène et de Minerve. À gauche, les ondulations des collines du Pausilippe, Saint-Erino et Antignano se profilaient sur le ciel bleu-turquoise ; à droite, de jolies villas, tout ensoleillées, avec leurs balcons, leurs lauriers-roses et leurs toits à l'italienne, s'étagaient depuis le pont de la Madeleine jusqu'à Portici. Parallèlement au rivage, la rue de Santa-Lucia et le quai de la Chiaja étalaient au milieu des arbres de la Villa-Reale ses palais merveilleux, ornés de pelouses et de

statues. L'orchestre avait entamé une tarentelle, pleine de rythme, de mouvement, d'entrain, scandée par le bruissement à grelots des tambourins ; on eût dit des amoureux, entraînés la main dans la main par une joyeuse sarabande, et échangeant des baisers entre deux menées, lorsqu'un ralentissant de la ronde permettait un furtif rapprochement des lèvres avides. Et alors je compris les paroles enthousiastes : *Vedi Napoli e po mori!*

« Éveline battait des mains en regardant avec des yeux étranges, fous, plus grands que nature. Et, comme notre paquebot continuait à glisser, dépassant le Môle et le quai de la Strada, ma femme me dit en me serrant la main à la briser :

« — Il est tard. Si l'on rentrait à l'hôtel !

« Et nous sommes rentrés à l'hôtel, monsieur ; Éveline envoyait à la volée à travers la chambre son chapeau, son boléro, son corset, ses jupes, ses jarretelles ; jamais je ne l'avais vue ainsi, car d'habitude elle était l'ordre même et pliait soigneusement ses effets sur le dos du fauteuil. Elle souffla la bougie, et dans l'ombre j'entendais sa voix qui répétait comme un murmure d'amour : « Voir Naples et mourir... et mourir... et mourir ! »

« Seulement, ces jours-ci, en rougissant, Éveline m'a dit :

« — Ah, tu sais, mon ami, il y a un mois, au Maréorama, quand je t'avais soutenu que je n'avais pas le mal de mer.

« — Oui, eh bien !

« — Eh bien, je m'étais trompé. Je l'ai en plein.

«... Et voilà comment je vais être enfin père de famille. Vous voyez bien que l'Exposition a du bon. Si l'année prochaine, vous passez par Lille, venez nous voir. Je vous montrerai le petit. Je l'appellerai Jean-Bart.

LE PÉRIL JAUNE



Tous les soirs, à neuf heures, Jacques de Cratère quittait sa femme Arlette, et sous le prétexte que celle-ci avait horreur du cigare dans les appartements, il s'en allait fumer sur les boulevards, jusqu'à onze heures, moment où il réintégrait le domicile conjugal.

Il allumait le cigare, il prenait même – si l'on veut – la direction du boulevard – il y a tant de chemins qui conduisent au boulevard! mais la vérité m'oblige à dire

qu'il s'arrêtait à mi-route, rue d'Aguesseau, chez une jeune veuve, Diane Jauzelle. Diane était la meilleure amie d'Arlette qui l'avait connue au couvent; elle était aussi blonde que madame de Cratère était brune, et d'une beauté tellement radieuse, tellement fulgurante que, dès qu'elle arrivait dans un salon, avec son casque d'or, il n'y avait plus d'hommages que pour elle. Arlette l'avait surnommée en riant : le péril jaune.

Elle savait fort bien que Jacques allait tous les soirs passer une heure avec Diane. Toute autre en eût pris ombrage; mais elle avait une confiance absolue en la loyauté de son amie, femme à principes, incapable de se donner ainsi en une heure à la galopade, sur le coin d'un canapé. Et voici, au contraire, ce qui se passait :

Jacques, après avoir fumé un cigare qu'il choisissait à dessein très petit, arrivait chez Diane vers les neuf heures un quart. Il trouvait la belle blonde, sanglée, corsetée, correctement vêtue de quelque élégante robe du soir, en mousseline plissée avec incrustations de Cluny, ou en tulle pailleté d'or, ou une autre étoffe très délicate, très fragile, avec une foule de complications, de nœuds, d'agrafes, d'empiècement, comme si elle eût voulu se défendre contre toute familiarité éventuelle. Elle faisait asseoir Jacques, en face d'elle, à bonne distance, de l'autre côté de la cheminée; et l'on causait très gentiment, mais aussi très sérieusement d'un tas de choses banales, de l'Exposition, de la Chine, de Déroulède et du nationalisme; mais toutes les fois que M. de Cratère

essayait de prendre la tangente et de faire dévier la conversation vers des sujets plus folâtres, on le ramenait sévèrement à la question, avec un premier rappel à l'ordre, puis la censure et, au besoin, l'expulsion de la salle des séances.

Jacques regardait, admirait, se grisait de la vue de sa gracieuse interlocutrice. Avec des ruses d'Apache, il rapprochait insensiblement son fauteuil d'un demi-centimètre par minute, de manière à aspirer de plus près l'atmosphère cantharide qui se dégageait de la belle Diane. L'Exposition lui fournissait des transitions ingénieuses de danses du ventre, la Chine des comparaisons imagées sur les petits pieds qui effleurent si spirituellement cette pauvre

terre ; le nationalisme lui permettait de rappeler la fière devise de ses ancêtres :

Je suis Cratère,
Pour mon Dieu, ma Dame et mon Roi.
Si tu m'attends, confesse-toi.

Le culte de la femme s'allie si bien avec le culte de la patrie ! Ne disait-on pas jadis : « Honneur à la plus belle et gloire au plus vaillant » ? Et patati et patata.

Pendant ce temps, le fauteuil exécutait sa marche en avant, quelque chose de lent et de circonspect comme le mouvement de lord, Kitchener vers Lydenburg. Jacques parlait, parlait, très rouge, avec des yeux qui flambaient et une voix que l'afflux du sang dans la gorge rendait rauque. Son cœur battait à tout rompre... Ah ! si elle voulait

enfin, si elle allait se laisser fléchir ! mais, tout à coup, au moment où il étendait la main en avant d'un geste instinctif et preneur, un coup d'éventail le rappelait à la bonne tenue, et Diane, hautaine, implacable, méchante, lui montrait impérieusement la porte.

Alors, il se levait, en titubant comme un homme ivre, et la fraîcheur de la nuit ne parvenait pas à calmer ses nerfs exacerbés jusqu'au paroxysme. Il marchait vite, très vite, faisait des enjambées immenses, tandis que ses oreilles bourdonnaient, et que, de sa bouche sèche, sortaient des imprécations contre l'odieuse coquette, contre cette satanée Diane *qu'il ne reverrait de sa vie*. Il franchissait en quelques minutes le chemin qui séparait la rue d'Aguesseau de son hô-

tel ; il montait l'escalier quatre à quatre et se jetait sur madame de Cratère qu'il emportait comme une proie vers la chambre à coucher obscure en disant : « Viens ! viens ! Je te veux ! »

Et Arlette, ainsi brusquement cosaquée, savait parfaitement à qui elle devait, après huit ans de mariage, ce renouveau de possession fougueuse ; et en subissant avec une philosophie souriante les caresses frénétiques de son seigneur et maître qui, lui, cherchait à s'illusionner et surtout à se calmer ; elle se disait que le « péril jaune » avait du bon. La nuit tous les chats sont gris, et le poète l'a proclamé :

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait
l'ivresse !...

Lorsque, par les temps de pluie ou de froid, Jacques ronronnant dans son fauteuil, au coin du feu, paraissait moins désireux d'« aller fumer son cigare dehors », elle était la première à secouer cette torpeur veule, en lui disant :

— Voyons remue-toi; le docteur a dit que c'était très mauvais pour toi de sommeiller après ton dîner. Il faut prendre de l'exercice, respirer le grand air... Allons, paresseux. Voici ta canne, ton chapeau et... n'oublie pas ton porte-cigares.

Jacques obéissait machinalement, et remettait le cap sur la rue d'Aguesseau, où il avait cependant bien juré de ne jamais retourner. Dès qu'il était parti, Arlette, avec un sourire étrange, passait dans son cabinet de toilette, elle se déshabillait, dénouait ses

cheveux, puis endossait un peignoir où il n'y avait que deux agrafes à enlever pour que tout glissât à terre ; puis, fraîche, parfumée, elle attendait tranquillement, dans une demi-somnolence, bercée par le tic tac monotone de la pendule, que sonnât l'heure de la bergère, prête à toutes les immolations, et à tous les sacrifices résultant du péril jaune.

Or, madame Jauzelle ayant été, avec le ménage Cratère, visiter l'Exposition, le théâtre asiatique, fut très impressionnée par une certaine danse coréenne, exécutée par mademoiselle Isba. La danseuse, une Persane, remarquablement jolie, s'arc-boutait, la tête et les genoux par terre, le corps en arc-de-cercle, et, dans cette posture des plus suggestives, elle avalait, ainsi renversée, un verre de vin ; à chaque gorgée du liquide,

le corps exécutait un mouvement onduleux, comme si une lame avait couru tout le long du torse divin, animé d'un véritable frémissement. Je ne sais comment les yeux de Jacques et de Diane se rencontrèrent, animés sans doute de la même pensée, Diane devint pourpre... et le soir, quand Jacques arriva pour sa visite accoutumée, il fut agréablement surpris d'apercevoir un déshabillé léger, diaphane, en crêpe de Chine turquoise, orné par un simple ruban bleu, à la place des correctes et sévères robes de jadis. Cette fois, le fauteuil put exécuter impunément ses mouvements d'avance progressive sans que madame Jauzelle parût s'en émouvoir, et lorsque arriva le geste inévitable, la patte en avant ne reçut pas le moindre coup d'éventail; Diane se

contenta de fermer pudiquement les yeux et suivit la formule politique du bon roi Louis-Philippe : « Laisser faire et laisser passer ».

Et quand Jacques rentra chez lui, madame de Cratère fut douloureusement étonnée en le voyant un peu décoiffé et la moustache tombante entrer dans le salon le plus posément du monde, allumer son bougeoir et regagner sa chambre à coucher après avoir déclaré qu'il tombait de sommeil. Plus de rapt ! Plus de prise à la hussarde. Un bonsoir distrait accompagné d'un baiser du bout des lèvres. Alors, tristement étendue sur sa couche solitaire, tandis que Jacques, dans la chambre voisine, ronflait comme un tuyau d'orgue, Arlette revit par la pensée le théâtre asiatique, la danse coréenne, la chevelure flavescente à reflets dorés de la

blonde Diane, et le péril jaune lui apparut dans toute son horreur.

ELLE ET LUI



DU PLUS LOIN que je me souviene, dans une petite pension, rue de Courcelles, derrière Saint-Philippe-du-Roule, où l'on se préparait tant bien que mal au bachot et à Saint-Cyr, j'avais, comme camarade, un gentil garçon, brun, au nez régulier, la lèvre à peine estompée d'une fine moustache, et qui s'appelait Uchard. Ce nom nous permettait de nous livrer à des facéties éminemment spirituelles en l'appelant le *Uchard* Chamborau, le *Uchard*

de la mort, le *Uchard* persécuté, etc. Mais son plus grand prestige à nos yeux était d'être le fils d'une comédienne célèbre, le fils de Madeleine Brohan.

Notre directeur s'appelait M. Bonnefous, excellent homme, orné d'un fort accent du Midi, et nourrissant ses élèves – ô invraisemblance! – avec des truffes énormes qu'on lui envoyait de son pays, le Périgord.

– On le raconterait qu'on ne le croirait pas, nous disait-il, après ces menus dignes de Lucullus.

Ce M. Bonnefous, avec les favoris mousseux de l'époque, était grand, assez bel homme, et parleur agréable. Or, à certains jours, nous avons remarqué qu'il mettait sa calotte de velours neuve et nouait sa cra-

vate de satin noir avec un soin tout particulier. Nous savions la signification de cette tenue soignée. Il attendait la visite de Madeleine Brohan venant embrasser son fils, le jeune Uchard. Aussi, dès le commencement de la récréation, étions-nous tous à notre poste, huchés derrière le petit mur du jardin où avait lieu la récréation; puis, vers une heure, un frémissement courait parmi nous :

— La voilà!

Alors, M. Bonnefous, sa calotte à la main, et la bouche en cœur, se précipitait vers la porte d'entrée où l'on voyait apparaître une très belle dame, grande, majestueuse, déjà un peu forte, et vêtue d'étoffes somptueuses. C'était madame Brohan. La tête était adorable; je me rappelle surtout

le sourire enchanteur, divin, qui éclairait ce charmant visage où l'on retrouvait le nez régulier et les yeux de notre camarade. Et chacun de nous, tandis qu'elle se dirigeait vers le salon du directeur, avec son fils, fournissait ses documents personnels de potache sur l'illustre sociétaire de la Comédie-Française. L'un l'avait applaudie dans telle comédie moderne, l'autre dans telle pièce du vieux répertoire. Moi, je conservais une vision exquise, celle d'un marivaudage avec Bressant, elle, grande dame jusqu'au bout des ongles roses, faisant de la tapisserie au coin d'une cheminée sur le marbre de laquelle s'appuyait Bressant, avec ses pantalons gris perle, à *sous-pieds*, et son visage aristocratique, d'une si hautaine distinction, nimbé d'une chevelure frisée, rejetée en ar-

rière, et marquant les cinq pointes sur le large front, ce qu'on appelait : *la coiffure à la Bressant*, qui avait précédé les *bandeaux à la Capoul*. La pièce était de Musset et s'appelait : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. C'était un rien, mais c'était charmant de grâce frivole et délicate ; joué par ces deux artistes d'élite, cela prenait un relief mondain extraordinaire ; tant, entre eux, on se sentait véritablement en bonne compagnie.

Plus tard, beaucoup plus tard, devenu officier de cavalerie, et piqué de la tarentule littéraire, j'eus l'idée de m'adresser à Mario Uchard qui avait connu mon père et qui pouvait peut-être protéger mes débuts. Mario Uchard, tout blanc, avec une barbiche Louis XIII, les moustaches tombantes, un

teint couturé comme une carte de géographie et un œil qui clignotait derrière un lorgnon carré, ne donnait plus qu'une idée assez vague de ce qu'avait été le *beau Mario*; mais sa pièce, *la Fiammina*, lui donnait pour moi un rayonnement et il venait de publier un roman à succès qui s'appelait : *Mon cousin Raymond*.

Il demeurait alors cité d'Antin, dans un appartement assez luxueux, mais poussiéreux et sombre, avec de la cendre de cigarette sur tous les meubles, car Mario Uchard n'éteignait jamais. Il me reçut à merveille, et m'emmena immédiatement à la Librairie Nouvelle, où il me fit acheter : *Mon cousin Raymond*.

— Lisez cela, me dit-il, cela vous apprendra comment on construit un roman :

Grâce à moi, vous avez la réduction, à deux francs soixante-quinze.

Je payai mes deux francs soixante-quinze – sans répliquer – et je me mis à étudier le roman du grand homme. Ceci fait, je lui portai une nouvelle qu’il voulut bien corriger avec des annotations en masse. Je l’envoyai à Marcelin, le directeur de la *Vie Parisienne*, qui l’inséra, mais après me l’avoir fait réduire en un sonnet de quatorze vers. Or, la nouvelle avait cinq cents lignes.

Ce début ne n’avait pas trop défrisé, et, peu à peu, j’avais pénétré dans l’intimité de Mario. C’est alors qu’il me raconta, par le menu, les détails de son joli et trop court roman avec Madeleine. Un bal costumé, où ils s’étaient tous deux rencontrés, elle en bouquetière Louis XV, et lui, en berger Wat-

teau. La conquête, le coup de foudre, tandis qu'elle lui disait avec son délicieux sourire : « Fleurissez-vous. Faites votre cueillette. » Et alors le mariage immédiat, et le départ en bombe, comme deux enfants ivres d'amour et de soleil, à travers l'Italie.

Il glissait ensuite sur les déboires, du retour, mais sans amertume, en philosophe assagi, comme un homme qui continue cependant à être très fier de cette piquante aventure de jeunesse dans son passé lointain de beau Mario, et qui est resté le meilleur camarade de celle qui avait été sa femme.

— Mais, lui disais-je, elle a du vous en vouloir de la *Fiammina* !

Oh, pas du tout ; elle savait bien qu'il n'y avait là qu'un effet théâtral. Notre rupture avait été beaucoup moins tragique. Et

la meilleure preuve, c'est que je lui envoyai la pièce imprimée avec cette dédicace : *À Madeleine Brohan, son Veuf.*

Et maintenant j'arrive à mes deux derniers souvenirs sur elle et lui.

Pour elle, c'est le *Monde où l'on s'ennuie*. Je faisais alors, entre deux manœuvres, à Versailles, la critique théâtrale à la *Vie Parisienne* où l'on ne me transformait plus, depuis longtemps, mes nouvelles en sonnets, et cette haute situation m'avait, valu d'avoir un fauteuil à la première. Je vois encore la belle duchesse de Reville, avec ses cheveux blancs mollement ondés, et sa robe de velours noir qui lui donnait si grand air. Jamais on ne l'avait trouvée si jolie que dans ce nouvel emploi des mères, et j'ai encore dans l'oreille le timbre si chaud, si preneur

de sa voix avec quelque chose de primesautier, de claironnant, de décidé, en femme qui se sent sûre de son prestige, et qui rappelait un peu l'organe de la marquise de Bloqueville.

Et cependant, la duchesse avait peur, elle avait « le trac », et comme au foyer le maréchal Canrobert, peu au courant des expressions de théâtre, demandait ce qu'elle entendait par « le trac », elle se tournait vers l'huissier de service, et criait :

— Jean, apportez le dictionnaire de Bescherelle à M. le maréchal. Il ne sait, pas ce que c'est que le trac.

C'était charmant, crâne et bien français. Ce fut le dernier rôle de Madeleine, et depuis, c'est à peine si les hasards de la vie me

l'ont fait rencontrer deux ou trois fois, escortée par un auguste personnage.

Quant à Mario Uchard, mon dernier souvenir est celui-ci : au cercle de la Presse, Auguste Vitu et Émile Blavet avaient eu l'idée d'organiser une représentation extraordinaire pour élever une statue à Balzac qui – par parenthèse – attend toujours. Nous avons tous collaboré à une revue, Albin Valabrègue, Pierre Decourcelle, Laroze, Costé, et quelle interprétation ! Judic, Granier, Théo, Dupuis, Daubray ; Gailhard, le directeur actuel de l'Opéra, chantait un couplet sur Zola, se recommandant de Rabelais, et il ajoutait :

— Ne pas confondre le curé de Meudon avec le laïque de Medan.

Mais une des scènes qui devaient le plus porter, c'était à l'acte des théâtres. Mario Uchard venait reprocher amèrement à Victorien Sardou de lui avoir pris, avec *Odette*, le sujet de la *Fiammina*; alors, un de nous avait trouvé très drôle de faire intervenir, à la fin de chaque scène, Mario Uchard qui s'écriait – quelle que fût la pièce représentée :

— Pardon, ça c'est la *Fiammina*!

À la lecture, la répétition de la situation avait provoqué des fous rires; quand, tout à coup, au bout de la table, on vit un petit vieux auquel nul ne songeait se lever, et dire en ajustant son monocle carré :

— Si vous le permettez, messieurs, je demanderai la suppression de cet effet-là.

C'était Mario Uchard qui réclamait. On avait complètement oublié qu'il faisait partie de la commission de littérature ! Cette même année, Mario Uchard mourait, mais il était depuis longtemps un disparu. Disparue aussi cette bonne *madame* Madeleine dont la silhouette s'estompait de plus en plus dans les brumes du passé. Elle n'a pas voulu de couronnes à son discret enterrement de Fresnes-les-Rungis, mais la reconnaissance de ceux qui l'ont connue l'ont quand même couverte de fleurs dans une foule d'articles attendris ; et qui sait si, ainsi parée, son ombre souriante rencontrant l'ombre du beau Mario, en quelque coin des Champs-Élysées, ne lui dira pas, oublieuse des griefs passés :

— Faites votre cueillette. Fleurissez-vous.

L'EXÉCUTION



ON CAUSAIT, l'autre soir, au Cercle, de la prochaine exécution de Czolgosz, l'assassin du Président Mac Kinley. Les uns admiraient ce nouveau moyen rapide et sûr d'expédier les condamnés dans un autre nouveau monde; les autres trouvaient le procédé barbare, dangereux et regrettaient l'antique et infamante pendaison.

— Moi, messieurs, nous dit le colonel Landson, de New-York, je ne reproche

qu'une chose à cette électrocution, c'est de ne servir à rien.

— Pardon, elle sert à débarrasser la terre d'un monstre.

— Vous ne me comprenez pas, je veux dire qu'elle n'est pas pratique, qu'elle ne rapporte rien au point de vue des affaires. Moi, j'ai connu un assassin qui fit, de son exécution, une représentation au bénéfice de sa femme et de ses enfants. Avant de lui passer le nœud coulant autour du cou, le bourreau lui permit de faire le tour de l'assemblée pour une quête, et, comme la foule était considérable, cette recette funèbre suffit à tirer de la misère la veuve et les orphelins. N'est-ce pas touchant ?

— Heu ! heu ! fit-on à la ronde, c'est discutable. En tout cas, ce puffisme ne serait pas admis en France.

Parce que vous êtes un peuple arriéré, routinier et sentimental. *Business is business*, et tout doit servir à quelque chose. Quand j'avais l'honneur d'être sheriff à Country-Hill, j'avais voulu perfectionner ce système, mais j'ai trouvé un maître ; et un certain John Sidley sut parfaitement enrichir les siens, un peu malgré moi, en concluant, pour ainsi dire, une affaire commerciale *in extremis*.

— ConteZ-nous cela, colonel.

— Eh bien, j'avais pensé à transformer ce supplice, non pas en fête de charité avec quête, ce qui avait un côté mendiant qui enlevait un peu de dignité au condamné — *res*

sacra miser – mais en une fête champêtre, une sorte de garden-party comme disent les Anglais, avec de invitations que j’aurais offertes gracieusement aux plus considérables de mes administrés et à leur famille. Et, comme précisément j’avais, dans la prison de la ville, un certain John Sidley qui, surpris dans la boutique d’un changeur qu’il était en train de dévaliser, avait tué, à coups de revolver, six policemen – pas un de moins, pas un de plus – les six balles ayant été tirées magistralement, je pensais que l’occasion était unique pour lancer mon idée. Vous savez, à Country-Hill ce n’est pas tout à fait comme à Paris ou à Monte-Carlo, et les distractions sont assez rares. Cette année-là, précisément, Sarah Bernhardt, qui devait venir jouer la *Dame aux Camélias*,

avait manqué de parole et ça avait été une grosse déception dont on m'avait fait responsable, et ma réélection pouvait, du fait de la grande tragédienne, être sérieusement compromise. Je fis donc faire des cartes d'invitation sur papier satiné; ainsi libellées :

«Country-Hill, 12 avril.

« Le sheriff de Country-Hill a l'honneur d'inviter M... à assister à la pendaison de John Sidley, le fameux assassin, pour le mardi 28 avril. La bascule de la plate-forme se renversera à deux heures très précises de l'après-midi, et le criminel payera, à vue, la dette qu'il a contractée vis-à-vis de la justice sociale.

La potence a été fournie par la maison Smith ; la corde sort de la fabrique des frères Knox ; le bourreau est le fameux Jennekins, dont le talent est si universellement connu, et qui déploie dans l'art strangulatoire, une véritable maîtrise. Avec lui, on aura la sensation de la perfection dans l'exécution. Les méthodes de déclenchement et d'élévation les plus récentes seront employées ; bref, rien ne sera négligé pour rendre ce garden-party aussi intéressant, et, j'ose le dire, aussi attrayant que possible.

« Après l'exécution, une distribution de la corde du pendu sera faite aux invités, en même temps que des rafraîchissements.

« R. S. V. P. »

« Vous me croirez, si vous voulez, messieurs, mais mes invitations eurent le plus vif succès. On se les arrachait littéralement. Les femmes surtout étaient enragées, poussées par une sorte de sadisme inconscient, et je reçus des lettres folles, adressées par les plus jolies personnes de la société, m'offrant tout ce que je voudrais, parfaitement, tout ce que je voudrais, – une discrétion – en échange du précieux carton satiné qui permettait, ce jour-là, d'avoir accès dans le parc de Country-Hill où devait avoir lieu l'exécution.

« Je laissai interviewer le condamné par les plus grands journaux, et un gentleman américain eut avec John Sidley une longue et mystérieuse conversation, à la suite de laquelle la famille du condamné, qui végétait

dans la plus noire misère, se trouva, du jour au lendemain, dans une très confortable aisance. Je me perdais en conjectures sur ce qui avait pu se passer entre le condamné et son visiteur, mais tout cela avait encore augmenté la curiosité de la société et, bien que j'eusse fait construire des tribunes presque aussi larges que celles des courses de Buffalo, je crus que je n'aurais jamais assez de cartes pour satisfaire mes innombrables amis et administrés.

« Le grand jour arrivé, l'aspect présenté par le lieu de supplice était ravissant. Toutes les femmes avaient arboré des toilettes claires, des chapeaux chargés de plumes et de fleurs. Vraiment, cette canaille de John Sidley n'avait pas à se plaindre, il avait une

belle « dernière » et la réunion était d'une rare et délicate élégance.

À deux heures, au son de la musique locale qui jouait *Yankee doodle*, la potence était dressée, au milieu des applaudissements frénétiques de l'assistance ; puis, les portes de la prison s'ouvrirent et le condamné parut, calme et résolu, marchant entre les gardiens vêtus de tuniques neuves et suivi du Révérend Cingelstone, avec sa belle barbe blanche et ses cheveux frisés en rouleaux, le pasteur qui marque certainement le mieux de tout le Nouveau Monde où cependant les belles têtes presbytériennes de vieillards sont assez fréquentes.

« John Sidley parut d'abord surpris devant l'affluence et la composition sélect des tribunes. Il ne croyait pas que j'aurais fait

aussi bien les choses. Quant au mystérieux gentleman américain, il paraissait radieux et s'agitait au premier rang afin que les personnages les plus considérables, les industriels les plus connus fussent installés en bonne place. Quand le condamné fut arrivé au centre de la plate-forme, sur un signal du gentleman, il demanda à parler. Alors, avec la corde que le bourreau lui avait déjà, passée autour du cou, il s'avança vers la foule, et, d'un grand geste large, il demanda la parole.

« Un silence religieux se fit immédiatement dans tout le parc ; on eut entendu voler un portefeuille, et, soudain, dans ce silence, la voix de John Sidley retentit, grave et forte :

« — Mes amis, la parole d'un homme qui va mourir ne saurait être mise en doute, n'est-ce pas ? Eh bien, croyez-moi, et faites votre profit de la vérité que je proclame ici, bien haut, à la face du ciel : Le meilleur chocolat est le chocolat Perkins !

« Immédiatement, comme dans une pièce, bien machinée, la bascule de l'estrade pivota, le sol manqua sous le sol du condamné qui se trouva projeté dans le vide, tandis que, par un truc très ingénieux, un grand sac très élégant, brodé aux initiales J. S. tombait sur la tête du patient pour cacher ce que ses dernières grimaces auraient pu avoir d'inesthétique.

« Eh bien, messieurs, j'ai appris, depuis, que cette suprême réclame, dans les conditions absolument uniques où elle se pro-

duisait avait été payée vingt mille dollars à la femme de John Sidley. Depuis ce temps, le chocolat Perkins fait prime chez nous ; l'essayer, c'est l'adopter, et on ne l'obtient qu'en l'exigeant. Au moins, voilà une exécution qui a servi à quelque chose : elle a sauvé de la misère toute une famille ; elle a lancé un produit industriel, elle a procuré quelques heures fort agréables à la société de Country-Hill et a assuré une réélection. Tandis que l'électrocution de Czolgosz, voulez-vous me dire à quoi elle servira ? À le tuer ? Ce n'est pas prouvé, et même dans le cas de réussite, ce trépas est bien peu de chose au point de vue des affaires.

LA SUPRÊME PARTIE



IL Y AVAIT bien longtemps que l'abbé de Troadeck venait régulièrement faire sa partie d'écarté, avec la marquise de Kerlauzon. Tous les soirs, quelque temps qu'il fût, il prenait, après l'Angélus, son grand manteau, son parapluie et sa lanterne, et, d'un pas cadencé, il prenait le chemin du château de Coatserho. Il passait sur la grande place du village de Plouganou, salué par de grands coups de chapeau rond à ru-

ban de velours des indigènes, tandis que les femmes disaient en hochant la tête :

— V'là. m'sieur le curé qui descend au château. C'est signe qu'il n'est pas loin de neuf heures.

Et l'on racontait le soir, au coin de l'âtre, que le curé avait été jadis un brillant capitaine de dragons, mais que mademoiselle du Halgouët ayant épousé le marquis de Kerlauzon pendant qu'il était à la guerre, le capitaine de cavalerie, désespéré, était entré dans les ordres. Tout un roman d'amour, lointain, bien lointain, qui exhalait comme un parfum très doux de fleur desséchée. Et le prêtre, devenu vieux, avait demandé la petite cure de Plouganou, à côté de la marquise devenue veuve. Et les deux amis d'enfance, assagis, revenus des joies de ce

monde, avaient pris la douce coutume de se voir tous les jours, et comme ils étaient l'un et l'autre joueurs dans l'âme, pour rien au monde ils n'eussent voulu manquer à leur chère partie. À dix heures et demie, le domestique apportait le plateau de thé et les gimblettes de Quimper, et, à onze heures l'abbé de Troadeck reprenait le chemin du presbytère, se remémorant les phases de la partie, supputant les pertes ou les gains de la soirée.

Et, tandis que le sable des allées du parc criait sous ses pas, l'abbé murmurait :

— La marquise a une veine insolente. Trois fois le roi ! Avec cela, il n'y a pas à lutter. Par exemple, j'ai perdu la dernière levée par ma faute. J'aurais dû jouer mon jeu et

ne pas lui en donner. Mais mon atout était si petit. C'était dangereux !...

Parfois, l'on se disputait aigrement, car madame de Kerlauzon était très mauvaise joueuse et détestait perdre son argent, en dépit de sa grosse fortune. On jouait d'ailleurs assez gros jeu, l'abbé de Troadeck ayant de son côté une grande aisance : on réglait, chaque fois, avant le départ, la marquise ne tarissant pas de récriminations véhémentes lorsque c'était elle qui était obligée de sortir, de sa petite bourse brodée, les louis représentant la différence ; mais le calme se faisait pendant qu'on absorbait le thé, à petits coups, avec des gimblettes, et quand le curé reprenait son grand chapeau après avoir baisé respectueusement la main

de son hôtesse, on était redevenus bons amis. Et l'on recommençait le lendemain.

Et la vie s'écoulait ainsi monotone, sans incidents, très douce, en somme, dans ce petit coin de Bretagne, la partie du soir constituant la seule distraction mondaine qui pût égayer l'existence des deux vieux amis. Ils étaient heureux d'un bonheur inconscient, fait d'habitudes prises, de confiance réciproque et de souvenirs communs qui remontaient à un demi-siècle. Grâce au fameux écarté, c'était une raison, pour l'abbé de Troadeck, de faire sa barbe tous les jours et d'arborer le soir un rabat frais; pour la marquise, c'était une occasion d'endosser une élégante douillette de soie fanfreluchée, de donner un coup d'œil au miroir, avant de descendre au rez-de-chaussée, et d'allumer

les bougies, dans le grand salon, toujours solitaire, comme celui des vieilles gens.

Cependant, depuis quelque temps, la santé de la marquise allait en périssant. Elle avait dû renoncer à la promenade qu'elle faisait à petits pas tout autour de la pelouse, et son horizon allait en se rétrécissant, chaque mois amenant une suppression dans les choses qu'elle pouvait encore faire. Les jambes faiblissaient ; elle avait des suffocations pendant lesquelles, haletante, toute en sueur, elle était obligée de s'asseoir de meubles en meubles, pour aller d'une pièce une autre. Mais, le soir, elle retrouvait son sourire et ré-endossait la douillette somptueuse pour faire la partie de l'abbé, peut-être avec plus de douceur et moins de colères qu'autrefois, quand la perte sévissait.

— Vous êtes comme le vin, ma chère amie, disait Troadeck, vous vous améliorez avec l'âge, vous devenez bonne joueuse. C'est très bien.

— Ce n'est pas l'envie qui me manque de pester contre vous, mon pauvre abbé, c'est la force, répondait mélancoliquement madame de Kerlauzon.

Elle avait cependant beaucoup maigri, et Troadeck pour se faire illusion et calmer de sourdes inquiétudes, affirmait que cela la rajeunissait, et qu'elle reprenait la taille de sa jeunesse. Un soir, en arrivant à Coatselho à l'heure accoutumée, et après avoir laissé son grand chapeau et son parapluie à la place habituelle, il trouva toute la maison en émoi. Les fenêtres étaient éclairées, des ombres montaient et descendaient dans

l'escalier ; une voiture attendait devant le perron.

— Qu'y a-t-il ? demanda le curé pris d'une angoisse...

— Il y a, monsieur le curé, que madame la marquise n'est pas bien. On a été chercher le docteur Le Goff. Il est en ce moment là-haut, auprès de madame. Si monsieur le curé veut attendre en bas...

L'abbé Troadeck entra au salon en titubant comme un homme ivre. Un lugubre pressentiment l'étreignait au cœur. Il regarda ces meubles, ces portraits d'ancêtres, qui étaient pour lui de vieux amis, tout ce cadre où il avait vécu de si bonnes heures. Et, près de la cheminée, la petite table de jeu était là toute prête, telle qu'on l'avait laissée la veille, avec ses deux jeux bleus et roses, son

corbillon et ses huit jetons de nacre. Est-ce que vraiment on ne jouerait plus là ? Est-ce que l'on ne s'assoierait plus sur ces deux fauteuils ? Est-ce qu'on ne se disputerait plus pour la retourne du roi ? À ce moment il entendit des pas d'homme qui descendaient l'escalier, et, le cœur battant à tout rompre, il se précipita vers la porte du vestibule.

— Eh bien, docteur ? Comment est la marquise ?

— Monsieur l'abbé, dit gravement Le Goff, il n'y a plus aucun espoir et madame de Kerlauzon est perdue. C'est une question d'heures. Mon ministère est fini, mais le vôtre commence. Montez vite lui administrer les derniers sacrements.

Il sembla à l'abbé de Troadeck que tout tournait autour de lui. Et, tandis que le doc-

teur remontait en voiture, il se cramponna à la rampe de l'escalier et se hissa péniblement jusqu'au premier étage. Arrivé à la porte de sa vieille amie, il s'arrêta un moment, épongea son front, essuya ses yeux troublés de larmes, et se composa un visage calme ; puis il frappa discrètement et entra :

— Je vous attendais, monsieur le curé, lui dit la marquise, en lui tendant la main, pour me donner mon exeat vers un monde meilleur. Je ne voulais pas partir sans votre bénédiction.

— Allons donc, grommela l'abbé en s'efforçant de sourire, nous n'en sommes pas là. Vous exagérez.

— Mais si, mais si. Monsieur le curé de Troadeck, faites votre devoir, moi je suis prête.

Il y eut des prières chuchotées, des aveux recueillis, une bénédiction revue, puis la marquise, d'une voix un peu haletante, mais presque gaiement dit :

— Maintenant que je suis en règle, avancez ce petit guéridon, asseyez-vous là près du lit. Nous allons faire notre dernière partie d'écarté.

— Quoi ! vous voudriez !...

— Parfaitement. Je vous joue... mes frais d'enterrement à l'église, hein ! Voilà un enjeu qui n'est pas banal. À qui fera ? Au premier roi. C'est à vous, l'abbé.

Alors le curé de Troadeck, d'une main tremblante, fit couper et comme jadis, distribua les cinq cartes et retourna l'atout.

— Ah ! ah ! J'ai le roi. Dame, valet, dix d'atout... Je marque le roi et la vole. Trois

points... Toujours ma veine. Mon pauvre abbé, vous êtes bien malade. Allons, ne pleurez pas. Voulez-vous donner les cartes pour moi, je n'en ai pas la force... L'atout c'est du pique... Bon ; j'ai encore le roi ; je coupe votre valet avec la dame, et je prends votre as de trèfle avec le valet. Cela me fait le point. J'ai gagné... Monsieur l'abbé!... vous allez être obligé d'enterrer pour rien... votre vieille amie... Ah ! j'étouffe. Votre main, mon ami. Adieu...

Là-dessus, la marquise de Kerlauzon retomba sur son oreiller avec un sourire de triomphe, comme heureuse d'avoir gagné la dernière, la suprême partie, tandis que le curé de Troadeck s'agenouillait au pied du lit, en sanglotant.

ENFIN SEULS!...



TOUTE LA VENDÉE était en émoi. Le jeune Pierre de la Houpe-Grand-sac, – après avoir mené jusqu'à la trentaine cette vie spéciale que les moralistes qualifient de « bâton de chaise », sans qu'on ait jamais bien su, au juste, pourquoi, avait, – sur les conseils de la marquise sa mère, consenti à faire une fin, et à demander la main de mademoiselle Marguerite Arandon, fille d'un riche agriculteur du pays.

Évidemment, c'était une parfaite petite oie blanche, élevée dans des principes de moralité austère.

— Ça me changera, disait la Houppes-Grandsac, en riant.

Et puis, Marguerite était jolie, très brune avec des bandeaux à la Vierge, un teint blanc et un corsage plein d'agréables promesses. Un peu le type de la pauvre Julia Depoix, pour ceux qui n'ont pas encore oublié cette tête charmante qu'on vit si longtemps à la vitrine de tous les papetiers ; et notre gentilhomme marcheur, avec son diagnostic sûr, avait vu, dans sa fiancée, des signes symptomatiques d'un tempérament voluptueux à développer, de manière à avoir, plus tard, à Plessis-Futaye une châte-

laine fort agréable. À la campagne les distractions du soir sont si rares!...

Donc, la Houppes-Grandsac était content. Il avait assez de ces Liane, de ces Émilienne, de ces Gaby et de ces Georgette affublées de particules et de noms ronflants qui vous jouent la comédie de l'amour, en matinée et en soirée, sans qu'il y ait jamais de 14 Juillet avec représentation gratuite. Tous ces baisers au carmin, tous ces soupirs tarifés, à titre d'expert, l'écoœuraient. Enfin, il aurait une petite femme, simple, nature et bien à lui. Si l'avenir apparaissait en rose, le présent était compliqué. On ne se doute pas de ce qu'un mariage à la campagne donne de tribulations à un pauvre monsieur lorsqu'il doit recevoir et héberger au château toutes les belles dames du pays, tous les ho-

bereaux du voisinage, sans oublier le cadre de Saumur; il avait fallu organiser des chambres, préparer les écuries, commander un dîner de soixante couverts, par petites tables, avec la glace qu'on faisait venir de Niort, et la timbale Lucullus confectionnée à Angers. Et la cérémonie à l'église de Niort, avec monseigneur Suçonnet, évêque *in partibus* de Corinthe, qui avait bien voulu se déranger tout exprès pour bénir les jeunes époux, et les trente voitures de louage qu'on avait dû réquisitionner pour faire le trajet de Plessis-Futaye à la place de la Brèche. Bref, quand le grand jour arriva, le pauvre Pierre était littéralement sur les boulets.

— Ma parole, disait-il à la marquise, si j'avais su que ça donnait autant de mal de se marier légitimement, je crois que j'aurais

continué à préférer l'amour libre dans l'état libre.

— Veux-tu te taire, malheureux, s'écriait madame de la Houppes-Grandsac indignée, regarde ta fiancée Marguerite et tu verras que tu blasphèmes.

— C'est vrai, elle est exquise, avec son air ingénu et un peu bête; mais que voulez-vous, maman, je suis éreinté!

Il se traîna à l'église, fit bonne contenance derrière le suisse, tandis que l'orgue jouait la marche nuptiale de Mendelssohn-Bartholdy; mais, par exemple, il se laissa tomber dans le fauteuil de velours rouge, comme s'il eût été chez le dentiste. Et là, pendant que Monseigneur Suçonnet, dans un discours pathétique, prononcé avec une voix qui venait du nez et des larmes qui ve-

naient du cœur, comparait les mérites respectifs des deux familles Houppe-Grandsac et Arandon, la première apportant les traditions d'un noble passé, à la seconde ayant toutes les vertus d'initiative moderne, fusion heureuse de deux sociétés, alliance de deux races, ciment de deux castes, et patati et patata, Pierre se pinçait pour ne pas dormir, sentait ses paupières devenir de plus en plus lourdes sous l'action de cette éloquence épiscopale qui bruissait comme un ron-ron à ses oreilles, et, sans les regards malicieux de Marguerite, qui, sous son grand voile blanc l'observait du coin de l'œil, il eût, sans doute, cédé au sommeil, ce qui eût été d'un effet déplorable.

L'interminable défilé des amis et amies à la sacristie, avec les étreintes, les poignées

de main énergiques qui incrustaient son alliance dans ses doigts meurtris, les baisers donnés par de grosses moustaches de vieux guerriers qui sentaient le cigare, tout cela continua l'œuvre de dépression physique. Revenu à Plessis-Futaye, il fallut s'occuper du lunch, veiller à ce que chacun eût ce qu'il lui fallait, commander les arrivées et les départs, placer à dîner les invités non seulement selon leur rang hiérarchique, mais aussi selon leurs affinités personnelles; et, enfin, le soir, ouvrir brillamment le bal au bras de Marguerite, dans un boston harmonieux et rythmé, avec distribution impartiale d'ombrelles, nécessaires, cannes, portecigares et autres accessoires de cotillon aux danseurs.

Enfin, vers deux heures, la dernière voiture emmenant le dernier invité franchit la grille, et, tandis que Marguerite était inondée de larmes par sa mère, madame Arandon, qui lui chuchotait je ne sais quoi dans l'oreille, Pierre s'affalait sur un canapé en s'écrivant, avec un soupir de soulagement :

— Enfin seuls !

Il eut cependant encore la force d'embrasser la marquise de la Houppes-Grandsac, de subir l'accolade humide de madame Arandon et d'offrir son bras à sa femme pour monter au premier étage, dans l'appartement qui leur avait été préparé, la chambre dite de François I^{er}, parce que le roi-chevalier y, avait jadis, paraît-il, couché une nuit avec une Diane de la Houppes.

Ce sont des souvenirs dont une famille est fière. Il embrassa tendrement le bout des doigts de Marguerite, puis, la laissant aux mains de sa femme de chambre, il passa dans son appartement particulier. Et, tout en endossant sans conviction la chemise de soie vieux-bleu et le petit complet de nuit tourterelle à revers de soie changeante, il faisait des réflexions qui ne manquaient pas d'une certaine logique.

— Évidemment, se disait-il, ce soir, je vais être déplorable, et souvent tout le bonheur d'un mariage dépend de cette première impression laissée par l'époux sur l'esprit de sa jeune femme. Au fait, pourquoi ce surmenage obligatoire ? Pour quoi aller au-devant d'une défaite sinon certaine, du moins possible ? Je suis, cette première nuit de noces,

non seulement un professeur, mais un initiateur, et rien ne m'empêche de remettre ma première leçon au lendemain. Ma petite Margot ne sait rien de la vie, et trouvera cette abstention toute naturelle.

Donc, ce soir, une bonne nuit réparatrice, en frère, à côté de l'objet aimé ; et, demain, à nous la victoire !

Rasséréné par cette résolution ferme, sinon virile, il entra d'un pas lassé dans la chambre nuptiale, où Marguerite l'attendait, confuse et rougissante, la tête à moitié enfouie sous les oreillers, mais, cependant, avec un œil plus curieux qu'inquiet. Puis, après l'avoir gentiment embrassée sur le front, il se glissa à côté d'elle, souffla la bougie rose, et se mit en devoir de jouir d'un repos bien gagné.

Il ne demandait pas mieux que de s'endormir, le misérable, et déjà la fée au sable était passée, mais, ce qui gênait considérablement la venue du sommeil, c'étaient les soubresauts capricants, exécutés, à intervalles indéterminés, par sa compagne, comme si elle eût reçu le choc d'une pile électrique. Le bon dîner, le vin de Champagne, le boston, puis la présence insolite de ce monsieur à ses côtés, tout cela faisait que la jeune madame de la Houppes-Grand-sac était fort agitée.

Pierre s'apercevait bien de cette nervosité, qui ne laissait pas que d'être inquiétante, mais il comptait sur le « silence et l'ombre », comme dans le *Chalet*, pour amener le calme salutaire. Et, indifférent aux ruades et aux sauts de carpe énervés, il fai-

sait le mort, dans son coin, simulant un sommeil impassible, retirant ses jambes, se faisant tout petit, tout petit, blotti au bord de la couche, pour éviter tout contact dangereux.

Mais l'agitation persistait, Marguerite se tournait, se retournait, comme Laurent sur le gril ; le couvre-pied de satin piqué présentait l'aspect tumultueux d'une mer démontée.

Tout à coup, dans le silence de la nuit, troublé seulement par le tic tac de la pendule en saxe, destinée à sonner les heures heureuses, on entendit :

— Pierre ?

Pierre répondit par un ronflement sonore, mais invraisemblable.

— Pierre, reprit encore la voix de Marguerite, avec plus d'autorité.

— Mon amie? Vous avez besoin de quelque chose? Vous êtes malade?

— Non, je ne suis pas malade... Mais... est-ce que madame votre mère ne vous a rien dit?

FIN

TABLE



ROSA
LES DEUX CHAPEAUX
L'HABITUDE
LA GRANDE-DUCHESSE
LE CONSPIRATEUR
DE PASSAGE À PARIS
L'AFFAIRE DU COLLIER
LA GRENOUILLÈRE
LES ŒUFS POLIGNAC
UNE FEMME ADROITE
L'ANDALOUSE

LE PETIT CHIEN
UNE BONNE FARCE
LA BOURRICHE
AUTOUR DU CONSERVATOIRE
UN GROS BONNET
LE CHAMEAU

LE COMTE PINGRET
SOUS-LOCATION
LIBERTÉ CHÉRIE
LE ZOUAVE
LE PORTRAIT
PLAGE FAMILIALE
LES DEUX ROBES
LA BONNE COMTESSE
LES DEUX PRINCIPES
VOIR NAPLES... ET MOURIR!
LE PÉRIL JAUNE
ELLE ET LUI
L'EXÉCUTION

LA SUPRÊME PARTIE
ENFIN SEULS!
